Régis BURNET
Professeur à la Faculté de Théologie

Nouveau Testament
Saint Paul

(LRELI 1341)

2024

Illustration du recto : EL GRECO, *Saint Paul*, huile sur toile, 70 x 56 cm, 1598-1600. Saint-Louis (MO), Saint-Louis Art Museum

Introduction

De tous les personnages du christianisme ancien, Paul est celui que nous connaissons le mieux. Le récit de ses missions et de sa captivité forme plus de la moitié du livre des Actes. Ses épîtres nous aident à le comprendre : au-delà d'une certaine rhétorique qu'il ne faut pas sous-estimer, on retrouve un homme qui affermit son autorité, manifeste sa sollicitude, exprime sa spiritualité.

Malgré l'hétérogénéité de leur contenu et de leurs visées, ces épîtres présentent une grande cohérence : il s'agit d'un judaïsme de Diaspora, marqué par une certaine ouverture aux non-juifs, dont la particularité est de reconnaître que le Messie annoncé par les Écritures est déjà venu. Conformément à l'oracle d'Isaïe, par ses souffrances, il a d'ores et déjà mis fin au règne du péché.

Au service de cette compréhension de Jésus, Paul mena, entre les années 30 et 60 une *activité apostolique* mémorable. Son évangélisation suit une tactique réfléchie et s'attaque seulement aux grands centres qui devront rayonner sur toute leur province ; quand son œuvre lui paraît assez affermie en Orient, il forme des projets pour prêcher en Occident (Rm 15, 19.23-24).

Un mot : ἀπόστολος (*apostolos*), apôtre

À l'origine, ce mot est le simple dérivé du verbe ἀποστέλλω (*apostellô*) et désigne l'« envoyé ». Dans les premières communautés, il semble avoir caractérisé un groupe spécifique – plus large que les Douze – d'envoyés de Jésus. Chez Paul, il prend un relief particulier : c'est le titre par excellence que Paul se donne à lui-même. Il recouvre toute la vie du Tarsiote : annoncer la bonne nouvelle, prêcher, baptiser, faire des miracles, gérer les communautés, etc.

Outre son activité de « chef de communauté », il connut de nombreuses expériences mystiques. Il pratique le mystérieux « parler en langues » (1Co 14,18), tombe en extase (2Co 12,1-9). Tout au long de sa carrière, il se dit conduit par Dieu.

Paul est enfin ce que l'on nommerait un *intellectuel*, un lettré. Il a reçu la longue formation des pharisiens, et il parle le grec. Plus profondément, il est un penseur. Dans les détails concrets de la vie de foi, l'achat des viandes sacrifiées, l'ordre de l'assemblée liturgique, il perçoit les grands problèmes auxquels l'Église naissante va se trouver confrontée. Il est le théologien qui ébauche les premières synthèses comme l'Épître aux Romains.

Pour la *recherche historique*, il fournit de précieux renseignements sur l'Église primitive et sur la réception du message de Jésus au sein des communautés de la Diaspora – c'est-à-dire les juifs qui n'habitent plus en Judée. En effet, cela fait bien longtemps que l'on ne voit plus les disciples de Jésus comme un groupe étroit de Palestiniens, sans ouverture sur un monde gréco-romain immense et raffiné. Et cela fait bien longtemps que l'on ne considère plus Paul comme celui qui fait franchir à l'Évangile les frontières de ce monde, crée les églises de la Gentilité, et donne à la foi et au culte du Christ leurs expressions définitives. Le judaïsme de l'époque est beaucoup plus complexe et beaucoup plus ouvert aux influences grecques et romaines qu'on l'a longtemps cru. Paul n'est pas le premier à se sentir à l'aise dans une double culture. Le message qu'il propose est tout sauf une rupture définitive avec le judaïsme : celle-ci n'interviendra que beaucoup plus tard, dans les années 130 selon certains historiens, entre 325 et 432 selon d'autres.

Paul demeure un témoin privilégié : d'une part parce que les aléas de l'histoire ont fait qu'il est le premier disciple de Jésus dont les écrits nous aient été conservés ; d'autre part parce qu'il était doté d'une personnalité originale : une intelligence très vive des implications du message de Jésus et un profond souci d'inscrire cette compréhension dans le contexte juif des communautés auxquelles il s'adresse.

Un mot : ἐπιστολή (*epistolê*), la lettre, l'épître

Le terme désigne les missives de Paul. On avait coutume d'opposer l'*épître*, genre solennel et apostolique, à la simple *lettre* familière. Cette distinction n'a pas lieu d'être, tant les écrits de Paul mêlent des envolées théoriques avec des éléments propres aux lettres familières.

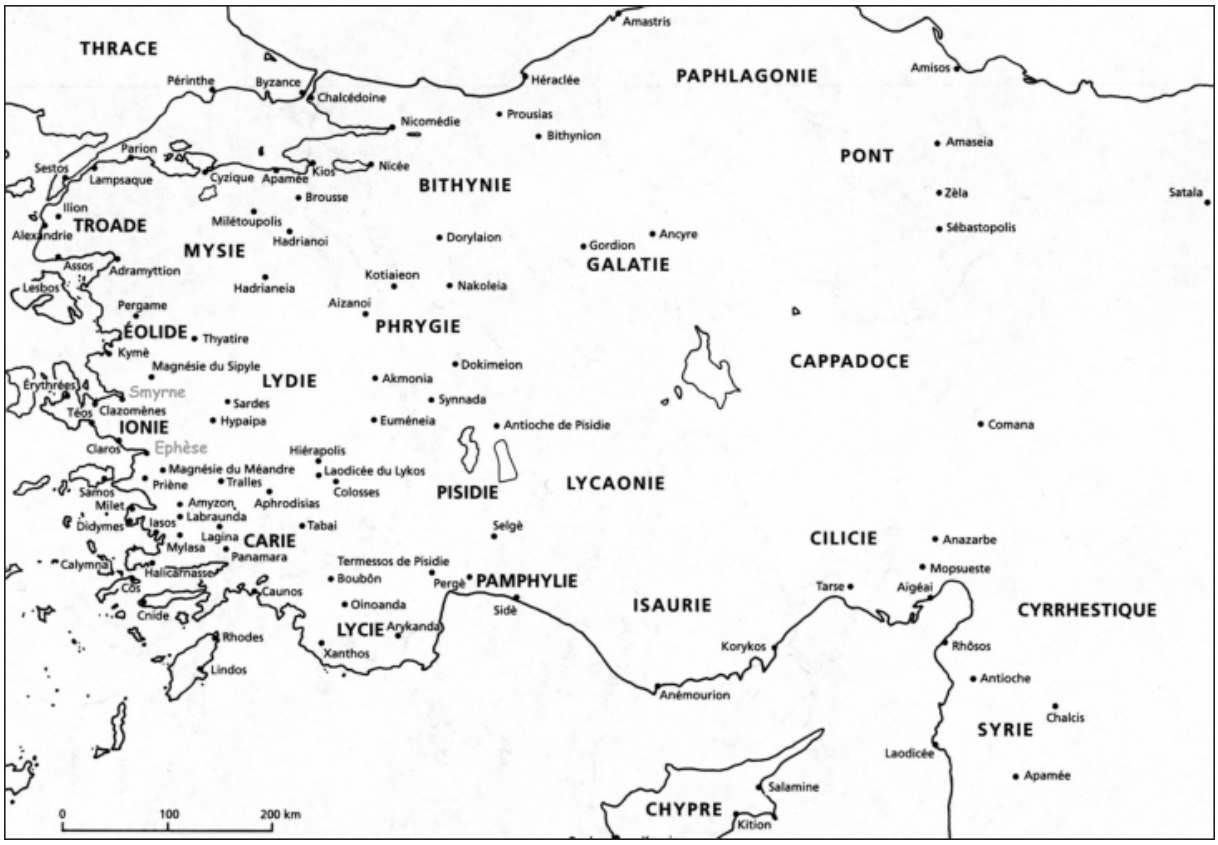
Ce *syllabus* ne constitue qu'une première approche de la pensée de Paul : 1° si 1Th, Ga, 1Co et Rm sont étudiées dans le détail, on ne donne que quelques pistes de lecture pour les autres lettres ; 2° l'ampleur des débats exégétiques et de la bibliographie concernant l'apôtre n'est absolument pas évoquée.

La présence de questions au sein de l'exposé permet à la fois une auto-formation, une révision des éléments supplémentaires donnés en cours, mais aussi constitue une invitation à prendre du recul par rapport au texte pour se forger sa propre opinion.

CHRONOLOGIE

Les données de la vie de Paul sont souvent dépendantes des Actes des Apôtres que l'on a eus pendant longtemps tendance à prendre sans précaution comme un livre d'histoire. Les spécialistes sont aujourd'hui beaucoup plus prudents. On peut d'ores et déjà se rendre compte d'un fait très important : certaines de ces lettres ont été écrites après la mort de Paul. Elles sont de tradition paulinienne, mais ne sont pas de la main même de l'apôtre. On parle souvent d'épîtres *pseudépigraphes* ou *deutéropauliniennes.*

DATE	ÉVÉNEMENT	TEXTE DE RÉFÉRENCE
entre 1 et 10	Naissance à Tarse (Cilicie).	
entre 15 et 25 ?	Formation à Jérusalem.	Ac 22, 3
entre 28 et 30 ou 33	Prédication de Jésus.	
entre 33 et 37	Paul revient à Jérusalem – Conversion. Séjour en Arabie – Voyage à Jérusalem. Séjour en Cilicie.	Ga 1, 17-21 ; Ac, 9,19-30
43	Paul à Antioche	Ac 11, 25-26
45-48 ?	« Première mission » : Chypre, Pisidie, Lycaonie.	Ac 13 – 14
48-51	« Deuxième mission » : Lycaonie, Pisidie, Galatie, Macédoine (Philippes, Thessalonique, Bérée), Athènes, Corinthe.	Ac 15, 30 – 18, 17
49/51 ?	Assemblée de Jérusalem.	Ac 15 ; Ga 2
51-52	***1Thessaloniciens, 2Thessaloniciens ?***	
53-57	« Troisième mission » : Galatie, Phrygie, Éphèse. ***Galates, Philippiens.***	Ac 18, 23–19, 40
56–57	Passage en Macédoine.	Ac 20, 1
	Séjour à Corinthe.	Ac 20, 2-3
	Retour : Philippes, Troas, Milet, Tyr, Césarée, Jérusalem.	Ac 20, 4 – 21, 26
	1Corinthiens, 2Corinthiens, Romains, Philémon.	
57 (Pentecôte)	Arrestation à Jérusalem.	Ac 21, 27 – 23, 11
57-59 ?	Paul prisonnier à Césarée.	Ac 23, 12 – 26, 32
59-60	Voyage à Rome	Ac 27–28
60-62 ?	Captivité à Rome.	
64 ou 67 ?	Martyre de Paul à Rome.	Pères de l'Église (Ignace d'Antioche), apocryphes
entre 70 et 80	***Éphésiens, Colossiens.***	
vers 80	***1Timothée, 2Timothée, Tite.***	


THRACE
Amastris
Périnthe
Byzance
Chalcédoine
Héraclée
PAPHLAGONIE
Amisos
Nicomédie
Prousias
Bithynion
Parion
Amaseia
PONT
Sestos
Lampsaque
Cyzique
Apamée
Kios
Nicée
BITHYNIE
Brousse
Zèla
Satala
Ilion
TROADE
Alexandrie
Milétoupolis
Hadrianoi
Dorylaion
Ancyre
Sébastopolis
MYSIE
Gordion
GALATIE
Assos
Adramyttion
Lesbos
Hadrianeia
Kotiaieon
Nakoleia
Pergame
Aizanoi
PHRYGIE
ÉOLIDE
Thyatire
Kymè
Magnésie du Sipyle
Dokimeion
CAPPADOCE
LYDIE
Akmonia
Érythrées
Smyrne
Sardes
Synnada
Téos
Clazomènes
Hypaipa
Euméneia
Antioche de Pisidie
Comana
IONIE
Claros
Ephèse
Hiérapolis
Magnésie du Méandre
Laodicée du Lykos
Priène
Tralles
Colosses
PISIDIE
LYCAONIE
Samos
Milet
Amyzon
Aphrodisias
Didymes
Iasos
Labraunda
Tabai
Selgè
Lagina
CARIE
CILICIE
Anazarbe
Mylasa
Panamara
Calymna
Halicarnasse
Mopsueste
Termessos de Pisidie
Tarse
Aigéai
Cos
Caunos
Boubôn
Pergè
PAMPHYLIE
Oinoanda
Sidè
ISAURIE
CYRRHESTIQUE
Cnide
LYCIE
Arykanda
Rhodes
Xanthos
Korykos
Rhôsos
Lindos
Antioche
Anémourion
Chalcis
SYRIE
Laodicée
Apamée
Salamine
CHYPRE
Kition
0
100
200 km

Les premières années de la vie de Paul (avant 51)

Les années de préparation (v. 30-40)

Les données pour connaître la vie de Paul avant *1Thessaloniciens* se réduisent au récit des Actes, qu'il n'est pas toujours possible de prendre à la lettre puisque c'est un récit théologique et non un livre d'histoire, et à quelques souvenirs épars dans les épîtres.

Le « pharisien de la Diaspora »

Paul est né à Tarse de Cilicie, dans une des communautés juives « dispersées » depuis plusieurs siècles hors de Judée (d'où le nom de Diaspora).

1. Il nous apprend qu'il appartient à une famille qui ne s'est pas totalement éloignée de ses origines judéennes. – Il a été circoncis le huitième jour selon la tradition et porte le nom de Saül, premier roi d'Israël et gloire de sa tribu (Ph 3, 5). On peut reconstruire ce qui est sous-jacent : (*α*) le 8e jour marque une observance de la Loi (Gn 17, 12 ; Lc 12, 3) et un milieu où l'on respecte la circoncision ; (*β*) « Hébreu fils d'Hébreu » marque qu'il n'est pas descendant de prosélyte ; (*γ*) la tribu de Benjamin est restée fidèle au sanctuaire du mont Sion et à la Judée ; (*δ*) il est un membre de la Diaspora. On peut imaginer qu'à la maison familiale comme à la synagogue, il n'a connu que le culte des lectures et des psaumes et non les sacrifices, qui ne peuvent se faire hors du Temple de Jérusalem. Il ne peut ignorer les non-juifs qu'il rencontre à chaque pas dans la cité et que certains juifs de la Diaspora (comme Philon d'Alexandrie) incluent dans le plan de Dieu. Le salut des Gentils – espérance d'Isaïe 40–66, de Jonas et des « psaumes du Règne » (Ps 96, 98, 100) – fait intégralement partie du milieu dans lequel il vit.

2. Son éducation est certainement celle d'un homme entre deux cultures. – le judaïsme de la Diaspora est ouvert, sensible à l'influence de la philosophie grecque (en particulier aux philosophies de l'action comme le Stoïcisme et aux philosophies plus métaphysiques comme les succes-

seurs de Platon), mais aussi aux spéculations sur le monde, les anges, les astres venues d'Orient. Ses lettres témoignent qu'il possède une bonne culture classique, et manie bien la rhétorique grecque et les règles de l'art épistolaire.

Cela pose la question de son *statut social.* Il nous dit lui-même être « fabricant de tentes » alors que les Actes des Apôtres confirment qu'il est citoyen romain.

3. Une éducation à Jérusalem. – Son maître, nous apprennent les Actes des Apôtres, est un pharisien, Gamaliel, (Ac 22, 3). A-t-il étudié « aux pieds de Gamaliel » ou est-ce une reconstruction postérieure afin de raccrocher l'apôtre à un maître prestigieux ? Il est difficile de le savoir : ce qui est important, c'est que la mémoire s'est conservée dans l'Église chrétienne d'une éducation dans les meilleurs milieux du pharisaïsme. Gamaliel faisait partie, selon la tradition du judaïsme postérieur (rabbinique) d'une tendance « ouverte » du pharisaïsme, et dans la mémoire chrétienne, il a bonne réputation : les Actes conservent le souvenir d'une de ses interventions en faveur des apôtres (5, 34-39).

Il est important de ne pas opposer, comme on l'a souvent fait l'éducation grecque à Tarse et l'éducation juive à Jérusalem. On sait que Jérusalem faisait partie de ces villes de moyenne grandeur de l'Empire qui possédaient un gymnase et pratiquaient l'éducation grecque. De même, on peut imaginer qu'à l'école juive de Tarse, on lui apprend la culture grecque.

À partir de ce que l'on sait des pharisiens de l'époque, il est possible de se représenter la pensée religieuse de Paul à la veille de sa conversion. (α) il croit au Dieu unique et transcendant qui a élu ses pères et parlé aux prophètes. (β) il espère dans le Royaume de Dieu qui vient. Le judaïsme offre de ce Royaume les images les plus variées, mais Paul le voit, comme les pharisiens, ouvert après la « grande tribulation » par la Résurrection et le Jugement qui désignera les élus (avec les juifs de la Diaspora, il y doit faire place aux Gentils). (γ) il sait les exigences de ce jugement : tout ce que son peuple met sous le nom de « justice » (la pratique de la Loi : culte, morale, rites) doit être pratiqué. (δ) en plus de la Loi écrite, il reconnaît l'autorité d'une « Torah orale », conservée dans la tradition de l'enseignement des sages.

Il s'applique à s'en acquitter : « par un attachement extrême aux traditions de mes pères, je surpassais en judaïsme bien des compatriotes de mon âge » (Ga 1, 14). Après sa conversion, Paul sera pourtant dur avec le judaïsme qu'il pratiquait alors : il ne voyait de cette religion que l'accomplissement matériel, pénible, mais réalisable à force de volonté (« accomplir la Loi »). Il dira par la suite que satisfait de son propre effort, il ne laissait plus de place à Dieu : « Pour la justice de la Loi, j'étais sans reproche » (Ph 3, 6). À cette époque il aurait sans doute vu comme impossibles ses plaintes futures contre la Loi impraticable (Ga 2, 16 ; Rm 7).

Le statut social de Paul

1. Paul citoyen romain. – Même s'il n'en fait pas état dans ses lettres, les Actes affirment que Paul est citoyen romain (Ac 25). Plusieurs hypothèses : (α) son père fait partie des élites juives qui se sont rangées du côté d'Antoine qui les a remerciés par la citoyenneté ; (β) son père était un esclave affranchi par un citoyen romain.

2. Une éducation aristocratique.

3. Paul travaillant de ses mains. – Les Ac affirment qu'il est fabricant de tentes (Ac 18, 3) et lui-même nous apprend qu'il travaille de ses mains (1Co 4, 12 ; 1 Th 2, 9)

La différence de statut pourrait s'expliquer par le fait que Paul choisit, après sa conversion, une activité pratique et utile. Cela pourrait expliquer également certaines de ses métaphores sur son « esclavage » qu'il ne faudrait peut-être pas prendre comme uniquement spirituel.

Un mot : ἁμαρτία [*hamartia],* le péché

Toute la pensée du judaïsme (et donc de Paul) est dominée par cette notion capitale : à un moment de son histoire, l'homme s'est séparé de Dieu. Cette faute se nomme péché[1]. La conséquence de cette « chute » primordiale est triple : anthropologiquement, la mort est entrée dans le monde ; religieusement, l'homme a cessé d'avoir la foi parfaite, c'est-à-dire la confiance absolue en Dieu ; moralement, il s'est détourné du bien [charité et paix] pour se livrer au mal (égoïsme et violence).

La Bible fait le récit des étapes voulues par Dieu pour réparer cette faute originelle : par la Promesse, Dieu rapproche son peuple de lui, par la Loi il lui donne un « mode d'emploi » pour bien se conduire et retrouver la proximité ancienne.

Les disciples de Jésus, et au premier chef Paul, ont lu dans la mort et la résurrection de Jésus une voie nouvelle prise par Dieu pour mettre fin au règne du péché. En faisant passer le Christ, qui était le juste, par la mort, salaire de l'injustice, il « casse » le cercle du péché et donne gratuitement le salut. Par un acte de sa souveraineté, il vainc le péché et s'apprête, par le retour du Christ sur la terre, à restaurer la communion perdue.

Les épîtres de Paul constituent une tentative de penser cette situation nouvelle dans laquelle l'homme se sait libéré du péché, mais ne se trouve pas encore en pleine communion avec Dieu.

- Dans cette pensée du Paul pharisien, qu'est-ce qui persistera lorsqu'il sera disciple de Jésus (comme idées, comme attitudes) ? ce qui disparaîtra ?
- Les déclarations de Paul sur sa religion d'alors sont-elles fiables ? Peut-on en tirer (comme on l'a fait pendant des siècles) une définition des pharisiens à l'époque du Second Temple ?
- Comment Jésus dans l'Évangile présente-t-il ses valeurs religieuses ? ses défauts ? Lire Matthieu 23 en faisant bien attention qu'il s'agit ici d'un passage polémique : il n'est pas possible d'en tirer un portrait exact du judaïsme de cette époque.

Paul face aux disciples de Jésus

À un moment de son histoire, Paul croise le chemin des fidèles de Jésus. Il ne semble pas avoir vu et entendu leur maître, mais il rencontre la communauté des Judéens de Jérusalem. Ceux-ci sont connus à Jérusalem : ils prêchent, ils ont été interrogés par le Sanhédrin affirment les Actes. On les voit prier au Temple (Ac 2, 46 ; 3, 1) ; ils observent la Loi de manière rigoureuse : circoncision (Ac 15), pratiques de pureté (Ac 10, 14 ; 15, 29), vœux (Ac 21, 23-26)... Ils commencent déjà à propager leur vision dans les villes de Judée puis dans la Diaspora.

- On connaît leur pensée dans les vestiges que nous a conservés le Livre des Actes (2, 14-40 ; 3, 12-26 ; 4, 8-12 ; 5, 29-32). Il s'agit là d'une reconstruction postérieure d'un état idéalisé de l'Église primitive. En revanche, on peut en tirer de précieuses indications sur la théologie de certaines communautés du christianisme primitif. Dans chacun de ces textes, après l'introduction de circonstance, se trouve la présentation de la mort et de la résurrection de Jésus, les conséquences qui en découlent pour le salut.
- Comment Jésus l'exprimait-il dans les paroles conservées dans l'Évangile (Marc, 13, 26-27 ; Matthieu, 25) ?
- [Pour saisir le développement ultérieur de la doctrine] Quel sens donne-t-on à la mort de Jésus ? que dit-on de ses rapports avec Dieu ? du salut des païens ? Les juifs doivent-ils abandonner la Loi ?

Devant cette prédication, Paul réagit violemment. Dans ses lettres, il rappellera qu'il prit une part active à la persécution (1Co 15, 9 ; Ga 1, 13 ; Ph 3, 6). Les Actes des Apôtres le

1. Il convient de rappeler les lignes lumineuses d'Adophe Gesché sur la question : « Le problème du mal, à ce niveau premier et radical, n'est pas celui d'une culpabilité [sauf celle du serpent], ni même pour l'instant, d'une responsabilité, mais d'un accident. Le mal, si l'on peut dire, n'appartient pas à Dieu, ni à l'homme, mais au démon-serpent-énigme. Le mal n'est pas posé ou perçu en termes de responsabilité, mais d'accident et de malheur. On songe ici au mot étonnant de Sartre : "L'homme est un être à qui quelque chose est arrivé". De voir ainsi d'entrée de jeu le mal comme accident, comme un malheur, et qui frappe Dieu et l'homme, nous apprend beaucoup de choses. [...] Il y a, dit le texte, simple consentement, c'est-à-dire, oui certes, culpabilité, mais non primo-culpabilité [cela est le fait du serpent]. Il y a deutéro-culpabilité qui consiste, chez celui qui a d'abord été surpris, victime [de la tentation], à avoir consenti au mal, à avoir accepté que cet "ordre" démoniaque remplace l'ordre divin. Ce qui est certes grave [et surtout dans les résultats], mais qui indique que le péché n'est pas une perversité immanente à l'homme. » Adolphe GESCHÉ, *Dieu pour penser : vol. 1, Le mal*, Paris, Cerf 1993, p.47-57.

dépeignent approuvant la condamnation de Jésus et applaudissant à l'exécution d'Étienne (Ac 8, 1 ; 22, 20). Quatre précautions pour nuancer ce texte :

1. Il est certain que la « persécution » en question ne toucha qu'une partie des disciples de Jésus (les « Hellénistes » des Actes), car le groupe de Jacques ne semble pas avoir été inquiété.

2. La persécution en question n'a pas pu excéder ce qui était permis aux Judéens (nation serve) : l'arrestation dans les synagogues et la condamnation aux 39 coups de fouet. Il est possible que certains aient été tués.

3. Puisque certains semblent s'être réfugiés en Syrie, Paul, qui était originaire de la région, a pu servir d'émissaire du grand-prêtre pour inciter les synagogues de la région à exercer le même châtiment que celles de Jérusalem

4. Pour Paul, ce moment de persécution est constitutif, car il montre le renversement opéré par ce qu'il va nommer la grâce.

- Paul manifeste-t-il dans ces textes un repentir de cette persécution ? Est-il de bonne foi ?
- Qu'est-ce qui choquait Paul dans la prédication des disciples de Jésus ?
- Quelles pouvaient être ses réactions devant les critiques que Jésus avait adressées à la tradition des pharisiens (Mc 2 ; 7, 8-13), à la Loi elle-même (Mc 7, 14-23 ; 10, 3-9) ? Comment juge-t-il ses prétentions (Mc 8, 34-38 ; 10, 29 ; Mt 10, 16-39) ? On trouve des échos de cette indignation lorsqu'il parle du « scandale de la croix » (1Co 1, 23 ; Ga 3, 13).

Un mot : σταυρός (*stauros*), la croix

La croix a un triple sens : α) un fait historique : la mort de Jésus, exécuté par un châtiment d'esclave ; β) un mystère (c'est-à-dire une manière d'agir divine qui échappe à l'entendement humain) : le sacrifice de Jésus réconcilie l'humanité avec Dieu ; γ) un signe de reconnaissance de son appartenance au Christ : le croyant doit proclamer sa mort au monde mauvais.

Le « chemin de Damas » (entre 30 et 36)

C'est alors que Paul rencontre, comme il le dit, « Jésus vivant et glorieux ». C'est le principe d'une vie nouvelle pour lui ; un événement fondateur sur lequel il reviendra sans cesse.

On peut hésiter à donner à cette transformation profonde de Paul le nom de « conversion », au sens moderne du mot. Avant de rencontrer Jésus, Paul n'est pas un athée, mais un croyant. En Jésus, il reconnaît celui qu'il attend. Il ne se « convertit » donc pas à Dieu, **il ne sort pas non plus du judaïsme** : il pense désormais son judaïsme en fonction de cette évidence, Jésus est bien le Christ, c'est-à-dire le Messie attendu par son peuple. **Toute la pensée de Paul – et à travers lui toute la pensée de ces juifs qui « suivent » Jésus et que l'on ne peut pas encore nommer « chrétiens » puisqu'ils ne se seraient sans doute pas définis ainsi – consiste à découvrir les implications de cette certitude de vivre les temps messianiques : *comment mener sa vie lorsque l'on sait que le Messie tant attendu est venu et qu'il reviendra sous peu ?***

La description « extérieure » de l'événement spirituel que l'on nomme « chemin de Damas » se rencontre trois fois dans le Livre des Actes : un récit (chap. 9), une apologie aux juifs (chap. 22), un discours au roi Agrippa (chap. 26).

- On remarquera sans peine la convergence des trois textes. Les divergences en sont instructives : elles montrent l'intention de chacun des textes.

Paul, quant à lui, fait plusieurs allusions à l'événement : c'est la description « intérieure ».

- Quel sens lui donne-t-il en Ga 1, 11-17 ; 1Co 9, 1 et 15, 8-10 ? Ce témoignage s'accorde-t-il avec les récits des Actes ?
- Comment Paul, après le chemin de Damas, reste-t-il fidèle à sa foi et à son espérance pharisienne ? Voir son attitude devant Dieu, Israël, l'Écriture, le Salut, ses exigences de foi, de « justice »…

Pour discerner la nouveauté engendrée par cet événement mystique, plusieurs questions :

- Comment le messie qu'il rencontre diffère-t-il du messie du pharisaïsme (la croix, le rôle spirituel de Jésus) ?
- Quelle place Jésus va-t-il tenir dans sa vie (Ga 2, 19-20) ?

- Puisque le messie est venu, le règne de Dieu s'étend déjà sur ce monde. Quelle signification religieuse ce fait donne-t-il à la communauté des fidèles de Jésus ? À son activité ? (Comment l'action missionnaire de Paul est-elle liée à sa rencontre avec le Christ ? Peut-il garder pour lui la « Bonne Nouvelle » ?)

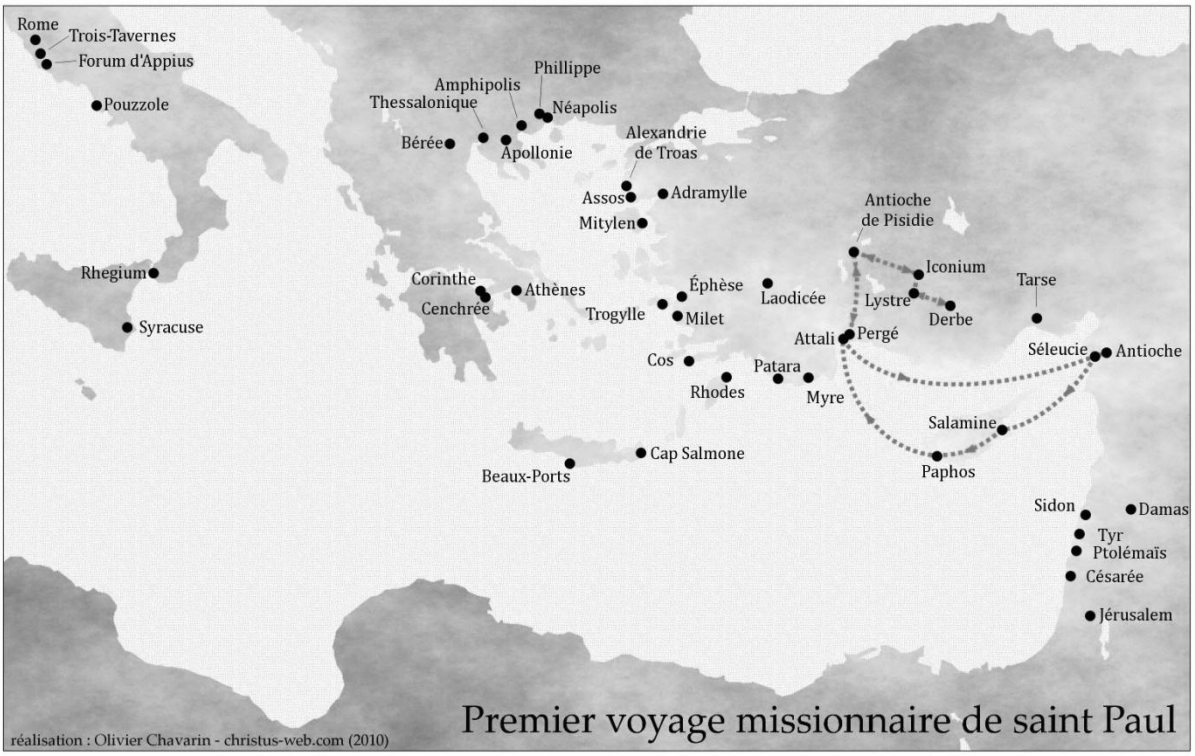
Les années obscures (de 30-36 à 43)

Pour la dizaine d'années qui suit, les données sont extrêmement rares : quelques versets en Ga 1, 16-24 ; 2Co 11, 32-33 ; Ac 9, 19-30 ; 22, 17 ; 26, 20. On peut dire que Paul commence aussitôt à prêcher le Christ, et qu'il le fait surtout en Cilicie, son pays d'origine. Il ne reçoit pas à Jérusalem un accueil très chaleureux ; la raison en est peut-être moins son rôle antérieur de persécuteur que son appartenance au monde de la Diaspora. Il importe en effet de comprendre que la communauté de Jérusalem est essentiellement d'origine judéenne et que les Judéens sont plutôt hostiles aux juifs de la Diaspora. Ils pratiquent un judaïsme tourné vers le Temple, ils ont leur propre tradition cultuelle, ils ne parlent pas grec : ils sont tout simplement « de Jérusalem » tandis que les autres sont « d'ailleurs ». Cette communauté de Jérusalem n'est plus dirigée par les disciples les plus proches de Jésus (les Douze) ou par Pierre, comme on le croit souvent : ceux-ci étaient Galiléens et pour un Judéen, être Galiléen, c'est déjà être « d'ailleurs ». C'est un membre de la famille de Jésus, Jacques, que les textes nomment « le frère du Seigneur », qui avait la haute main sur ce petit groupe sans doute prestigieux, mais assez pauvre, comme le prouvera le souci de Paul d'organiser des collectes en sa faveur.

Ainsi commence une longue série de malentendus.

PREMIÈRES MISSIONS (V. 43-52)

Missionnaire de l'Église d'Antioche (43-48)



Dans la grande cité d'Antioche, capitale de la Syrie, le groupe de ceux qui suivent Jésus s'est bien implanté au sein de la communauté juive, une communauté de la Diaspora. Dans ces années 40, c'est certainement la cité la plus dynamique pour la communauté des disciples de Jésus. La religion chrétienne actuelle a connu deux berceaux : Jérusalem qui l'a vu naître et Antioche qui, à travers Paul, lui donna sa forme actuelle. Plusieurs raisons président à la vita-

lité de la cité sur l'Oronte. (α) Antioche était un centre intellectuel plus vigoureux que Jérusalem, comme toute la Diaspora, d'ailleurs. Cette vitalité s'explique sans doute par une émulation intellectuelle entre les communautés juives et les écoles philosophiques grecques qui étaient florissantes à Antioche. (β) De fortes personnalités ont trouvé refuge à Antioche, comme Barnabé, qui sera le mentor de Paul, ou Pierre. (γ) Jérusalem, agitée et régulièrement persécutée par les Romains, connaissait une situation économique déplorable. On a souvent tendance à être plus dynamique quand on vit libre dans une relative aisance financière que quand on est pauvre et dominé.

À Antioche se développe une certaine pratique du *kérygme* (l'annonce des principaux éléments de la foi) ainsi qu'un réseau de communautés fondé sur le modèle des relations commerciales en usage dans la Diaspora. Ce que l'on nomme « évangélisation » à cette époque n'est rien d'autre que le fait de parcourir des routes commerciales et de s'arrêter dans les principaux comptoirs pour annoncer la bonne nouvelle de la Résurrection de Jésus.

La pensée de Paul est certainement le produit de la communauté antiochienne au sein de laquelle il « fait ses classes ». Les Actes des Apôtres l'indiquent clairement : Barnabé va le chercher à Tarse pour lui servir d'assistant (Ac, 11, 25-26). Paul reprendra tout au long de ses lettres l'enseignement d'Antioche. Paul a donc « fait ses classes » avec Barnabé.

Un mot : ἐκκλησία (*ekklêsia*), Église

On ferait les plus grands contresens en projetant sur le mot « Église », tel que l'emploie Paul, tout ce que l'on connaît aujourd'hui des Églises (et en particulier de l'Église catholique). (α) Pour Paul, une Église est dans un premier sens une communauté locale de juifs et de païens qui se sont mis à l'école du Christ. (β) L'Église (comme généralité) est l'ensemble de ces communautés et le terme prend alors un sens au sein du plan de salut de Dieu : l'Église est le peuple que Dieu a appelé gratuitement à le connaître et à lui être fidèle.

Probablement à la suite de projets discutés dans la communauté, Paul et Barnabé prennent la route de l'Occident pour porter l'Évangile à Chypre, en Pisidie, en Lycaonie. Le récit de cette première mission que l'on nomme traditionnellement le « Premier Voyage missionnaire » nous est fourni par un unique témoignage : les Actes des Apôtres. Il faut le prendre avec un

peu de recul, car il est assez probable que leur auteur le récrit en fonction de sa propre conception de l'histoire des premières communautés. En particulier, il voit à l'œuvre dans ce voyage ce qu'il entend montrer globalement pour toute la période qu'il traite : le passage de l'Évangile des juifs aux non-juifs. Dans chaque cité, il fait d'abord parler Paul et Barnabé aux juifs dans la synagogue, cherchant à prendre appui sur leur foi et leur espérance. Chaque fois, devant leur refus massif, il les fait s'adresser aux « païens » proches de la synagogue (ceux que l'on nomme les « craignant Dieu »).

Même reconstruit en fonction du projet global de l'ouvrage, le récit de cette mission (Ac 13-14) est passionnant.

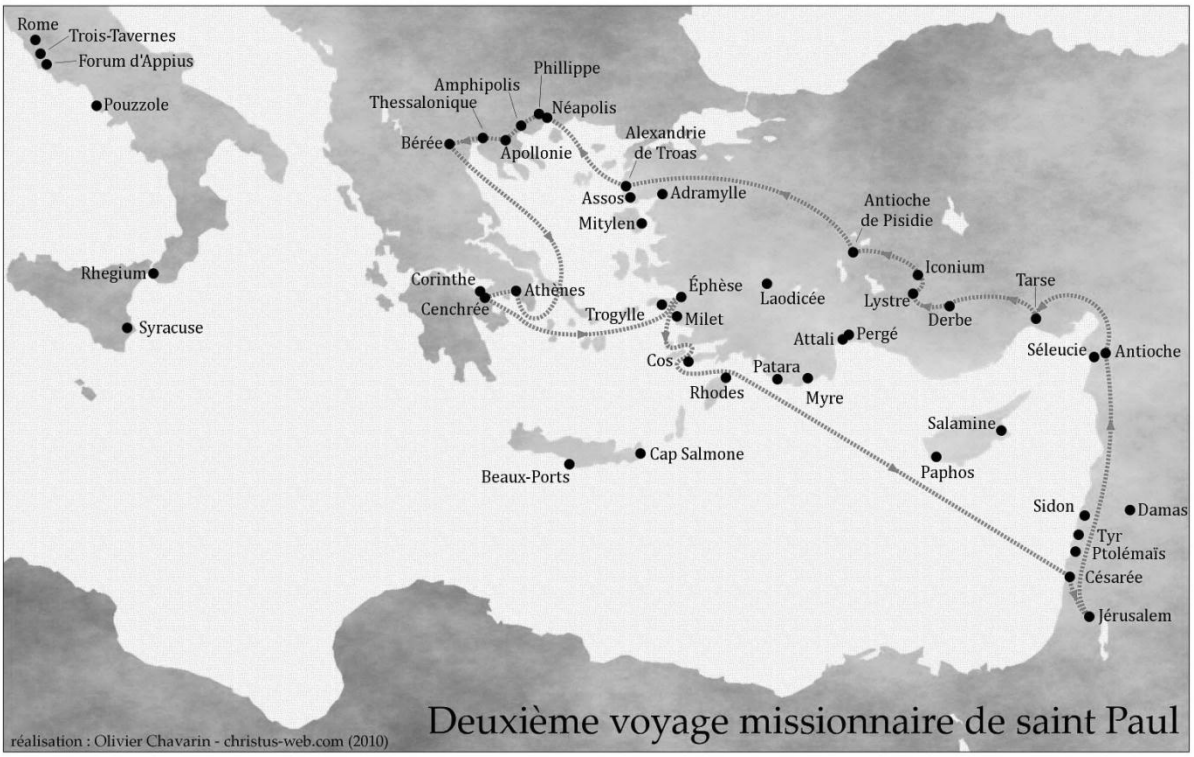
- On peut glaner quelques détails sur l'organisation de l'Église d'Antioche : l'envoi des apôtres par la communauté, à laquelle ils rendent compte au retour (13, 1-3 et 14, 26-27). Remarquer en 13, 9 (par rapport à 13, 1-8) l'importance que prend désormais Paul.
- Dans le discours à la synagogue d'Antioche de Pisidie (13, 15-43), on peut repérer les ressemblances et les différences avec les discours de la communauté primitive de Jérusalem.
- Comment les versets 38-41 présentent-ils une pensée nouvelle (que l'on retrouve chez Paul) ?
- Quelle est la pensée exprimée par le texte sur le salut des nations, c'est-à-dire des non-juifs, d'après 13, 46-47 (comment l'appuie-t-il sur l'Ancien Testament ?) et 14, 15-17 (que signifie le verset 17 ?) ?
- Comment sont présentées les premières communautés de païens convertis en 14, 21-23 (la foi, la fidélité dans l'épreuve, l'organisation hiérarchique) ?

Un mot : ἔθνη (*ethnê),* les « nations »

Dans les textes du Nouveau Testament, on rencontre le terme des « nations » qui provient de l'usage juif. Les nations, ce sont les *goyim,* les païens, que l'on traduisait autrefois par « les Gentils » (du latin *gentes*, qui a donné « gens »). Parfois, Paul emploie ce qu'il considère comme un synonyme, Ἕλλην (*Hellên)*, « le Grec ».

Pour comprendre les épîtres de Paul, il est essentiel de saisir que le nom de « nations » comme sa contrepartie Ἰουδαῖοι (*Ioudaïoï), «* les juifs » ne sont pas des qualificatifs ethniques, mais des catégories théologiques. Le « juif » est celui qui s'attache au légalisme extérieur et non à la « circoncision du cœur ». « Les nations » forment l'ensemble des peuples à évangéliser et dont l'entrée dans la foi forme le prélude au salut de « tout Israël » (l'Israël « selon la chair », c'est-à-dire ce que nous appellerons les juifs, et l'Israël « selon l'Esprit », c'est-à-dire les non-juifs qui deviennent héritiers de la promesse – et donc juifs – par adoption).

La deuxième mission (49-52)



Ce que l'on nomme, d'après le récit des Actes des Apôtres, la « deuxième mission » est l'instant décisif de la carrière de Paul. C'est lui qui prend maintenant l'initiative du voyage qui va le mener jusqu'en Grèce. Il fonde des communautés qui relèvent personnellement de lui et non plus d'Antioche. Pour maintenir le contact avec elles, il écrit des épîtres : ce souci de poursuivre sa présence sous une autre forme (d'encre et de papyrus plutôt que de manière concrète) nous vaut les plus anciens écrits du christianisme.

Paul visite d'abord les églises fondées au premier voyage : Derbé, Lystres, Iconium. Il semble avoir projeté un circuit autour de l'Asie Mineure ; mais bientôt il passe en Macédoine : en Europe.

Tout le passage se trouve en Ac 15, 36 - 16, 11 : en 16, 10, le début des « passages en nous » qui trahissent peut-être l'existence d'un autre document incorporé par l'auteur des Actes des Apôtres à son ouvrage.

Le séjour à Philippes est longuement raconté (Ac 16, 12-40). Paul gardera toujours une affection spéciale pour cette communauté (voyez Ph 1, 5-8 ; 4, 10-19).

Les missionnaires ne peuvent rester que trois semaines à Thessalonique, capitale de la province. Cela paraît court pour fonder une Église (Ac 16, 1-9).

Voir comment Paul présente son ministère à Thessalonique en 1 Th 2, 1-16.

À Athènes, le discours à l'Aréopage est le type d'une prédication aux non-juifs. Il n'est pas sûr que l'épisode soit historique et l'on peut surtout retrouver dans ce texte les préoccupations d'un chrétien issu d'une Église d'inspiration paulinienne dans les années 80.

Ac 17, 22-32. Noter l'occasion du discours (le Dieu inconnu) et son point de départ (l'idée de Dieu, assez élevée dans la philosophie grecque) : l'auteur veut montrer que Paul sait prendre appui sur les valeurs reconnues par ses auditeurs (il cite les poètes, au lieu de l'Écriture qu'ils ne sont pas censés connaître).

Comment présente-t-il Dieu ? son dessein sur les païens ? Jésus ? son rôle ?

Qu'exige-t-il de ses auditeurs ?

Comparer ce discours à ceux qui sont adressés aux juifs, en Ac 2, 3, 13. Sous les différences imposées par l'auditoire, peut-on reconnaître la même doctrine ?

Quelles sont les préoccupations qui agitent l'auteur des Actes des Apôtres, dans les années 80 ?

Preuve de l'humour de l'auteur des Actes des apôtres, le magnifique discours rencontre un échec total : les Grecs se heurtent à l'idée de résurrection qui choque leur mépris pour le corps, prison de l'esprit.

Paul se rend ensuite à Corinthe. La grande ville, dont les ports relient l'Orient à l'Occident a une solide réputation de corruption. L'apôtre y trouve pourtant des gens ouverts à son message et fonde l'Église qui tiendra une grande place dans sa vie (Ac 18, 1-18, donne quelques détails ; on en trouvera beaucoup dans les deux épîtres aux Corinthiens). Il y séjourne assez longtemps. C'est probablement là qu'il écrit l'épître aux Thessaloniciens dont Silas et Timothée viennent de lui apporter des nouvelles (Ac 18, 5 ; 1 Th 3. 1-10).

L'assemblée de Jérusalem (en 50/51 ?)

Les missions d'Antioche (auxquelles Paul et Barnabé participent) posent à l'Église de Jérusalem le problème des non-juifs. Pour cette communauté, fidèle à un judaïsme propre à la Judée, il importe de conserver une pratique très scrupuleuse de la Loi ; cette conception est fondée sur la foi juive ainsi que sur la pratique de Jésus lui-même. Le problème devient crucial lorsque l'on aborde la cohabitation avec non-juifs. Pour les croyants de Jérusalem, il n'est pas question de vivre en communauté avec des non-juifs, y compris de partager des repas avec ceux qui ne sont pas circoncis et qui ne respectent pas l'intégralité des prescriptions alimentaires de la Loi. La vie au milieu des païens, dans la Diaspora, a conduit les juifs (qu'ils reconnaissent ou non Jésus comme Messie) a plus d'ouverture. À Antioche, on a développé une stratégie missionnaire et on refuse de faire des pratiques judéennes la condition *sine qua non* de l'entrée dans la communauté des disciples de Jésus. De part et d'autre, ce n'est donc pas une question de pratiques plus ou moins facultatives, c'est le sens même de l'attente du retour du Christ qui est en jeu : faut-il l'attendre patiemment en restant pieusement entre juifs au sein de sa communauté, ou faut-il au contraire annoncer la Bonne Nouvelle de sa venue et de son retour au plus grand nombre ?

En Ga, 2, quelle importance Paul donne-t-il à cette rencontre ? Comment les apôtres de Jérusalem reconnaissent-ils dans ses succès apostoliques la marque de sa mission ? Comment voient-ils dans ces faits que les païens sont dispensés d'observer la Loi ?

Le récit d'Ac 15, a-t-il le même sens ?

Une réalité théologique, plusieurs mots : le Salut

« Sauver » et « Salut » sont des mots centraux dans la pensée de Paul [et évidemment dans le Nouveau Testament]. Pour comprendre ce qu'il désigne, il convient de revenir aux termes grecs, car, comme souvent, l'apôtre utilise des métaphores pour expliquer les réalités de foi.

σωτήρ (*sôtêr*), σωτηρία (*sôtêria*), σώζω (*sôzô*) – sauveur, salut, sauver. Le sens premier est celui de la santé [« maintenir en bonne santé »]. L'image est celle de la maladie : Dieu préserve l'homme de la maladie du péché.

ῥύομαι [*rhuomai*] – sauvegarder, délivrer. Ici, le sens est plutôt celui d'échapper à un péril. Dieu extirpe l'homme des griffes de la mort ou du péché.

Les composés d'ἀλλάσσω (*allassô*) : ἀποκαταλάσσω (*apokatalassô*), συναλλάσσω (*sunallassô*), διαλλάσσομαι (*dialassomai*) – réconcilier. L'image est celle de la repentance, mais aussi de la reprise des relations pacifiques après la guerre : Dieu réintroduit l'homme dans sa paix.

ἀπολύω (*apoluô*), ἀπολύτρωσις (*apolutrôsis*) – délivrer, rachat/rédemption. La métaphore est celle de l'esclave que l'on rachète. Au prix de sa mort et de son sang, Jésus « rachète » à la mort et au péché toute l'humanité.

ἐλέεω [*eléeô*], ἔλεος [*éleos*] – avoir miséricorde, miséricorde. Paul propose ici l'image du juge qui a pitié ou du seigneur qui refrène sa colère. Dieu revient par amour sur ses décisions et acquitte l'homme de sa faute.

δικαιοσύνη (*dikaïosunê*), δικαιόω (*dikaïoô*) – justice, justifier. Cette métaphore est juridique. Dieu entre en procès contre l'homme et s'apprête à le condamner. Mais, finalement, il le justifie, c'est-à-dire l'acquitte en lui donnant une justice qui ne vient pas de lui, mais de Jésus.

χάρις [*kharis*] – le don, la grâce. Dernière métaphore, celle du cadeau. Dieu, en permettant à l'homme de se tenir devant lui en dehors de ses mérites, lui fait un cadeau, la grâce.

L'incident d'Antioche [en 51 ?]

En Ga 2, 11-14, Paul raconte un désaccord violent qui l'opposa à Pierre au sujet des pratiques juives imposées aux « Grecs » après l'assemblée de Jérusalem. Pierre, qui avait quitté la ville sainte, participait au repas à Antioche ; mais, à l'arrivée de croyants venus de Jérusalem, il l'abandonna pour revenir aux usages judéens. Dans cette attitude de Pierre, Paul dénonce une pression faite sur les pratiques qu'il approuvait et une volonté de les aligner sur les pratiques judéennes.

Comment Paul juge-t-il ce fait ? [On utilisera son commentaire de Ga 2, 15-21, en se rappelant qu'il est écrit plusieurs années après l'événement.]

Reproche-t-il à Pierre une erreur ou une faute de pratique ?

Comment les croyants de Jérusalem jugent-ils cette exigence de Paul imposant à des juifs de renoncer à la coutume juive ? Est-ce conforme à leur accord à l'assemblée de Jérusalem ?

Ces croyants s'appuient sur la tradition d'Israël, sur la pratique de Jésus [Jésus aurait-il pu refuser la pratique de la Loi ?]. Paul trouve-t-il un appui dans la pensée de Jésus telle qu'elle nous est transmise par Mt 5, 20-48 ?

Ainsi commence l'apostolat de Paul. Prenant acte des oppositions qui se font jour au sein de la communauté par rapport à sa compréhension de la mission aux non-juifs, Paul quitte l'orbe d'Antioche et fait « cavalier seul ».

Les premières lettres [v. 51-54]

Première épître aux Thessaloniciens

- première épître conservée de Paul
- écrite vers 50-51
- répond aux inquiétudes de la communauté de Thessalonique sur la venue du Christ

La construction de cette première lettre est à peu près celle des autres épîtres.

1, 1 : salutation.
1, 2-10 : action de grâces.
2 – 3 : les relations de Paul et de Thessalonique.
4, 1 – 5, 22 : exhortations et enseignements [séparés dans les épîtres suivantes].
5, 23-28 : prière, avis, salut.

La salutation et l'action de grâces (1, 1-10)

La salutation provient directement des formules épistolaires de l'Antiquité. Paul la « christianise » en mentionnant le Père et le Seigneur. Notez en outre la présence de Sylvain et Timothée : la lettre est une œuvre collective.

L'action de grâce amplifiée est propre à l'apôtre et n'a guère d'équivalent dans les lettres de l'Antiquité : sa présence transforme la missive en véritable prière.

L'action de grâce annonce la plupart du temps les grands thèmes à venir dans l'épître. Pour la lire, prêtez attention à certains termes techniques du discours de Paul.

– « frères » : il s'agit des croyants

– « Évangile » : notez que Paul le prend avec le sens étymologique de « Bonne Nouvelle ».

Un mot : εὐαγγέλιον (*euangelion*) évangile

Signifiant « bonne nouvelle », ce terme est central dans la pensée de Paul. Il a un double sens. α) un contenu. – L'Évangile annonce la bonne nouvelle que Dieu, par Jésus Christ, intervient de nouveau directement sur le monde, sauve les hommes et va inaugurer son règne sur les hommes. β) une action. – Pour Paul à la Promesse (en grec ἐπαγγελία, *épangelia*) correspond l'Évangile (εὐαγγέλιον, *euangelion*) c'est-à-dire l'action salvifique de Dieu par Jésus Christ elle-même.

– « en puissance » : dans le grec du Nouveau Testament, le mot *dynamis* évoque souvent des miracles.

– « l'Esprit » caractérise les dons spirituels et recouvre ce que nous appellerions un peu rapidement « les expériences mystiques » et « la vie de foi ».

Thessalonique

Fondée en 316 av. J.-C. par Cassandre, beau-frère d'Alexandre le Grand, en l'honneur de sa femme Thessalonikè [la demi-sœur du conquérant].

Cité très prospère depuis la construction de la Via Egnatia en 146 av. J.-C., au point de devenir la plus grande cité de Macédoine [Strabon, *Géographie* VII, frgt 21]. Elle a aussi ses pauvres, comme en témoignent 1Th et le souci de Paul pour leur pauvreté [2Co 8, 2].

La ville a un rapport spécial avec Rome et elle est l'une des premières à avoir adopté le culte de César : elle a un temple aux Empereurs.

Les Thessaloniciens vouaient un culte particulier aux Cabires, des dieux de la terre. Le plus jeune des Cabires, selon la légende avait été assassiné et devait revenir pour sauver les pauvres de la cité. On voit l'intérêt que la prédication de Paul a pu entraîner chez les pauvres, mais aussi les incompréhensions qui expliquent peut-être l'épître.

Un mot : πνεῦμα (*pneuma*), l'esprit

L'Esprit de Dieu survient dans l'homme, l'approche de Dieu et le rend capable d'actes et de pensées exceptionnelles conformes à la divinité. Il peut être transitoire (dans les manifestations charismatiques et les expériences mystiques) comme il peut être permanent. En effet, selon la prophétie d'Isaïe (42, 1 ; 61, 1), l'Esprit réside en permanence sur le Messie : sur Jésus repose donc l'Esprit (c'est l'épisode du baptême). Chez Paul, cette caractéristique propre au Christ s'étend à tous les hommes dans le baptême.

– « la Parole du Seigneur » recouvre à la fois le contenu de la prédication, et le rappel des paroles de Jésus.

Un mot : λογός (*logos*), la Parole

Très souvent, chez Paul, la Parole ou la Parole du Seigneur sont le synonyme exact de l'Évangile.

– l'abandon des « idoles » laisse penser que la communauté pourrait être d'origine païenne (non-juive).

- Noter la mention de ce que les siècles suivants définiront comme les « vertus théologales » (v. 3)
- Observer ce qui caractérise la venue de Paul (au v. 5, l'Esprit, c'est-à-dire les dons spirituels : foi, générosité ; au v. 6, la communion aux souffrances du Christ et de ses apôtres, la perspective du Jugement au v. 10).
- Noter l'exhortation entre imitation du Christ et imitation de l'apôtre dans la souffrance.
- Remarquer que le thème final, l'attente, est bien le thème principal de l'épître.

Un mot : μιμέομαι [*miméomaï*], imiter

À plusieurs reprises, Paul demande qu'on l'imite de même qu'il imite les souffrances du Christ. Ce serait deux contresens que de prendre cet appel ou bien comme du dolorisme facile (il faut souffrir pour « gagner son ciel ») ou comme une preuve d'orgueil (regardez comme je souffre, vous pouvez toujours essayer de faire mieux…). L'imitation actualise le mouvement d'abaissement et de dépouillement de soi que réalise le Christ. Ce mouvement constitue la mort au monde mauvais qui seule, dans la pensée de Paul, permet le salut.

Paul et Thessalonique (2 – 3)

Paul raconte sa prédication chez les Thessaloniciens, et fait son apologie contre les calomnies des « juifs » [2, 1-16], c'est-à-dire les juifs de Judée [Paul jusqu'à preuve du contraire est juif !] ; puis il décrit ses sentiments depuis leur séparation. Attention au v. 6 au mot « gloire » qui est un terme technique.

Un mot : δόξα (*doxa),* la gloire

La gloire de Dieu exprime la plénitude de Dieu. Cet usage provient de l'Ancien Testament : pour dire la majestueuse apparence et sa grandeur de Dieu, on parle de la « gloire ». C'est ainsi que le livre de l'Exode expose la présence de Dieu au Sinaï : « l'aspect de la gloire du Seigneur était comme un feu dévorant sur le sommet de la montagne, aux yeux des enfants d'Israël » (Exode 24, 17)

- Quelle est l'attitude de l'apôtre ?
- Quel est pour lui le sens de la souffrance ?
- Quelle place occupe dans sa pensée l'espérance du retour du Christ ?
- Comment comprendre le v. 13 ? Noter a] la nécessité de l'accueil de la Parole de Dieu ; b) son efficacité après cette réception. Attention à sortir des expressions toutes faites et des préjugés : que recouvre, concrètement, la « Parole de Dieu » ?
- les v. 14-15 sont problématiques. Qui sont « les juifs » dans ce passage, sachant que tout le monde est juif dans l'affaire, y compris Jésus, les prophètes, Paul, les apôtres ? Mal interprétés, ces passages ont pu donner lieu à un certain antisémitisme chrétien.
- Quelle place occupe la communauté dans la pensée de Paul ?

Exhortation à la pureté, à la charité, au travail (4, 1-12)

On se rappellera que les juifs condamnaient souvent l'impureté et l'oisiveté des cités grecques. Paul parle d'« impureté sexuelle » (en grec *porneia*) puis d'amour fraternel (en grec *philadelphia*).

- Dans ces exhortations Paul manifeste-t-il du sens pratique ?
- Quelle signification accorder au terme employé par Paul, « impureté » ? Si le sens général du terme semble assez clair, il se révèle difficile de savoir quels comportements concrets l'apôtre vise.

Le Jour du Seigneur (4, 13 – 5, 11)

Ce texte important occupe le centre de l'épître où le Retour du Seigneur tient une large place. Il montre les Thessaloniciens inquiets du sort de leurs morts : ils ne doutent pas de leur résurrection, mais ils craignent que celle-ci n'ait lieu qu'après la grande fête de l'avènement du Christ.

Paul apaise d'abord cette inquiétude (4, 13-18). « Ceux qui sont morts en Jésus » sont les croyants (leur mort est liée à celle du Christ) ; le verset 16 décrit l'avènement du Seigneur avec les images classiques des apocalypses ; au verset 17, les croyants vivants et les ressuscités sont enlevés au ciel à la rencontre du Christ pour former son escorte triomphale : l'essentiel du bonheur final est d'être « avec lui ».

Paul rappelle ensuite la parole de Jésus sur l'Heure imprévisible du Jugement (5, 1-3 ; Matthieu 24, 43 ; le verset 3 reprend divers thèmes des prophètes sur le Jour du Seigneur), et il en tire une exhortation à la vigilance (vv. 4-10 : comparer Rm 13, 11-14 et Matthieu 24, 44 – 25, 12).

Un mot : ἡμέρα (*hêmera*), le Jour

Dans l'Ancien Testament, le Jour ou le Jour du Seigneur désigne le triomphe définitif de Dieu sur ses ennemis. Chez Paul, l'expression désigne le moment du retour du Christ, où il établira sa seigneurie sur toutes choses.

Un mot : παρουσία (*parousia*), l'Avènement, la Parousie

Paul exprime souvent la même réalité par le terme de « parousie » ou d'« Avènement ». Le terme grec est ambigu et l'apôtre joue parfois sur cette ambiguïté puisque la *parousia* est à la fois une présence et une venue. À l'origine, il désignait l'accueil que l'on faisait à un monarque venu prendre possession d'une ville (voir les « Joyeuses entrées » des souverains à Bruxelles, Bruges ou Anvers dans l'histoire du duché de Brabant et du comté de Flandres) et désigne dans le grec du Nouveau Testament la venue glorieuse du Messie.

On voit l'intention de Paul : il ne veut pas décrire la fin du monde (il n'en représente qu'un détail, et il le fait avec des images traditionnelles comme le faisaient les prophètes quand ils annonçaient la venue du messie) : il veut redéfinir le sens de l'espérance juive en fonction de sa croyance que Jésus est le Messie. Il proclame que le salut de l'humanité vient par le Christ, que la mort ne peut nous en séparer, que chaque instant de notre vie doit être une préparation de ce salut.

Remarquez qu'à cette époque Paul n'envisage pas pour les morts une rencontre du Christ avant la résurrection. Nous trouverons une doctrine nouvelle en 2Co 5, 6-8, Ph 1, 20-24.

- Quel est le don de Dieu qu'il attend ?
- Quelle est la part de l'homme dans ce salut ?
- Que doit-il faire pour le recevoir ?
- Cette espérance est-elle exprimée dans l'Évangile ? Comment ?

Exhortation finale (5, 12-22)

Elle est assez générale. Noter la place faite à l'obéissance, à la joie, à la fidélité à l'Esprit.

La deuxième épître aux Thessaloniciens

✠répond aux inquiétudes de la communauté de Thessalonique sur la venue du Christ.
✠Remarquant qu'elle reprend quasi exactement 1Thessaloniciens, certains spécialistes pensent qu'elle n'est pas de la main de Paul.
✠si elle est de la main de Paul, elle daterait de 51-52, sinon ???

Cette épître, qui pourrait avoir été écrite à Corinthe, cherche à calmer une agitation dangereuse causée à Thessalonique par une attente anxieuse du Retour du Seigneur. Celle-ci doit être avivée par une persécution plus violente. Elle reprend tellement les thèmes de 1Thessaloniciens que certains spécialistes estiment qu'elle n'est de la main de Paul : pourquoi aurait-il écrit deux lettres semblables ? Quel nouvel élément l'aurait-il forcé à écrire une lettre très semblable à la première ?

Le plan de la lettre est très classique :

1, 1-2 : Salutation.
1, 3-12 : Action de grâces et prière.
2 : Enseignement : les événements avant-coureurs du Retour du Seigneur – Application.
3, 1-15 : Exhortation.
3, 16-18 : Souhait – Signature – Salutation.

Action de grâces et prière (1, 3-12)

La constance des fidèles dans la persécution qu'ils subissent (voyez Ac 17, 5-9 ; 1 Th 2, 14-16) constitue le thème central de l'action de grâce. Pour les encourager, Paul leur propose l'image du Jugement (versets 5-10) ; il n'en prie pas moins pour leur fidélité (versets 11-12).

- Comment la persécution est-elle la marque des élus (v. 5) ?
- Quelle place tient l'espérance dans la vie de foi (v. 10) ?

Les événements avant-coureurs du retour du Seigneur (chap. 2)

Alertés par quelque inspiré, ou par une prétendue lettre de Paul, les Thessaloniciens ont cru à un retour imminent du Seigneur. Leur communauté en a été profondément troublée.

Pour l'apaiser, l'auteur s'arrête cette fois à décrire quelques épisodes de la fin des temps : ceux qui doivent précéder l'avènement de Jésus. Un enseignement à ce sujet était connu à Thessalonique (vv. 5-6) et c'est pourquoi il passe si vite, multipliant les allusions qui nous demeurent obscures.

Le premier acte de la fin des temps est « l'apostasie » (v. 3 ; c'est un thème classique depuis Daniel, 8, 10, 23 ; 9, 24 ; Jésus l'a repris en Matthieu 24, 10-12, et Luc 18, 8). Ensuite apparaît l'Antéchrist (versets 3-4 et 9-10 : l'auteur de la lettre le décrit à la fois dans les images traditionnelles de Daniel 11, 36, Marc 13, 14, 22, et comme l'antithèse de Jésus : chef du royaume du mal, il a lui aussi son mystère et sa venue).

Le trait le plus obscur est le mystérieux personnage « qui fait obstacle » à l'Antéchrist et à son triomphe provisoire (vv. 6-7). Les critiques actuels en proposent plusieurs : serait-ce un ange comme en Apocalypse 20, 1-9 ? ou les apôtres dont la prédication doit être achevée avant la Fin (Matthieu 24, 14 ; 28, 19-20) ? ou Israël incrédule dont la conversion au Christ donnera le signal de cette Fin (Ac 3, 19-20 ; Rm 11, 25-27) ? Quelle que soit notre incertitude sur ce personnage, la pensée profonde de l'auteur ne nous échappe pas : si puissant soit le mal, il est toujours sous le contrôle de Dieu ; il n'est déchaîné qu'au jour où son succès apparent entre dans le dessein divin du salut ; il y concourt même, et c'est là le triomphe suprême de Dieu.

On comprend pourquoi la lettre achève ce tableau effrayant par une action de grâces et une prière (vv. 13-17).

- Ce texte a eu une influence durable sur l'Occident chrétien, en particulier au Moyen Âge et à l'époque moderne. On a identifié très tôt l'Antéchrist avec les Bêtes de l'Apocalypse. Il joue aussi un très grand rôle dans certaines Églises protestantes. Que faut-il faire de ce personnage ? Faut-il lui faire jouer un rôle symbolique ?

- La pensée de l'auteur de la lettre (que ce soit ou non Paul) est-elle différente de 1 Th 5, 1-3 ?
- Quel sens donne ce texte au mal dans la vie de la communauté ? Dans la vie des croyants ? (Revoyez 1, 4-10.)
- Quel rôle donne-t-il à Jésus ?
- Cette pensée est-elle différente de celle que l'on attribue à Jésus ? (*Cf.* Marc 13, 5-27 : le v. 14 peut viser l'Antéchrist.)

Exhortation (3, 1-15)

L'auteur invite ses fidèles à la prière, à l'obéissance, au travail (vv. 6-15 l'apôtre fournit un exemple).

Un mot : θλῖψις (*thlipsis*), la tribulation

Héritier de la tradition de Daniel qui veut que le « salut » soit précédé d'épisodes catastrophiques, Paul interprète souvent la persécution des communautés et ses propres souffrances comme une preuve de la proximité de la venue du Christ. Il a donc tendance à les valoriser sous le terme de « tribulation ».

Bilan de la correspondance avec Thessalonique

La première épître aux Thessaloniciens est trop brève, trop centrée sur des questions particulières, pour nous permettre une synthèse de la pensée de Paul à cette époque. Quant à la seconde épître, les soupçons qui pèsent sur sa date d'écriture doivent nous rendre méfiants à l'égard des idées qu'elle développe. Mais on peut remarquer les thèmes dominants.

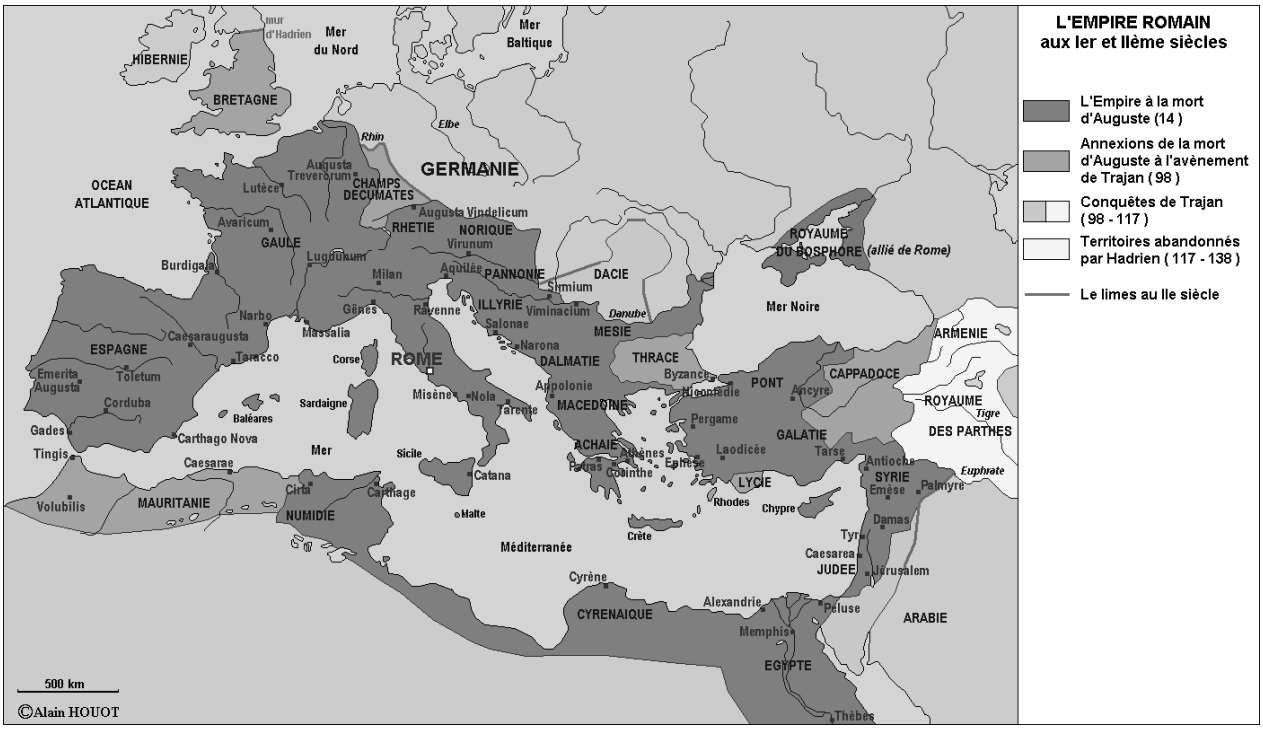
1. L'« Évangile de Paul », à cette époque, consiste essentiellement dans l'annonce du retour du Seigneur : la moindre occasion ramène à ce point central. Le salut est vu à la fin des temps : une seule fois on le trouve lié à la mort du Christ (1Th 5, 10, qui reprend certaines déclarations de Jésus en Marc 10, 45 ; 14, 24), jamais à sa résurrection (qui est le grand signe de la Puissance de Dieu : 1Th 1, 10 ; 4, 14).

2. Paul nomme souvent Jésus « Seigneur » à côté de Dieu, sans préciser leur rapport (1Th 1, 1, 3 ; 3, 11 ; 5, 9,23 ; *cf.* 2 Th 1, 1-2, 12 ; 2, 13-14, 16 ; 3, 5). Une fois seulement Jésus est dit « son Fils » (1Th 1, 10).

3. Le mot « Église » ne désigne jamais que des communautés locales. Celles-ci sont étroitement unies entre elles (1Th 1, 7-10 ; 2, 14 ; *cf.* 2 Th 1, 4) ; elles possèdent une hiérarchie locale (1Th 5, 12-14) et sont étroitement soumises à l'apôtre (1Th 4, 2, 8 ; 5, 12-22, 27 ; *cf.* 2 Th 2, 15 ; 3, 6-15).

4. Des fidèles, Paul demande sans cesse la foi et l'espérance. Il les y exhorte (1Th 5, 8) ; il les félicite d'en vivre (1Th 1, 3, 8 ; 3, 6-7 ; *cf.* 2 Th 1, 3-4, 10). Il rappelle qu'elles sont un don de Dieu (*Cf.* 2 Th 1, 11 ; 2, 13, 16 ; 3, 5).

Ce bilan est utile à faire, car on va s'apercevoir bientôt que la pensée de Paul est en évolution et qu'elle se construit petit à petit au gré des événements.


L'EMPIRE ROMAIN
aux Ier et IIème siècles
L'Empire à la mort d'Auguste (14)
Annexions de la mort d'Auguste à l'avènement de Trajan (98)
Conquêtes de Trajan (98 - 117)
Territoires abandonnés par Hadrien (117 - 138)
Le limes au IIe siècle
mur d'Hadrien
Mer du Nord
Mer Baltique
HIBERNIE
BRETAGNE
Elbe
Rhin
GERMANIE
OCEAN ATLANTIQUE
Augusta Treverorum
CHAMPS DECUMATES
Lutèce
Augusta Vindelicum
RHETIE
NORIQUE
Avaricum
GAULE
Virunum
Lugdunum
Burdigala
Milan
Aquilée
PANNONIE
DACIE
Sirmium
ROYAUME DU BOSPHORE (allié de Rome)
Mer Noire
Narbo
Gênes
Ravenne
ILLYRIE
Viminacium
Danube
Salonae
MESIE
Massalia
Caesaraugusta
Narona
ARMENIE
ESPAGNE
Taracco
Corse
ROME
DALMATIE
THRACE
Byzance
Emerita Augusta
Toletum
Appolonie
PONT
CAPPADOCE
Corduba
Misène
Nola
Nicomédie
Ancyre
Sardaigne
Tarente
MACEDOINE
ROYAUME DES PARTHES
Tigre
Baléares
Pergame
Gades
Carthago Nova
GALATIE
Tingis
Mer
Sicile
ACHAIE
Athènes
Laodicée
Tarse
Antioche
Caesarae
Patras
Corinthe
Ephèse
SYRIE
Euphrate
Catana
LYCIE
Emèse
Palmyre
Volubilis
MAURITANIE
Cirta
Carthage
Rhodes
Chypre
NUMIDIE
Halte
Damas
Crète
Tyr
Méditerranée
Caesarea
JUDEE
Jérusalem
Cyrène
Alexandrie
Péluse
ARABIE
CYRENAIQUE
Memphis
EGYPTE
500 km
Thèbes
©Alain HOUOT

La « troisième mission » et le séjour éphésien (53-57)

Paul a désormais la responsabilité personnelle de plusieurs Églises en monde grec : celles de Galatie, de Phrygie, de Philippes, de Thessalonique, de Corinthe relèvent directement de lui. Il est en pleine possession de sa méthode et de sa pensée.

À ce moment vont éclater des crises graves à Corinthe et en Galatie. Elles sont provoquées par la confrontation avec les habitudes intellectuelles des Grecs et par l'opposition des Judéens et des Antiochiens à l'ouverture que tente Paul en direction des non-Juifs.

Ces difficultés obligent Paul à approfondir sa pensée, à préciser son langage et à découvrir de nouvelles manières d'exprimer « son » Évangile. Cet approfondissement aboutira à l'épître aux Romains.

Pendant ces années, Paul ne reste à Antioche que « quelque temps », peut-être l'hiver. Il repart visiter ses Églises de Galatie et de Phrygie (Ac 18, 23). Pendant ce temps, les Actes intercalent la prédication à Éphèse puis à Corinthe de l'Alexandrin Apollos (18, 24-28). Bientôt Paul arrive à Éphèse pour un séjour de deux à trois ans : ce que l'on appelle le « troisième voyage missionnaire » est en réalité constitué pour l'essentiel d'un long séjour à Éphèse d'où Paul écrit l'essentiel de sa correspondance.

Capitale de la province d'Asie, la ville est un centre important, politique, commercial, intellectuel, religieux. Pour cette longue période, les Actes ne nous offrent que quelques notices pittoresques (19, 1-40) ; les épîtres y ajoutent d'obscures allusions aux difficultés de Paul avec l'Église de Corinthe (2Co), avec celles de Galatie (Galates) et à de graves dangers qu'il aurait courus (1Co 15, 32 ; 2Co 1, 8-10) ; il est probable que ce soit au cours d'une captivité à Éphèse que Paul ait écrit Philippiens et Philémon et non, comme on le disait autrefois, de la captivité de Rome.

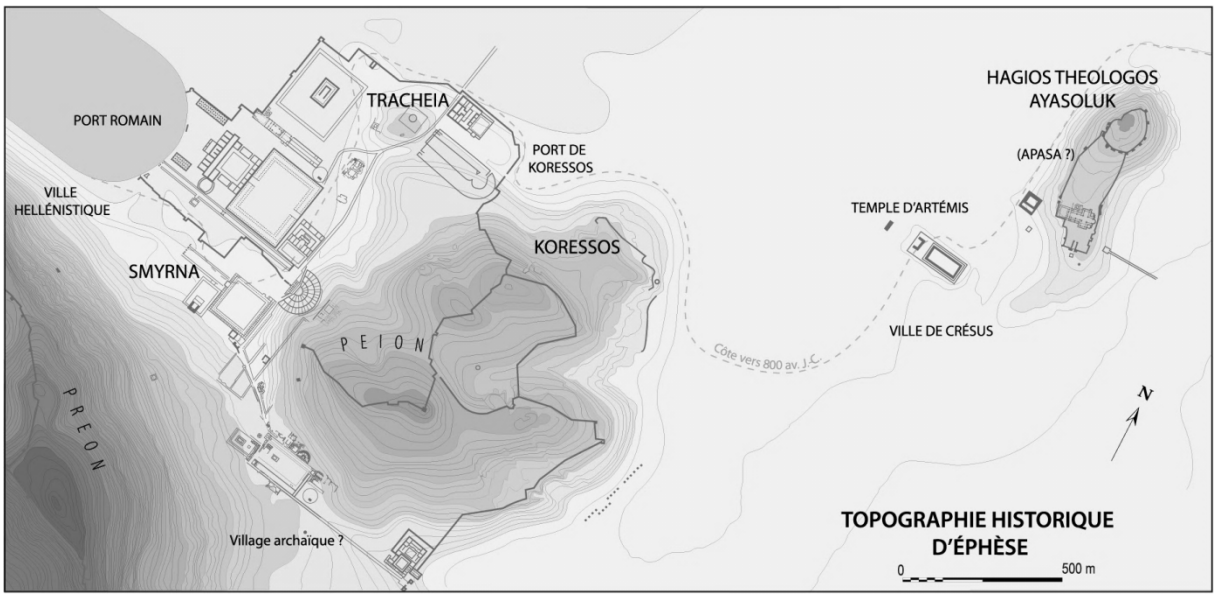
Éphèse

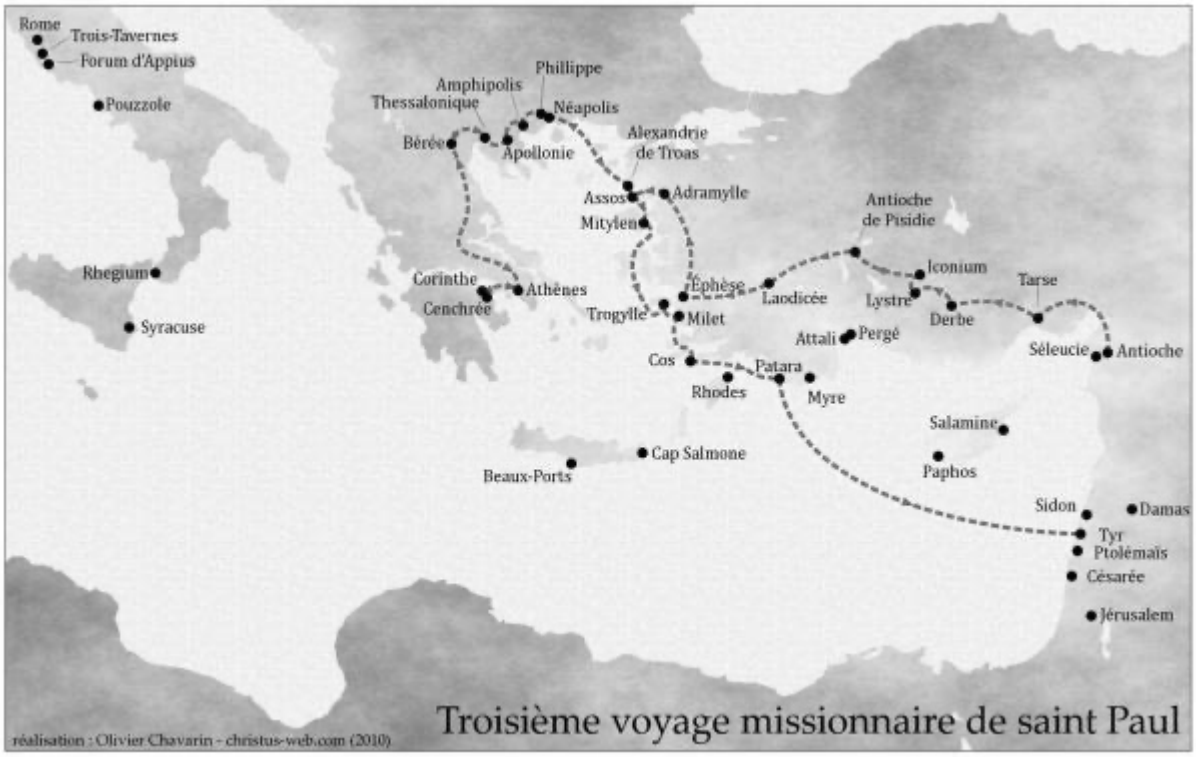
Très ancienne cité, Éphèse joua un rôle important à la période classique, notamment dans les rivalités entre Athènes et Sparte. À partir de l'époque hellénistique, elle est un centre administratif important, mais aussi l'une des plaques tournantes du commerce avec l'Asie Mineure grâce à son port (aujourd'hui ensablé).

Rebâtie sous Lysimaque et ensuite constamment embellie, c'est l'une des plus belles villes du monde antique.

Éphèse est également un centre religieux de première importance grâce au culte d'Artémis centré autour du fameux temple.

La ville fut un grand centre intellectuel à la fois philosophique (le fameux Héraclite témoigne de l'ancienneté – VIe siècle av. J.-C. – et de l'originalité de l'école éphésienne), rhétorique (Éphèse est célèbre pour ses joutes verbales et l'influence de grands sophistes) et médical (Soranos d'Éphèse – IIe siècle apr. J.-C.).





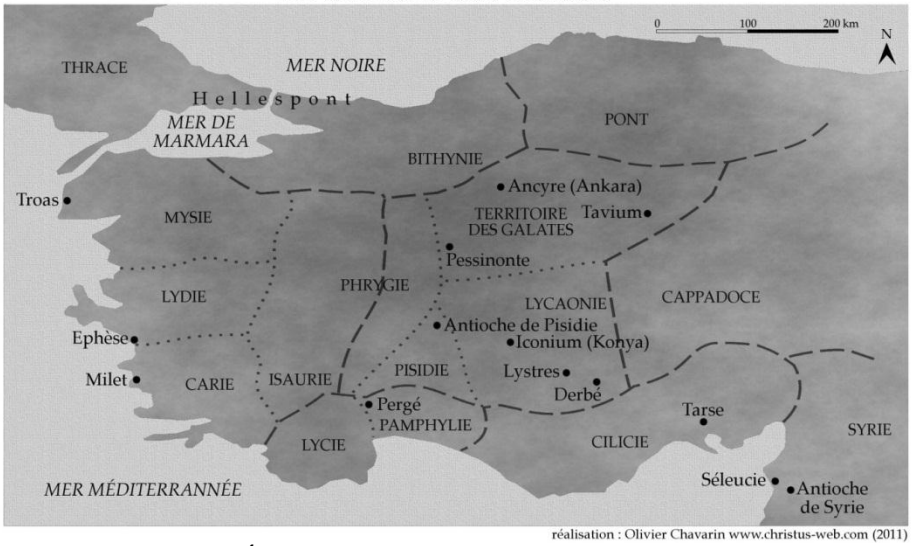
L'Épître aux Galates

✠écrite vers 54-56

✠répond à des mauvaises nouvelles venues de Galatie : les Galates, des non-juifs, sont persuadés par des disciples de Jésus venus de Jérusalem ou d'Antioche de respecter la Loi, en particulier la circoncision.

✠Première grande synthèse de la pensée de Paul (le rapport à la Loi, la question de la grâce) avant Romains.

Le territoire des Galates



réalisation : Olivier Chavarin www.christus-web.com (2011)

Cette épître s'adresse aux Églises de la Galatie proprement dite, fondées par Paul quelques années auparavant. C'est un endroit un peu particulier. En effet, les Galates ou Celtes ou Gaulois sont des mercenaires qui ont été appelés en renfort par les armées grecques autour de 278 av. J.-C. puis se sont installés en 232 av. J.-C. sous Attale Ier de Pergame qui les a concentrés dans un territoire inoccupé autour d'Ancyre, la moderne Ankara. Ils conservent leurs coutumes, mais adoptent la religion des Phrygiens. Ils traînaient derrière eux une solide réputation de barbarie, comme le prouve la citation que fait Athénée de Naucratis (v. 200 apr. J.-C.) de Posidonios d'Apamée (v. 135-150 apr. J.-C.).

(36) Posidonius le Stoïcien, qui a rédigé par écrit nombre d'usages et de lois de différentes nations, dit, dans les histoires qu'il a composées, conformément aux principes de sa secte :
« Voici comment les Celtes servent à manger. Ils se mettent du foin sous eux, et mangent sur des tables de bois, peu élevées au-dessus de terre. Le manger consiste en très peu de pain, et beaucoup de viandes bouillies et rôties sur la braise, ou à la broche : [152] on les apporte proprement, il est vrai ; mais ils y mordent comme des lions, saisissant des membres entiers des deux mains. S'il se trouve quelque chose de dur à arracher, ils l'entament avec une petite épée (un long couteau) qui est à leur côté, dans une gaine particulière.
Ceux qui habitent le long des fleuves, et près de la mer intérieure (Méditerranée), ou extérieure (l'Océan), mangent aussi du poisson, mais rôti, avec du vinaigre, du sel, du cumin, dont ils imprègnent même leur poisson. Ils n'usent pas d'huile ; elle leur paraît désagréable, parce qu'on n'y est pas accoutumé chez eux : lorsqu'ils font un festin, [152b] ils s'asseyent en cercle ; le plus distingué d'entre eux préside la compagnie. C'est celui qui l'emporte sur les autres par la gloire de ses exploits militaires, ou par la naissance, ou par les richesses. Celui qui traite, se place après lui ; les autres s'asseyent de chaque côté, selon la supériorité de leur rang : ceux qui ont pour arme défensive un long bouclier, se mettent derrière, et les lanciers, assis circulairement en face, mangent ensemble, servis comme les maîtres. Les serviteurs présentent à boire à la ronde, dans des vases qui ressemblent à des ambiques, soit de terre, soit d'argent : [152c] les plats sur lesquels ils servent les mets, sont de ces mêmes matières, ou d'airain : d'autres y suppléent par des corbeilles très serrées, faites d'un tissu de bois.
Leur boisson est, chez les riches ; le vin qu'ils font venir d'Italie, ou de la contrée de Marseille. Ils le boivent pur ; quelquefois cependant on y mêle un peu d'eau : quant aux gens moins aisés, c'est de la bière faite de froment et de miel. La plupart font cette bière sans mélange (de miel) : on l'appelle korma. Ils boivent au même vaisseau, peu à la fois, jamais plus d'un cyathe ; [152d], mais ils y reviennent assez souvent. » ATHÉNÉE DE NAUCRATIS, *Deipnosophistes* (« Le Banquet des sages »), chap. IV.

Depuis le dernier passage de Paul en Galatie, vers 53 (Ac 18, 23), des missionnaires venus de Judée ou plus probablement d'Antioche (ne pas oublier que Paul était missionnaire d'Antioche quand il a rencontré les Galates) se sont présentés dans ses Églises. Ils ont cherché à persuader les membres de la communauté de se faire circoncire (5, 2-12 ; 6, 12-13), de pratiquer la loi juive dans toute sa rigueur judéenne (3, 2-5 ; 4, 9-11, 21) ; ils se sont donc opposés à l'enseignement de Paul (1, 6-10 ; 4, 17). Cette prédication semble avoir eu quelque succès (1, 6 ; 4, 11, 21). On le comprend : ces missionnaires se réclament de l'autorité de Jérusalem et d'Antioche ; ils ont pu connaître Jésus ; ils se recommandent des usages que pratiquent les Églises de Judée (Ac 15, 1-5 ; 21, 20) ; à Paul, ouvrier de la onzième heure, ils peuvent opposer les Douze et Jacques, le champion de la Loi.

Aux yeux de Paul, le problème apparaît aussitôt dans toute sa profondeur. Pour lui, il ne s'agit pas ici d'une question de personnes ni de son autorité propre. C'est le sens même de l'Évangile qui est en cause. Le croyant, juif ou païen, réalise-t-il son salut par l'accomplissement de la Loi ? Le trouve-t-il en Jésus dans l'engagement personnel de la foi ?

Ce texte est essentiel dans la compréhension de Paul.

Adresse et salutation (1, 1-5)

Dès les premières lignes, Paul affirme sa mission d'apôtre et son Évangile : il n'y a de salut qu'en Jésus. Sentant son autorité vaciller, il réaffirme que son titre d'apôtre ne lui vient pas d'un homme, mais de Dieu lui-même.

On ne trouve pas ici l'action de grâces que présentent toutes les autres épîtres : indice révélateur de l'attitude excédée de Paul.

Le danger d'un autre évangile (1, 6-10)

Paul en vient directement à son sujet en durcissant de manière rhétorique le ton : il pratique l'ironie (*je m'étonne*, v. 6) et rigidifie les oppositions : il parle de deux évangiles, le sien (qui, évidemment, est celui du Christ...) et celui de ses opposants. Il pratique la formule frappante en n'hésitant pas à anathémiser les anges de Dieu et lui-même (v. 8-9).

Il expose sa propre sincérité (v. 10) : « chantage affectif » ou manière de répondre à ceux qui l'attaquent personnellement ?

Se légitimer par le recours aux événements passés (1, 11 — 2, 14)

Paul établit par les faits l'authenticité de « son évangile ». Il faut lire ce texte en entier, car il est précieux par les quelques données historiques qu'il offre sur les premières années de Paul. Il faut souligner le sens qu'il donne à l'événement de Damas.

1, 11-24 : Il a reçu cet évangile de Jésus, non des hommes

Le chapitre suivant nuancera l'indépendance que Paul manifeste à l'égard des Douze. Ici les attaques des opposants lui imposent de durcir sa position.

- Paul utilise des termes empruntés à Jérémie 1, 5 et Isaïe 49, 1 : pourquoi se servir les mots des autres pour décrire un événement aussi personnel ?
- Le passage se construit sur des oppositions jadis/aujourd'hui, naguère/maintenant, compatriotes/frères, progrès dans le judaïsme/progrès dans la foi au Christ : est-ce cela une « conversion » ?

2, 1-10 : Les « colonnes » de Jérusalem ont reconnu cet évangile.

L'épisode se trouve aussi en Ac 15, dans une perspective générale et conciliante. Ici Paul n'insiste que sur le point discuté : les « colonnes » (Jacques, l'homme des Judéens de Jérusalem, Pierre, le chef de l'apostolat aux juifs d'Antioche...) ont entendu cet évangile et reconnu la mission de Paul aux païens.

- Paul construit une opposition entre plusieurs personnages : les notables, les intrus. Est-elle assez claire ? Quelle impression en ressort sur l'image que l'on peut se faire des notables ?
- Paul parle de « mon Évangile », une expression caractéristique chez lui. Quel sens donner à ce possessif ? Est-ce une preuve d'orgueil ? Quels éléments met-il en avant dans sa lettre pour justifier cette appellation ? N'y a-t-il pas quelque chose de dangereux à mettre ainsi en avant le caractère divin de sa propre prédication ?

2, 11-14 : Le désaccord avec Pierre à Antioche.

Cet épisode sert à introduire le grand développement dogmatique qui va suivre. Il révèle bien l'influence de Jacques (v. 12) et le prestige de Pierre (v. 13).

Se légitimer par un exposé doctrinal (2, 15 – 4, 31)

Voici l'évangile de Paul : le salut vient par la foi, non par la Loi. L'apôtre tire argument d'abord des faits (2, 15 – 3, 5), puis de l'Écriture (3, 6 – 4, 31).

La Loi (νόμος, nomos). – La Loi désigne la révélation enseignée par Dieu au peuple hébreu pour régler sa conduite et (α) consignée dans les cinq premiers livres de la Loi (le Pentateuque) ainsi que (β) dans l'interprétation orale. Jésus, fidèle au judaïsme de son époque (le judaïsme de la nôtre ne le contredirait pas non plus) affirme qu'il importe de maintenir cette révélation vivante : les préceptes de la Loi doivent pousser à la conversion intérieure et non se figer en légalisme ou en ritualisme sans âme (voir Matthieu 12, 5 ; 15, 6 ; 23, 23). Paul, lui, franchit un pas de plus : ce légalisme peut être lui-même une occasion de chute. La conscience satisfaite par l'impression d'avoir « fait son devoir », celui qui pratique la Loi de manière légaliste peut se fermer à Dieu.

La foi (πίστις, pistis). – La foi désigne ce rapport vivant à Dieu que Paul veut voir s'instaurer. On peut le décrire sous un quadruple aspect. α) la foi est une relation : c'est la réponse personnelle de l'homme à l'initiative de Dieu que l'on peut discerner à travers l'histoire du Peuple élu et la parole conservée dans les Écritures (Ga 1, 11, *cf.* Rm 10, 14). β) la foi est un contenu : il a pour objet le « mystère de Jésus-Christ », c'est-à-dire le fait que Jésus ait ressuscité des morts et que, par sa mort, il sauve les hommes de la mort (*Cf.* Rm 3, 23-26 ; 4, 24 ; 10, 9 ; 1Co 12, 3 ; 15, 3-5 ; Ph 2, 8-11). γ) la foi est un outil de salut : la foi sauve (Ga 3, 16 ; *cf.* Rm 3, 21-26). δ) la foi constitue le point de départ de la vie spirituelle : elle produit la charité (Rm 8, 14 ; 1Co 6, 9-11 ; Ga 5, 25 ; 6, 8), la fidélité dans l'épreuve (1Co 16, 13 ; Ph 1, 29), la sagesse (1Co 1, 19-20 ; 2Co 10, 15).

Pour comprendre toute cette partie, et plus profondément, toute la pensée de Paul, il importe de définir ce que signifient ces deux termes essentiels dans la pensée de Paul : la Loi et la foi.

Argumentation à partir des faits (2, 15 – 3, 5)

2, 15-21 : Le cas des juifs dont Pierre et Paul sont le type. En adhérant à Jésus, ils ont attesté qu'ils ne trouvaient pas le salut dans la Loi, mais en lui. (Aux vv. 19-20, les formules concises sur la mort à la Loi et la vie dans le Christ sont éclairées par Rm 7 et 8).

v. 17 : l'expression « en Christ »

Une expression : ἐν Χριστῷ [*en Khristô*], en Christ

Le terme qui traduit sans doute le mieux la situation du croyant est la formule, omniprésente chez Paul et propre à l'apôtre « en Christ ». On la retrouve dans des contextes divers :

« Car le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur. » [Rm 6, 23] « Je rends à mon Dieu de continuelles actions de grâces à votre sujet, pour la grâce de Dieu qui vous a été accordée en Jésus-Christ. » [1Co 1, 4] « vous tous, qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu Christ. » [Ga 3, 27] « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées ; voici, toutes choses sont devenues nouvelles. » [2Co 5, 17] « Mais maintenant, en Jésus-Christ, vous qui étiez jadis éloignés, vous avez été rapprochés par le sang du Christ. » [Ép 2 h 13]

Cette expression regroupe divers sens : α) mystique (être « en Christ », c'est être uni à lui par la prière et par l'esprit) ; β) sacramentelle (être « en Christ », c'est avoir été baptisé) ; γ) juridique (être « en Christ » c'est lui appartenir comme un esclave appartient à son maître) ; δ) ecclésiastique (être « en Christ », c'est appartenir à l'Église). Mais tous ces sens se comprennent par rapport à une conception existentielle : être « en Christ », c'est se situer entre le déjà-là et le pas-encore, c'est espérer la venue du Christ, c'est se comporter *comme si* le salut était déjà venu.

v. 20 : « chair » désigne ici la vie incarnée dans ce monde.

Un mot : σάρξ [*sarx*], la chair

La « chair » a deux sens chez Paul. α) elle décrit la condition de créature : « être dans la chair », c'est être dans le monde. β) elle désigne la condition pécheresse de l'homme. Paul oppose dans certains passages la chair et l'esprit (πνεῦμα, *pneuma*) : cette opposition ne recouvre pas l'opposition grecque de l'âme et du corps, mais plutôt une vie *selon la chair* (une vie terrestre et pécheresse) et une vie *selon l'esprit* (une vie conforme à l'esprit de Dieu).

- Les versets 20-21 sont particulièrement intéressants. Pourquoi Paul peut-il dire « ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » ? Pourquoi Paul fait-il un lien entre l'amour du Fils de Dieu et sa livraison ? Comment comprendre « annuler le don de Dieu » ? Pourquoi peut-il conclure : « si la justice vient de la Loi, c'est donc que le Christ est mort pour rien » ?

Un mot : χάρις (*kharis*), la grâce

La grâce (en grec courant le « cadeau ») est le don du salut que Dieu fait à l'homme à travers la mission du Christ. Ce don qui sauve chaque individu est gratuit : il se fait sans considération des mérites propres de l'individu. Pour Paul, qui dans ses épîtres rigidifie la Loi pour en faire un légalisme, au régime de la Loi (régime de rétribution dans lequel l'obéissance à la Loi est récompensée par le salut) succède donc le régime de la grâce (régime de don en dehors des mérites). La grâce a de nombreux fruits, dont la foi, l'espérance, l'amour et aussi la connaissance de Dieu, qui n'est pas un long travail d'apprentissage, mais un don de Dieu.

Un mot : ἐκλέγομαι (*eklegomaï*), choisir

Le choix de Dieu, l'élection, constitue l'autre versant de la grâce : si Dieu donne gratuitement, il peut choisir aussi à qui il donne. Paul bénit par exemple Dieu d'avoir choisi les Thessaloniciens (1Th 1, 4.10 ; 2, 14) et remarque que Dieu a choisi les plus faibles à Corinthe (1Co 1, 27).

3, 1-5 : L'expérience des Galates. Lors de leur conversion, ils ont reçu l'Esprit de manière sensible dans les « charismes » c'est-à-dire des manifestations spirituelles. Celles-ci sont comme une ratification venue de Dieu. Et pourtant, ils ne pratiquaient pas la Loi, car ils n'étaient pas juifs ; ils vivaient simplement leur foi. Puisque Dieu a ainsi agréé leur croyance à la prédication de Paul, la Loi n'est plus nécessaire : pourquoi se soumettre à elle alors qu'on ne s'y était pas soumis ?

v. 3 : derechef, la « chair » ne peut manifestement pas être comprise ici comme le corps opposé à l'âme : la « chair » désigne une vie éloignée de Dieu.

- « À vos yeux ont été dépeints les traits de Jésus Christ en croix » (3, 1) : quel rôle joue pour Paul la prédication ? Comment expliquer cette force de la parole et cette efficacité ?

Argumentation à partir de l'Écriture (3, 6 – 4, 31)

3, 6-18 : Arguments scripturaires : Abraham. Paul recourt à l'Écriture. Il voit dans l'Ancien Testament la préparation du Nouveau : Abraham d'abord, qui est l'homme de la foi et de la promesse, donc de la gratuité pure (les vv. 6-9 préparent Rm 4) puisqu'il est venu avant la Loi. En antithèse, la Loi est vue dans son rôle de condamnation (vv. 10-14 développés en Rm 7, 1 – 8, 41) : il oppose deux paroles de l'Écriture, « Maudit soit celui qui ne s'attache pas à tous les préceptes écrits dans le livre de la Loi pour les pratiquer » (Deutéronome 27, 26) et « le juste vivra de la foi » (Habacuc 2, 4).

On revient ensuite à Abraham. Un détail du texte, « à sa descendance » (v. 16 reprenant Genèse 12, 7) donne à Paul un moyen d'exprimer toute sa pensée : le texte parle au singulier, et donc à un unique individu. Paul, en jouant sur ce singulier, assimile cette descendance à Jésus (en gros, il comprend « à sa descendance » comme « à son descendant »). En Jésus, « descendance » d'Abraham et en lui seul s'accomplissent donc les promesses faites au patriarche (vv. 15-18).

3, 19 – 4, 7 : La Loi et la foi. À la suite de cet exposé, une objection surgit : comment critiquer la Loi si elle vient de Dieu ? Ici Paul « invente » un nouveau sens à l'histoire du salut

commencée par Abraham et poursuivie par le don de la Loi à Moïse. La Loi vient de Dieu, mais elle représente dans son dessein un stade transitoire. Sous un jour moins polémique, Paul voit la Loi comme un pédagogue pour la durée de l'enfance (vv. 23-24 ; voir 4, 1-3).

Face à ce régime provisoire et périmé, la foi est le régime des adultes, l'attitude des fils qui communient à la vie et aux privilèges du Fils (3, 25 – 4, 7, ébauche de Rm 8).

Les « éléments du monde » (4, 3 et 9) sont probablement les astres. La pensée du temps les assimile aux anges. À ces intermédiaires qui séparent l'homme et Dieu, Paul oppose Jésus, présence divine (3, 19).

Un mot : κόσμος (*kosmos),* le monde

Le monde, création bonne de Dieu, connaît le péché (comme l'homme) et se soumet aux « éléments du monde » ou aux « puissances ». Mais Dieu, qui aime le monde, envoie son Fils qui le sauve au prix de son sang. Le monde, comme l'homme, se trouve donc en attente du salut. Pour l'heure, les disciples du Christ, quoiqu'étant *dans* le monde, ne sont pas *du* monde ; ils doivent trouver un « bon usage du monde » pour coopérer à sa transformation. Cette distinction est capitale pour ne pas faire un contresens fréquent : le monde, création de Dieu, n'est pas une « vallée de larmes » dont il faudrait s'enfuir pour retrouver la lumière du Père. S'il est bien le lieu dans lequel se déploie le péché, il connaîtra lui aussi sa rédemption.

4, 8-20, interrompt l'exposé doctrinal par des effusions paternelles. Paul se peint ici avec son inquiétude pour ses Églises (4, 9-10, 17), ses souvenirs (4, 13-15), ses appels affectueux (4, 11-12, 16, 19-20).

- Quel rôle jouent ces effusions dans l'argumentation ?
- Que déduire de la façon dont s'est déroulée l'évangélisation des Galates ?
- Y a-t-il une part de sincérité dans ce paragraphe ?
- Voir 1Th : visiblement Paul se sent le père des communautés de Galatie et de Thessalonique, alors qu'il sera plutôt le partenaire de celle de Philippes. Pourquoi ?

4, 21-31 : une allégorie scripturaire conclut ce long exposé doctrinal. Le passage construit un parallèle et une antithèse entre les deux Alliances, comme Paul en aura tracé tant de fois avec des images bibliques (1Co 10, 1-13 ; 2Co. 3, 7-11 ; Rm 5, 12-21) ; mais ici les deux termes du parallèle sont pris dans l'Ancien Testament (Genèse 21) par le procédé de l'allégorie : l'esclave Hagar et son fils Ismaël représentent le peuple d'Israël ; Sara la femme libre et Isaac l'enfant de la promesse sont l'image du nouveau peuple de Dieu. La pensée de Paul sous ces figures va être explicitée par l'exhortation qui suit : le croyant est libéré de la servitude de la Loi.

Exhortation (5, 1 – 6, 10) : la liberté du croyant

Comme dans toutes les épîtres, l'exhortation succède à l'exposé doctrinal. Elle est ici profondément marquée par lui. C'est un appel à la liberté.

5, 1-12 : tire les conséquences pratiques de l'allégorie précédente ; qu'on ne retombe pas dans l'esclavage en se faisant circoncire !

5, 13-15 : la liberté du disciple de Jésus n'est pas anarchie, mais vie dans la charité.

5, 16-25 ; cette vie de liberté, c'est la vie dans l'Esprit. La pensée sera celle de Rm 8, mais Paul décrit ici les attitudes concrètes de la vie dans la chair et la vie dans l'Esprit.

5, 26 – 6, 10, précise quelques attitudes de charité et de sérieux.

Conclusion (6, 11-18)

11 : signature autographe

12-13 : dernière mise en garde contre les propagandistes de la circoncision

14-17 : dernière apologie personnelle

18 : salutation.

- Comment l'épître fait-elle ressortir le rôle du Christ dans le salut ?
- Comment Paul exprime-t-il la liberté du croyant (relire le chapitre 5) ? Quels obstacles rencontre-t-elle ? Quels sont les risques de cette liberté ? Quelles sont ses exigences ?

Philippes

Fondée par Philippe II de Macédoine (le père d'Alexandre le Grand) vers 356 av. J.-C., la ville de Philippes fut le lieu de la grande bataille qui opposa les armées d'Octave et Antoine à celles de Brutus et Cassius en 42 av. J.-C. Après cette victoire, Antoine puis Auguste y stationnèrent des vétérans qui s'installèrent en masse. Elle prit alors le nom de *Colonia Iulia Augusta Philippensis*. Philippes jouissait donc du *jus italicum*, le même droit que celui des cités d'Italie, et ses habitants étaient tous citoyens romains. La cité était prospère, car les colons vivaient de leurs terres et du commerce réalisé par la via Ignatia.

On sait que des Juifs avaient ici une synagogue et des comptoirs.

Après l'épître aux Galates, Paul écrit deux lettres au cours d'une captivité à Éphèse. Par rapport aux autres lettres, elles sont plus faciles : on se contentera d'en indiquer ici les points principaux.

✠Elles sont probablement écrites au cours d'une captivité à Éphèse vers 54.

✠Philippiens évoque le partenariat entre cette Église et l'apôtre et remercie de l'aide qu'elle lui a apportée en prison.

✠Philémon suggère à un certain Philémon de pardonner à son esclave en fuite Onésime qui est devenu croyant.

L'épître aux Philippiens

L'Église de Philippes en Macédoine a été fondée par Paul en 50, au cours de sa seconde mission (Ac 16, 12-40). C'est la seule communauté dont Paul, contre sa règle, ait accepté des subsides (Ph 4, 10-17 ; 2Co 11, 9) : cela indique assez la confiance et l'intimité de leurs relations.

À chaque ligne, l'épître témoigne de cette amitié. Elle ne forme ni un exposé doctrinal, ni une missive autoritaire, mais un entretien familier. Paul écrit pour remercier la communauté des secours que vient de lui apporter Épaphrodite (4, 10-20) ; il en profite pour donner de ses nouvelles (1, 12-26 ; 2, 19-30) et quelques conseils (1, 27 – 2, 18 ; 4, 1-9) ; échaudé par l'expérience des Galates, il y joint aussi une mise en garde contre les chrétiens venus de Judée (3, 2-21).

La date de cette lettre a été assez discutée. Paul est prisonnier (1, 7-26 ; 2, 17). Il était courant autrefois de reconnaître ici la grande captivité de l'apôtre à Césarée et à Rome de 57 à 62 (Ac 21, 33 – 28, 31). Les critiques, en se fondant sur la langue et la pensée de Philippiens, inclinent à la dater plus tôt. Divers textes suggèrent que Paul a couru de grands périls à Éphèse entre 53 et 55 (1Co 4, 9 ; 15, 31-32 ; 2Co 1, 8-10 ; 6, 5-9 ; 11, 23) : de là l'hypothèse, assez largement admise aujourd'hui, qui situe cette épître à Éphèse avant 55.

Le passage le plus important de l'épître est le grand texte sur le mystère du Christ (2, 6-11). Pour exhorter ses fidèles à vivre en plénitude le mystère de leur vie de foi, Paul leur propose l'exemple de Jésus. Le thème en est l'abaissement et l'exaltation du Christ ; il s'inspire du poème du Serviteur (Isaïe 52, 13 – 53, 12) ainsi que de la figure du juste persécuté. Attention à ne pas faire de contresens : *l'humiliation de Jésus n'est pas l'Incarnation (Jésus restera vrai homme dans sa gloire), mais la condition obscure dans laquelle elle s'est opérée, et sa mort ignominieuse.* Dans cet abaissement, Paul montre l'origine de la gloire du Christ et de sa puissance qui donne la vie : contrairement à Adam, créé à l'image de Dieu, mais qui ne lui obéit pas, *Jésus* qui *est* l'image de Dieu obéit et restaure la ressemblance.

- En quoi cette opposition gloire/abaissement est-elle représentative de la condition de disciple du Christ ? En quoi rejoint-elle d'autres oppositions que l'on retrouve dans toutes les épîtres pauliniennes (déjà là/pas encore, vie dans la chair/vie dans l'esprit) ?

Le billet à Philémon

Philémon est un converti de Paul (v. 19) qui le traite d'ami et collaborateur (v. 1). Il habite Colosses ou quelque cité voisine ; chez lui s'assemble une communauté (v. 2 ; comparer Col 4, 17).

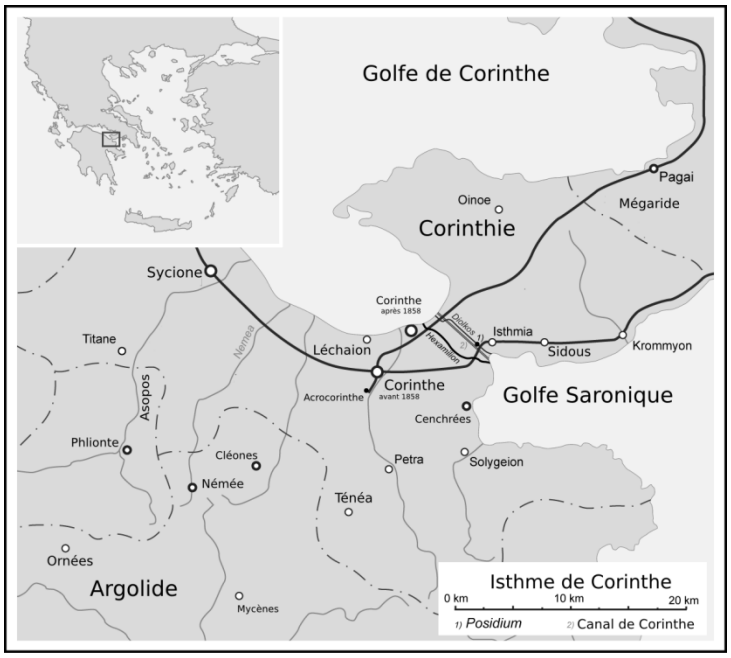
Un de ses esclaves, Onésime (en grec « Utile », ce qui explique le jeu de mots du v. 11), s'est enfui de chez lui. Paul l'a rencontré et baptisé (v. 10). Il le renvoie maintenant à son maître en le priant de le traiter en frère ; il lui suggère discrètement de l'affranchir (vv. 12-21).

Paul ne fait pas de théorie sur l'esclavage. Il ne songe pas à modifier les institutions (1Co 7, 17-24 ; Col 3, 22 – 4, 1). En effet, il voit dans la foi le principe de la vraie liberté (1Co 12, 13 ; Ga 3, 28 ; Col 3, 11) et probablement aussi il croit prochain le retour du Christ : face à cette urgence, inutile de chercher à tout bouleverser. Pour Philémon, Onésime est un frère très cher (vv. 16-17) ; il n'en a pas moins des devoirs (Col 3, 22-24).

Ce billet familier n'a rien d'un enseignement magistral de théologien. Il met en lumière quelques traits sympathiques de Paul : son tact, son esprit, son amitié.

La Première Épître aux Corinthiens

- 1Corinthiens est écrite vers 54 depuis Éphèse
- il s'agit d'une réponse à un rapport inquiétant venu de Corinthe : la communauté est agitée par de nombreux problèmes
- le caractère foisonnant de l'épître s'explique par cette occasion : Paul prend les problèmes un par un pour y répondre



Paul écrit d'Éphèse qu'il se prépare à quitter pour la Macédoine et Corinthe (16, 1-9). Il a déjà écrit une lettre à Corinthe (5, 9) et en a reçu par des visites et un rapport des nouvelles et des questions (1, 11 ; 16, 17-18 ; 7, 1…).

La communauté est en ébullition. L'éloquence brillante d'Apollos y a soulevé l'enthousiasme : plusieurs en font leur maître et l'opposent à Paul ; d'autres se réclament de Pierre qui est peut-être passé dans la ville. Les mœurs ne sont pas du goût de l'apôtre : inceste, fornication, procès n'y sont pas inconnus. L'assemblée liturgique est troublée par de scandaleuses différences entre riches et pauvres, par un engouement enfantin pour l'étrange exaltation du « parler en langues ». Sous prétexte de « science » et de « liberté », on se complaît dans les coteries, les discussions, les idées les plus excessives : quelques-uns veulent faire de la virginité la loi commune, d'autres contestent la résurrection…

Corinthe

Ancienne cité grecque à la prestigieuse histoire, Corinthe était une plaque tournante du commerce méditerranéen par sa position géographique : non seulement la ville était le passage obligé de la route vers l'Orient, mais en outre, la traversée des bateaux par le *diolkos*, un chemin de halage, obligeait à un repos forcé. C'était donc une ville de plaisirs pour les marins et un centre d'affaires pour les armateurs et les capitaines.

La composition de la communauté est des plus diverses. On y compte des puissants personnages comme l'*archisynagogos* Crispus (1Co 1, 14), le chef de la synagogue, et surtout Éraste (Rm 16, 23) décrit comme l'*oikonomos* de la cité dont l'existence historique est confirmée par une inscription découverte en 1966 dans laquelle il se glorifie d'avoir fait paver une partie de l'agora du nord. Mais on y compte également des pauvres.

À cette division sociale se superpose une division *religieuse*. Il semble y avoir dans la communauté des juifs devenus chrétiens très imprégnés par l'hellénisme (et bons représentants en cela des Juifs de Diaspora) et au contraire des Juifs proches de la pratique de Judée ainsi que des païens fraîchement convertis au judaïsme puis au christianisme (ou alors directement au christianisme qui est un judaïsme).

Paul écrit pour remettre de l'ordre dans la communauté et pour répondre aux questions qu'on lui a posées.

Le but pratique de l'épître ne lui permet pas une construction rigoureuse : elle est une suite de solutions à différents problèmes. Ceux-ci ne sont pourtant pas juxtaposés au hasard : Paul les a classés et dans cet ordre apparaît sa pensée.

1, 1-3 : adresse et salutation.
1, 4-9 : action de grâces.
1, 10 – 4, 21 : les coteries *vs* l'Évangile.
5 – 6 : différents désordres : inceste, procès, impureté.
7 : mariage et virginité.
8 – 10 : le problème des viandes immolées.
11 – 14 : l'assemblée liturgique (le voile des femmes, l'agape, les charismes).
15 : la résurrection.
16, 1-18 : nouvelles.
16, 19-24 : salutations.

Les coteries et la vraie nature de l'Évangile (1,10 – 4,11)

De tous les désordres de Corinthe, ce sont les coteries formées autour des divers prédicateurs que Paul attaque en premier lieu. Ce danger lui paraît le plus grave parce qu'il y voit la méconnaissance de la vraie nature de l'Évangile. En discutant sur leurs missionnaires, les Corinthiens les traitent comme les autres philosophes si répandus dans le monde grec ; ils regardent leur message comme une doctrine humaine, sujette à discussion. Paul répond dans un développement long, et soigneusement construit.

Description des coteries (1, 10-17)

Paul constate l'existence de divers partis qui se réclament de lui (les fidèles des premiers jours), d'Apollos (probablement des Grecs épris de beau langage ; Apollos les désavoue : *cf.* 16, 12), de Pierre (plus fidèles au judaïsme de Judée ou peut-être d'Antioche). Paul attaque vigoureusement ceux qui se réclament de lui.

- Comment Paul voit-il son rôle par rapport au Christ ?
- Quelle est sa tâche propre ?

Évangile et sagesse (1, 18 – 3, 3)

Ces coteries sont plus qu'une question de personnes. Elles manifestent dans l'esprit des Corinthiens une confusion entre l'Évangile et les philosophies de l'époque qui étaient vues comme un art de vie et le fait de « suivre » un maître de sagesse. Aussi Paul les oppose-t-il en deux antithèses successives.

1. L'Évangile n'est pas « une sagesse » (1, 18 – 2, 5). – L'Évangile n'a rien d'une de ces doctrines que l'on acquiert par ses propres forces et que l'on critique à sa guise. Pour bien le faire sentir, Paul résume l'Évangile par le fait de la croix (le scandale de croire qu'un humain mort d'un supplice d'esclave est à la fois le Messie et le Sauveur), paradoxe des plus inacceptables à la raison des Grecs soucieux de belles théories comme aux aspirations des juifs toujours

avides de prodiges. Renversement des valeurs, l'Évangile de la Croix ne peut s'accueillir que par la foi. Paul l'établit par l'expérience des Corinthiens : ce n'est pas leur valeur intellectuelle qui leur a permis de recevoir le don de Dieu ; c'est la grâce qui leur a fait trouver en Jésus sagesse, justice, sainteté, salut (Notez au v. 30 la définition du rôle du Christ, le caractère présent du salut). En prêchant chez eux, l'apôtre n'a pas recouru à des démonstrations convaincantes : Dieu lui-même par le témoignage intérieur de l'Esprit a fait reconnaître la vérité de son message.

- Quelle est la tentation que Paul dénonce ici chez ses fidèles ? Jésus l'a-t-il rencontrée ? (Voyez Matthieu 12, 38 ; 16, 1-4 ; Jean 6, 30-31.)
- Si Dieu refuse que l'homme lui impose ses exigences, veut-il, selon Paul, que la foi soit aveugle ? La foi peut-elle se passer de la raison ? Quel est le danger de prendre au pied de la lettre certaines des déclarations de Paul ?
- Quel sens donner alors à la « folie de Dieu » ?
- Dans la tradition orthodoxe, on nomme « fol en Christ » certains saints. Une vie entièrement consacrée à Dieu peut-elle être vue comme une forme de folie ?
- Sur quels signes Paul a-t-il cru au Christ ? Et les Corinthiens ?
- Quels signes Jésus offrait-il dans sa vie terrestre ? Uniquement les miracles ? (Voyez Marc 13, 22 ; Luc 16, 31 ; Jean 14, 11).
- Y a-t-il aujourd'hui des miracles ? Sur quels signes se fonde aujourd'hui la foi au Christ ?
- En critiquant la sagesse des hommes, Paul nie-t-il tout à la pensée humaine, sur le plan profane ? sur le plan religieux ? (*Cf.* Rm 1, 20-22.)
- Quel sens donner à la citation (libre) de Jérémie 9, 22-23 « celui qui se glorifie, qu'il se glorifie dans le Seigneur » ?

2. Face aux sagesses des hommes, orgueilleuses et limitées, l'Évangile est décrit comme « la Sagesse » (2, 6 – 3, 3). – Pour Paul, cette sagesse constitue la seule vérité. Elle constitue un don de Dieu qui l'a cachée même aux anges (aux versets 6 et 8, les « princes de ce monde » sont ces puissances cosmiques auxquelles Paul oppose toujours le Christ). L'Esprit nous la donne ; encore faut-il pour la recevoir s'arracher à « la chair » (la résistance à Dieu), s'ouvrir au don de Dieu.

Ce passage est assez difficile à traduire, car Paul crée des néologismes. Il oppose le *pneumatikos* (l'homme qui a le *pneuma*, l'esprit) au *psukhikos* (l'homme de la *psukhê*, l'âme ou l'intelligence) : l'un a une intelligence venue de Dieu, l'autre a une intelligence venue du monde. On traduit souvent *pneumatikos* par « spirituel » et *psukhikos* par « psychique », mais cela reste obscur en français.

- Paul réserve-t-il cette sagesse révélée à une caste fermée (les parfaits ? Ses reproches en 3, 1-4, permettent-ils de l'affirmer ?) Quelle est la part de l'homme dans la réception de cette sagesse ?
- Même question dans les évangiles (*Cf.* Marc 4, 1-34)
- Quel rôle joue « l'Esprit » dans ce passage ? À votre avis, qu'est-ce que « l'Esprit » ? Attention à ne pas identifier sommairement « l'Esprit » à « l'Esprit saint » du catéchisme, même s'il y a certainement des parentés : Paul écrit longtemps avant la formulation définitive du dogme de la Trinité.
- Quelle est la part de l'individu dans toute foi religieuse ? Faut-il se sentir responsable de son entretien, de son développement ? Comment s'en acquitter concrètement ?

Les prédicateurs de l'Évangile (3, 4 – 4, 13)

Paul peut revenir maintenant aux discussions des Corinthiens au sujet de leurs missionnaires. Il montre trois aspects de leur rôle.

1. Ils ne sont que des serviteurs de Dieu et de son œuvre (3, 4-23) cette œuvre n'est pas la leur, mais celle du Seigneur qui les jugera (remarquer la conclusion).

2. Voilà leur grandeur : ils ne relèvent que de Dieu seul (4, 1-5) ; les critiques des Corinthiens ne sauraient les toucher.

- Que penser de cette liberté apostolique ? En quoi rejoint-elle la liberté du croyant définie en Galates (voir chap. précédent) ?

3. Cette grandeur, ils la vivent dans l'humilité paradoxale de tous les serviteurs de Dieu (4, 6-13) ; Paul en profite pour rabaisser la vanité des Corinthiens.

- Trouver des exemples dans la vie de Paul qui confirment cette pensée (cf. 2Co 11, 16 - 12, 10.) Dans la vie de Jésus ? dans ses enseignements aux apôtres ? (en Matthieu 10) ?
- Quelle définition de tout apostolat Paul met-il ici en œuvre ? Est-elle encore actuelle ?

Paul conclut tout ce développement par une exhortation où sont étroitement mêlées la tendresse et l'autorité (4, 14-21).

Différents désordres (5 – 6)

Pour en finir avec la vanité des prétendus sages et pour préparer sa réponse aux exaltés qui rêvent de la virginité pour tous, Paul met sous les yeux des Corinthiens les désordres de leur Église.

Le cas d'inceste (5)

Un des frères a pris pour femme sa propre belle-mère, et la communauté n'a pas réagi contre cette union qu'interdit la loi civile (et que n'interdirait pas notre loi, il s'agit là d'un « inceste légal »). Paul excommunie le coupable (noter la solennité des versets 3-5, le châtiment corporel exercé par Satan, le but salutaire de cette mesure). Il s'élève surtout au principe général : la pureté qu'exige l'union au Christ (vv. 6-8 : les images sont empruntées à la Pâque). Il conclut par des directives très réalistes sur les rapports avec les pécheurs (elles diffèrent considérablement de la pratique juive).

- Quelle est, d'après ce texte, la portée sociale du désordre ? Pourquoi écarte-t-il du Christ ?
- Comment Paul voit-il son autorité sur l'Église ?
- Quel sens donner à la « livraison à Satan » des v. 3-5 ?

Le procès devant les païens (6, 1-11)

Des fidèles sont en procès devant les tribunaux païens. Paul proclame son scandale de voir les saints du règne futur se remettre sous la juridiction de ce monde injuste (les versets 2-3 font allusion à diverses représentations du jugement dernier). L'affaire aurait dû être jugée au sein de l'Église (vv. 4-6) ; et même comment peut-il y avoir des procès entre les frères (vv. 7-8) ? Manifestement, il y a entre Paul et les Corinthiens une incompréhension culturelle : l'apôtre ne comprend pas que sa communauté, devenue juive par adoption, n'adopte pas à son tour la coutume juive de traiter ses affaires entre juifs.

Paul termine sur une mise en garde contre l'injustice et le péché ; il leur oppose la sainteté du disciple de Jésus. Malgré son affirmation du verset 11, il sait bien que ses fidèles sont restés dans la faute ; il les voit partagés entre le monde du salut et le monde de l'injustice et il proclame la victoire que doit remporter le premier.

- Sous ces images qui font appel aux représentations des apocalypses, ce texte peut-il être actualisé ?

La « pornèia » (6, 12-20)

Corinthe avait la réputation d'être l'une des cités les plus corrompues du monde antique. Les convertis de Paul semblent avoir gardé de « bonnes habitudes » : l'apôtre condamne ces dernières sous le terme de *pornèia*. Il est bien difficile de savoir ce que cela peut recouvrir concrètement : les traducteurs parlent d'« impureté », d'« impudicité », de « fornication ». Le v. 15 laisse supposer que Paul vise en particulier le recours à des prostitués.

Quelques-uns se justifient par des arguments ; Paul les cite aux vv. 12-13 : « Tout est permis » (qui semble reprendre un slogan peut-être paulinien affirmant la liberté du croyant), le corps et ses fonctions n'ont pas de signification religieuse. Le vieux préjugé grec contre le corps refait surface.

À ces vues, Paul oppose sa doctrine du corps : il est fait pour le Seigneur, il lui appartient, il participe à sa résurrection. Instrument de communion, il se dégrade dans l'union purement

charnelle, il se divinise au service du Christ par l'action de l'Esprit (vv. 17, 19-20 – L'argument de Paul est loin d'exprimer toute sa pensée ; le mariage n'est pas envisagé ici ; il le sera au chapitre suivant).

- Les arguments de Paul ont-ils autant de rigueur logique que de signification religieuse ?
- Recourt-il à des considérations morales, sociales, légales ? (le bien commun, la dignité personnelle…).
- Quelles conceptions du Royaume de Dieu, du Christ, de l'Esprit se trouvent en filigrane de toutes les solutions proposées par Paul ?

Mariage et virginité (7)

Ce chapitre n'expose pas un traité abstrait du mariage et de la virginité en général. Il s'adresse aux Corinthiens tels qu'ils sont, avec leurs pulsions charnelles et leur prétention à l'angélisme.

Quelques fidèles de l'Église ont ambitionné faire de la virginité la loi commune : on appelle *encratisme*, cette prétention que l'on retrouvera dans de nombreuses communautés chrétiennes par la suite. Paul qui la pratique et l'estime (vv. 1, 7, 8...) commence par un conseil de sagesse : la condition commune, c'est le mariage ; il est d'ailleurs possible d'y pratiquer avec prudence une continence temporaire (vv. 2-7).

Plus concrètement encore, l'apôtre indique comment savoir sur ce point la volonté du Seigneur : on doit s'en tenir à sa condition présente. Que les célibataires et les veuves gardent la continence s'ils le peuvent (vv. 8-9 ; ce dernier verset, plein de bon sens, n'exprime pas toute la pensée de Paul sur le mariage). Que les époux restent unis : c'est l'ordre du Seigneur (vv. 10-11 ; Matthieu 5, 32 ; 19, 9). Restent les ménages formés dans le paganisme et dont un membre est devenu croyant (vv. 12-16). Jésus n'a dû rencontrer souvent la situation en Palestine ; il faut que Paul lui donne une solution : comme aux pharisiens de son temps, ce mariage ne lui paraît pas indissoluble ; avec prudence, il conseille de le maintenir s'il est compatible avec la foi du croyant, de le rompre au cas contraire (on note la largeur des vues de Paul, favorable au maintien de cette union parce qu'il croit à l'influence salutaire du conjoint croyant : v. 14). Finalement l'apôtre applique le même principe général à d'autres situations que le circoncis et l'incirconcis, l'esclave et l'homme libre demeurent dans leur condition (vv. 17-24).

- Comment Paul indique-t-il la valeur du mariage aux vv. 10-11, 12-14 ?
- Son exhortation à demeurer dans sa condition est-elle du fatalisme ? Comment peut-on y voir l'affirmation du primat du spirituel ?

Après cette longue leçon de prudence et de réalisme, Paul peut présenter maintenant l'appel à la virginité (déjà suggéré aux vv. 1, 7, 8). C'est un conseil, non un ordre.

L'exemple et les paroles de Jésus (Matthieu 19, 11-12) lui fournissent le fondement de ce principe. Paul ne s'y réfère pas explicitement, mais il en donne le sens en deux arguments dont il faut bien saisir la portée réelle. Le premier (vv. 26-31) se base sur l'avènement du Royaume de Dieu. Pour y entrer, le croyant doit être dégagé des convoitises de ce monde ; la virginité le libère de la chair ; elle prépare à la vie céleste. On note que cet argument n'a pas de lien avec l'imminence du royaume : le croyant doit vivre indépendant du monde en tout temps. Ce n'est pas davantage une condamnation du mariage : Paul en dit par ailleurs la valeur. Il affirme ici que la virginité est un état de liberté, de disponibilité au service du Seigneur.

- Comparer avec Luc 18, 29 ; 20, 34-36.
- Comment cette attitude échappe-t-elle au reproche d'égoïsme ?
- Comment ce principe s'applique-t-il dans le mariage ?

Paul développe ensuite un autre point de vue (vv. 32-35). Il décrit le conflit de l'amour humain et de l'amour divin dans le cœur des époux, et il présente la virginité comme le moyen de se donner sans partage au Seigneur. Ce serait fausser la pensée de Paul que d'ignorer ici ses autres textes sur le mariage : il sait que l'amour humain constitue le chemin de l'amour de Dieu (v. 14 ; 11, 11). On en retiendra la leçon fondamentale : la virginité ne doit pas se fonder sur un refus, une peur, une ascèse ; elle doit se décider par amour, et comme tout amour véritable elle veut le cœur entier.

- Est-ce la pensée de Jésus ? (*cf.* Matthieu 19, 11-12. Comment Jésus y laisse-t-il plus explicitement la place de l'amour humain ?)
- Comment ce deuxième point de vue achève-t-il le premier et en assure-t-il la valeur religieuse ?
- Quelle leçon tirer de ce texte pour le mariage ?

Pour finir. Paul assure la liberté de la virginité en prévoyant deux exceptions à cet idéal. Il envisage d'abord (vv. 36-38) le cas d'un couple de fiancés qui ont fait vœu de virginité. Si les deux personnes ne peuvent persévérer dans la virginité – remarquons que Paul envisage le cas uniquement du point de vue de l'homme ! –, qu'elles se marient, sinon, qu'elles restent vierges. Aux versets 39-40, le mariage est permis aux veuves.

Contre les « spirituels » présomptueux qui doivent juger ses conseils trop peu exigeants, Paul conclut en invoquant les lumières de l'Esprit.

La question des viandes sacrifiées (8 – 10)

Un problème pratique amène Paul à traiter des rapports du croyant et du monde : à Corinthe, comme dans toutes les cités du monde gréco-romain, le croyant peut se voir inviter à manger de la viande immolée aux idoles : ce peut être à l'occasion d'un repas de famille, d'une invitation, pour une réunion professionnelle ou municipale. Sa foi au Christ lui interdit-elle cette viande sacrifiée ? Il lui faudrait alors rompre avec sa famille, sa profession, la cité. En fait, les croyants se divisent : les « faibles » se coupent du monde, les « forts » s'affranchissent de tout scrupule, au grand scandale de leurs frères. Dans le trouble général, on consulte Paul.

Avec une liberté souveraine, il formule le principe : les idoles ne sont rien. Rien n'empêche donc de manger la viande qui leur est offerte (8, 4-6). Mais cette liberté peut être limitée par la charité si un frère plus faible risque d'être scandalisé par cette attitude (8, 7-13).

Suivant son habitude, Paul appuie son enseignement sur son exemple (9). La vie de foi a ses exigences ; lui, il les a trouvées dans la prédication gratuite de l'Évangile (1Th 2, 9-10 ; 2 Th 3, 7-9) et dans la continence : il ne veut pas se considérer comme un mercenaire ; c'est le Seigneur lui-même qui l'a appelé à l'apostolat ; pour répondre à cette initiative de grâce, il a comme seule solution de porter gratuitement le message. Une image sportive, naturelle dans le monde antique, exprime sa pensée (vv. 24-27) : le but qu'il se propose exige et justifie tous les sacrifices.

- Illustrer les versets 9, 19-23, par quelques gestes de la vie de Paul.

Paul est trop réaliste pour ignorer la séduction que le paganisme exerce toujours sur les fidèles. Il leur rappelle les fautes d'Israël malgré les merveilles dont il avait bénéficié au cours de l'Exode (10, 1-13). Les idoles et les viandes qui leur sont immolées ne sont rien ; mais, soutenues par les relations sociales, que d'occasions offrent-elles de revenir au paganisme, que de vigilance faut-il pour s'en garder (10, 14-22) !

Après avoir ainsi présenté les divers aspects de la question, Paul peut conclure : il permet à ses fidèles d'acheter tout ce qui se vend au marché, de manger même chez les infidèles ; par là, il proclame la liberté de la conscience du disciple de Jésus. Il ne lui connaît d'autres limites que la charité : pour elle, il n'y a pas de tabous (vv. 23-33).

- Quelle est l'originalité de Paul par rapport au légalisme ?
- Quels sont les principes d'après lesquels le croyant doit juger son action (conscience, charité, prudence) ?
- La pensée de Paul dans ces chapitres a-t-elle encore une actualité ?

L'assemblée liturgique (11 – 14)

Les réunions cultuelles de l'Église soulèvent à Corinthe diverses questions, d'importance fort inégale.

Le voile des femmes (11, 2-16)

Paul s'indigne vivement de la tenue des Grecques qui, à la différence des Juives, se découvrent la tête pendant le culte (sans doute par motif religieux). On a aujourd'hui du mal à comprendre cette indignation.

Après avoir tenté divers arguments (vv. 5-15) qu'il ne doit pas juger très convaincants, Paul invoque finalement l'usage des Églises (v. 16).

- On a souvent tiré parti de ce texte (et en particulier du v. 8) pour traiter Paul de misogyne. Comparez ce v. 8 avec le v. 11.

L'agape (11, 17-34)

Les Corinthiens se réunissent pour le « repas du Seigneur ». Mais ces assemblées manquent de charité : chacun y apporte sa propre part et les pauvres sont délaissés.

Un mot : ἀγάπη [*agapè*], amour

Le mot grec ἀγάπη [*agapè*] a plusieurs sens chez Paul. α) l'amour de Dieu, c'est-à-dire la qualité de la relation que Dieu entretient avec les hommes et dont la manifestation la plus visible est le salut (Paul lie souvent l'amour et l'élection, et appelle « bien-aimés » – ἀγαπητοί, *agapetoi*). β) l'amour que se manifestent les hommes entre eux ; on traduit alors souvent *agapè* par « charité ». γ) par extension, le repas liturgique – censé être fraternel – qui est l'ancêtre de la messe (on traduit alors par « agape »).

Devant cet égoïsme qui déchire la communauté, Paul proteste. Il rappelle la tradition (apprise à Antioche ?) qu'il a déjà apportée à Corinthe en y fondant l'Église. Ce passage est très important pour le christianisme, car ce sont ces mots qui sont utilisés au cours des messes pendant l'Eucharistie.

- Comment l'Eucharistie est-elle une annonce du Retour du Seigneur (v. 26) ?
- Comment comprendre la liberté de conscience face au sacrement des versets 28-30 ?

Les charismes (12 – 14)

Depuis la Pentecôte, les premières communautés des disciples ont rencontré plusieurs fois les phénomènes d'exaltation religieuse : les « charismes » (ou « dons » de l'Esprit). Paul y voit la manifestation messianique de l'Esprit (lire Ac 2). Dans le milieu d'alors, il est facile de rapprocher ces faits de l'enthousiasme extatique des sectes dionysiaques ou bachiques ; pour les croyants, païens d'hier, le danger existe de chercher cette extase pour elle-même, de s'y abandonner passivement sans lui demander de clarté intellectuelle ni d'amélioration morale.

Paul marque d'abord nettement la différence, entre enthousiasme païen et enthousiasme du disciple de Jésus : ce dernier se trouve toujours sous le contrôle de la foi (12, 1-3).

Pour prévenir la vanité naïve des Corinthiens attirés par les dons les plus voyants, Paul déploie sous leurs yeux toute la diversité des charismes qui concourent à l'œuvre unique du Seigneur (12, 4-30) : chacun a son sens et sa fonction. Pour l'illustrer, Paul emprunte à la philosophie grecque la métaphore du corps comme image de complémentarité et de service réciproque. Elle sera promise à un brillant avenir dans la réflexion de l'Église sur elle-même.

Comment cette doctrine des charismes permet-elle de définir la vocation personnelle de l'individu : son sens et son rapport aux autres vocations ?
Cette prudence face aux charismes est-elle encore d'actualité ?
La métaphore de l'Église corps du Christ a-t-elle des avantages ? des inconvénients ?

S'il y a dans la communauté des vocations singulières, toutes ont un trait commun essentiel : la vie en Christ est une vie de charité (13). S'il n'est question ici que de charité envers le prochain, il est bien clair qu'elle se fonde sur l'amour de Dieu. Paul la proclame indispensable (vv. 1-3) ; il en décrit les manifestations (vv. 4-7), la durée éternelle (vv. 8-13) : les charismes, secours provisoires de l'Église du temps, cesseront dans l'éternité ; la charité n'y connaîtra point de fin parce qu'elle est la vie même du Royaume.

- Le chapitre 13 de cette épître permet-il de comprendre le rôle de la charité dans la vie de foi telle que la conçoit l'apôtre ?

Paul se livre à un long parallèle entre les deux charismes de prophétie (exhortation spirituelle) et de parler en langues (exaltation incompréhensible). Il compare leur efficacité (14, 1-25) : la prophétie édifie les assistants ; les langues leur sont sans profit.

Il peut alors conclure (14, 26-39). On notera le bon sens et l'autorité avec lesquels il règle les manifestations de l'Esprit de Dieu : « Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix ». La doctrine de foi et l'autorité apostolique doivent contrôler l'enthousiasme spirituel.

- Ces directives, fixées dans les circonstances concrètes de Corinthe, ont servi de base à la compréhension que les Églises se font d'elles-mêmes. On cherchera à en discerner les exigences actuelles.
- Comment les chrétiens d'aujourd'hui croient-ils que l'Esprit agit ? La vie chrétienne est-elle autre chose qu'un dressage moral ou rituel : une vie « spirituelle » ?
- Cette action de l'Esprit est-elle uniforme en chacun des individus ? Peut-on parler de vocations singulières ?
- Comment cette action est-elle ordonnée à l'Église et soumise à son contrôle ?

La résurrection (15)

Certains éléments de la communauté de Corinthe résistent à la croyance de la résurrection. Paul leur oppose directement un fait : Jésus est ressuscité. Il l'appuie sur le témoignage des apôtres, sur sa propre expérience : Jésus est apparu vivant au sortir du tombeau (vv. 1-11).

Il en tire les conséquences (vv. 12-34) : la résurrection de Jésus ne peut se séparer de celle des croyants. Elle l'annonce ; elle ne s'achève finalement que dans le grand triomphe du Règne de Dieu.

- Quelle place tient dans la vie des croyants la résurrection de Jésus, d'après les vv. 12-34 ?

Paul compare le cadavre confié à la terre à une semence dont germe un vivant nouveau : incorruptible, glorieux (doué de l'éclat lumineux de l'être divin), puissant, spirituel. Par la résurrection, l'homme échappe définitivement à la mort, il entre dans la vie du monde céleste. Sous ces termes, Paul veut exprimer la transmutation totale de l'homme, sa libération et son accomplissement suprêmes.

- Comment cette espérance échappe-t-elle au reproche d'être un égoïsme transcendant ?
- Quelle est sa valeur religieuse ?

La deuxième épître aux Corinthiens

- Écrite vers 55 depuis la Macédoine
- Elle continue à répondre aux agitations de la communauté de Corinthe
- Elle est peut-être la composition de plusieurs lettres (dont la « lettre dans les larmes »)

Après un séjour à Éphèse de plus de deux ans (Ac 19, 8-10), Paul part revoir ses Églises de Macédoine et d'Achaïe (Ac 20, 1). Il y écrit la Deuxième Épître aux Corinthiens (2, 12-13 ; 7, 5 ; 8-9) de Macédoine.

Les circonstances n'en sont pas très claires. Comme dans la première épître, on retrouve les prédicateurs représentant la tendance des Églises de Judée et d'Antioche qui ont entrepris à Corinthe une action opposée à celle de Paul. Se présentant comme les véritables apôtres (11, 12-15, 22-23), ils contestent la mission de Paul, attaquent sa personne, ses idées, son œuvre. Alerté par ses fidèles, il semble que Paul ait fait à Corinthe une brève visite, au cours de laquelle se seraient produits des incidents douloureux (2, 1-11 ; 13, 1-2). Rentré à Éphèse, il écrit une « lettre dans les larmes » (2, 1-11 ; 7, 8-12) que l'on est tenté de retrouver dans les chapitres 10-13 de l'épître (leur ton sévère étonne après 1-7).

Paul part pour la Macédoine à la rencontre de Tite qui vient de Corinthe (2, 12-13). Celui-ci arrive enfin, porteur de bonnes nouvelles. Rassuré sur la fidélité de l'Église à l'Évangile (7, 5-16), Paul peut lui adresser une lettre affectueuse de réconciliation (celle-ci pourrait être constituée par les chapitres 1-8).

En dehors de ces problèmes littéraires et historiques, la lecture de cette épître se révèle très éclairante sur la personnalité de Paul et l'idée qu'il se fait de son rôle d'apôtre. On se borne ici à présenter un plan avec quelques notes de lecture.

Début de la lettre (1, 1-11)

1, 1-2 : Adresse et salutation.
1, 3-7 : Action de grâces : Dieu console les siens dans la souffrance.
1, 8-11 : Paul a été en danger de mort en Asie (maladie, persécution ?).

- Pourquoi Paul met-il ainsi en avant sa souffrance ?
- Quelle conséquence cela produit sur sa foi ?

Les rapports de Paul avec l'Église de Corinthe (1, 12 – 2, 13)

Paul commence par une apologie personnelle (1, 12-22) : contre ses adversaires à Corinthe, il défend sa loyauté, le sérieux et la clarté de ses motifs.

Il revient sur les douloureux incidents qui l'ont opposé à la communauté (1, 23 – 2, 11), puis commence le récit de son départ pour la Macédoine dans l'attente anxieuse de nouvelles de Corinthe (2, 12-13 ; on en trouvera la suite en 7, 5-16).

- Pourquoi Paul se met-il ainsi en avant ?
- Quelle image de l'apôtre idéal construit-il dans ce passage ? Quelles sont ses qualités ?
- Quel rôle joue la joie dans ce passage ?

Les apôtres du Christ (2, 14 – 6, 10)

Paul s'arrête ici au passage doctrinal essentiel de l'épître. C'est une réflexion qui ne s'écarte jamais de la situation concrète de l'apôtre ; l'apologie personnelle y reparaît plusieurs fois (2, 17 – 3, 5 ; 5, 11-13). Trois thèmes.

3, 6 – 4, 6 : La grandeur de l'apostolat

Comparés à Moïse qui fut chargé de faire le peuple de Dieu par l'alliance du Sinaï, les apôtres ont une mission bien supérieure : celle de la Nouvelle Alliance. Ils font participer le nouveau peuple de Dieu à la vie divine (la « Gloire » dont l'action transformante est décrite en 3, 18, et 4, 6).

- Comment comprendre la référence à Moïse ?
- Paul fait des références plutôt libres à Exode 32, 16 et 34, 30-35. Paul n'est-il pas un peu « malhonnête » dans sa présentation de Moïse ?

4, 7 – 5, 10 : La loi de l'échec apostolique

Chaque jour, en fait, les apôtres du Christ font dans l'épreuve et la persécution l'expérience de leur impuissance. Paul y voit une communion à la croix du Maître et donc une promesse de communion à sa vie (4, 1-15). La mort même, l'échec par excellence, se voit transfigurée (4, 16 – 5, 10) : elle devient réunion au Seigneur bien-aimé (5, 6-8 : le même espoir d'une rencontre du Christ avant le Jugement est exprimé à cette époque en Ph 1, 23).

- 4, 7-12 décrit l'impuissance apostolique. Comment comprendre cette sorte de dialectique de la force et de la faiblesse ? À quels autres passages de Paul fait-elle écho ? Ce texte ne devrait-il pas guider tous les responsables religieux ? En quoi ?
- 4, 13-15 est un passage central pour expliquer l'engagement de Paul dans la prédication. Comment lier ainsi croyance et prise de parole ?
- L'un des termes clefs de ce passage est certainement ἀρραβών (*arrabôn*), les arrhes. Qu'est-ce que les arrhes ? Que signifie recevoir les arrhes de l'Esprit ?

5, 11 – 6, 10 : La vie apostolique

À la lumière de ces perspectives de foi, la vie de l'apôtre trouve son sens. Après une brève apologie personnelle (5, 11.13), Paul la montre illuminée par le salut qu'a réalisé Jésus : recréation (v. 17), réconciliation (vv. 18-20), justification (v. 21 : « il l'a fait péché pour nous » : Dieu a rendu Jésus solidaire de l'humanité pécheresse pour que cette humanité puisse communier à sa « justice »). Les apôtres sont les ministres de ce salut qui commande toute leur vie (6, 1-10).

- Tout ce passage est central pour la compréhension du ministère apostolique. Quel est le portrait que trace Paul de sa fonction ?
- En quoi ce passage est-il une illustration des oppositions pauliniennes (la gloire et l'humilité, déjà-là et pas-encore, etc.) ? En quoi cette vie apostolique est caractéristique de la vie de foi telle que la définit Paul ?

Les rapports de Paul avec l'Église de Corinthe (6, 11 – 7, 16)

Ici Paul reprend le développement amorcé en 1, 12 – 2, 13. Ce sont d'abord des effusions paternelles (6, 11 – 7, 4 ; la mise en garde, 6, 14 – 7, 1, qui les interrompt pourrait ne pas avoir ici sa place originelle) ; puis se poursuit le récit de l'arrivée de Paul en Macédoine (commencé en 2, 12-13) : l'arrivée de Tite si attendu, les bonnes nouvelles qu'il apporte de Corinthe, les fruits qu'y a portés la lettre « dans les larmes ». La joie de Paul devant la fidélité des siens révèle à la fois son souci apostolique et sa tendresse.

La collecte (8 – 9)

Ces deux chapitres, écrits tous deux en Macédoine, sont parallèles et indépendants (on a proposé de voir dans le chapitre 9 un billet aux Églises d'Achaïe inséré après coup, par analogie, à la suite du chapitre 8).

Paul organise alors dans ses Églises une vaste collecte pour les communautés judéennes (1Co 16, 1-4 ; Rm 15, 25-31 ; Ac 24, 17, 26 ; analogie à Antioche : Ac 11, 27-30). Pour ces Églises plus pauvres que celles du monde grec, le secours est appréciable (Ga 2, 10). Il a un sens plus profond : un geste de déférence des non-juifs à l'égard de l'Église-mère, un signe d'unité particulièrement nécessaire en pleine controverse.

Apologie personnelle (10, 1 – 12, 19) : la lettre dans les larmes

L'émotion, la violence de ces chapitres étonnent après la réconciliation du chapitre 7. On comprend que plusieurs aient vu en 10-13 la lettre « dans les larmes » (unie après coup à la lettre postérieure que formeraient 1-8). Dans cette apostrophe passionnée, on cherchera à connaître Paul et à savoir comment il voit sa mission.

10, 1-11 : l'autorité de l'apôtre.

- Quel lien faire entre ce passage et le passage précédent 4, 7-12 ?

10, 12-18 : les deux champs de l'apostolat

Paul reste sur son propre champ d'apostolat (à la différence des missionnaires venus de Judée qui viennent troubler ses Églises : voir Galates).

11, 1 – 12, 10 : ses titres apostoliques

Introduction (11, 1-21 : tendresse, désintéressement, s'excuse de faire valoir ses titres) ;
Son appartenance au peuple élu (11, 22) ;
Ses épreuves (11, 23-33) ;
Ses révélations et leurs contrepoids (12, 1-6 et 7-10).

12, 11-19 : conclusion : fierté et tendresse.

La visite prochaine à Corinthe (12, 20 – 13, 10)

Paul reprend le thème de son autorité, affirme que l'affaire se réglera à son retour (sans ménagement s'il le faut) et conclut par un aveu de faiblesse.

- Paul dit « Nous nous réjouissons quand nous sommes faibles et que vous êtes forts ». À quoi peut-il faire allusion ? Reprenez la thématique de la force et de la faiblesse dans l'épître : de quoi cette faiblesse est-elle la marque ?

Finale : exhortation – salut – souhait (13, 11-13)

- Quels sont, d'après cette épître, le sens, les exigences, la grandeur de l'apostolat, tels que les voit Paul ?
- Quels aspects nous révèle-t-elle sur la personnalité de Paul ?

L'épître aux Romains

✠Écrite en 57, juste avant son départ pour Jérusalem, elle constitue le dernier écrit qui nous soit conservé de Paul.

✠L'Épître aux Romains est une sorte de « carte de visite » pour préparer la venue de l'apôtre dans une Église qu'il ne connaît pas : il s'y présente et fait le point sur sa théologie.

✠L'Épître aux Romains constitue une synthèse de la pensée de Paul.

Paul quitte la Macédoine pour la Grèce où il séjourne trois mois (Ac 20, 2-3 : on est aux premiers mois de l'an 57 ; au printemps, Paul sera à Philippes : *cf.* Ac 20, 6 ; il veut être à Jérusalem rapidement, Ac 20, 16). De Corinthe, Paul adresse aux Romains une de ses épîtres les plus importantes.

Voici près de quinze ans qu'il fonde des Églises en terre païenne : à Chypre, en Pisidie, en Lycaonie, en Phrygie, en Galatie, en Macédoine, en Achaïe, en Asie… Elles croissent maintenant et se développent, mais, pour lui, sa tâche de fondateur s'achève. Il ne voit plus de travail en Méditerranée Orientale et il songe à l'Occident : à l'Espagne où il projette de se rendre en passant par Rome (Rm 15, 17-24, 28-29 ; Ac 19, 21).

Pour préparer sa venue dans la capitale, il écrit à son Église où il connaît quelques frères (Rm 16). Il n'en est pas le chef, et il n'ose leur faire la leçon (Rm 15, 20 ; 2Co 10, 13-17) ; il se propose simplement d'échanger avec eux quelques réflexions sur l'Évangile (Rm 1, 11-15). Elles prennent une ampleur considérable. Aussi cette lettre amicale prend-elle les proportions d'une vaste synthèse dogmatique qui résume la pensée paulinienne.

Adresse et salutation (1, 1-7)

Paul décline ses titres : élu de Dieu pour la mission apostolique, serviteur de l'Évangile.

Cet Évangile, c'est la bonne nouvelle du salut messianique, annoncée dès l'Ancien Testament par les prophètes (voyez Isaïe 52, 7 ; 61, 1). Il n'a qu'un objet : le Christ.

La mission des apôtres consiste désormais à appeler tous les païens à la foi.

- L'adresse de cette épître peut-elle exprimer la mission assignée aux croyants ?

Le thème de l'épître (1, 16-17)

Après l'action de grâces usuelle et la prière pour ses correspondants (où il esquisse ses projets d'évangélisation : vv. 8-15), Paul aborde le thème de son épître : l'Évangile est la révélation de la *Justice de Dieu*.

Un mot : δικαιοσύνη (*dikaïosunê*), la justice

Nous avons déjà rencontré ce terme, mais Paul lui donne sa pleine acception dans l'épître aux Romains. Chez l'apôtre, la « justice de Dieu » est moins un terme éthique (comment se comporter avec justice ?) qu'un thème sotériologique (concernant le salut de tout homme) : ce n'est pas la justice que Dieu veut voir régner, mais celle qu'il *accorde* à l'homme. Être juste, c'est avoir le droit de se tenir devant Dieu sans mourir. Autrement dit, c'est être sauvé.

Dieu, en effet, vient d'intervenir dans le monde par Jésus-Christ. En lui, il a manifesté son jugement, c'est-à-dire le salut qu'il propose aux hommes en cette fin des temps ; en lui, il a révélé la condition à laquelle il accorde sa justice (le droit de se tenir devant lui) : la foi. Dès le seuil de l'épître apparaît l'acte essentiel de la vie de foi et la citation d'Habacuc,

2, 4, a pour but de montrer la préparation de ce dessein de salut dès l'Ancien Testament : *le juste vivra de la foi.*

Il est essentiel, pour comprendre cette épître, de bien se rappeler que *Paul n'entend pas sortir du judaïsme* : cela n'a tout simplement pas de sens pour lui. Vers où irait-il ? La « religion chrétienne » n'a pas d'existence à son époque ! Il entend définir un *nouveau régime* du judaïsme qui intègre à la fois l'événement de la Résurrection de Jésus ainsi que l'élargissement de la promesse aux non-juifs. Pour ce faire, il cherche un dénominateur commun aux juifs et aux non-juifs : la foi.

Un mot : Ἕλλην (Hellên), « le Grec »

Dans Rm, il convient toujours de se rappeler que Paul emploie « Grec » pour désigner le non-juif.

La révélation du salut (1, 18 – 5, 21)

L'Évangile, révélation de la justice de Dieu (1, 16 – 3, 30)

La rencontre du Dieu parfait avec le monde imparfait, Paul la voit dans un premier temps comme une condamnation de ses imperfections. Dans la lignée de l'Ancien Testament, il nomme cette condamnation « Colère de Dieu », cette Colère qu'Israël attendait justement pour « le Jour du Seigneur ».

Un mot : ὀργή (*orgê*), la colère

Paul emprunte l'anthropomorphisme de l'Écriture pour décrire le Dieu qui s'emporte contre l'impiété de son peuple comme il l'avait fait à propos du veau d'or (Ex 32, 10). À proprement parler, Dieu n'est pas « en colère », il ne fait qu'appliquer la sentence qu'il avait formulée contre le pécheur. La *colère* de Dieu s'oppose dans les épîtres à la *justice* de Dieu qui est en fait une *miséricorde*.

Paul décrit d'abord son jugement sur les péchés du monde en général puis se tourne vers le monde païen (1, 18-32) : fautes responsables, selon lui, puisque les païens possédaient une certaine connaissance de Dieu (vv. 19-21). L'apôtre dénonce leur idolâtrie. Trois fois il revient (vv. 24, 26, 28) sur leur immoralité qui est pour lui la conséquence et le châtiment de cette erreur. Le jugement paraît dur et le tableau sans indulgence ; il s'agit en réalité d'un thème classique de la polémique juive (Sagesse 14, 21-31), et il ne faut pas lui demander trop de précision. La pensée profonde qui inspire ce développement est que tout péché provient d'abord d'une méconnaissance de Dieu ; Paul refuse absolument une morale indépendante : il ne peut se représenter une vie humaine qui ne serait pas fondée sur la foi.

- Repérer les différentes étapes de la condamnation des païens. Encore une fois, cette polémique est très traditionnelle dans le judaïsme.
- Ces textes nous permettent-ils de comprendre la vision paulinienne du péché (manquement à Dieu avant d'être un manquement à nous-mêmes) ? Comment peut-on dire que Dieu « livre » l'homme à ses passions alors que celui-ci a l'impression de se voir livré à lui-même ?

Paul se retourne maintenant contre un nouvel interlocuteur et lui reproche de juger les premiers : le docteur juif, censeur sévère des mœurs païennes (2, 1-5). Il annonce un jugement général des juifs et des païens : chacun sera jugé sur la loi de sa conscience (2, 9-16). Alors il s'en prend sans pitié à la bonne conscience du juif qui est fier de sa Loi, mais lui est infidèle (2, 17-24 ; voyez Ga 6, 13 : nous sommes ici en pleine polémique, et on ne saurait juger des cas individuels sur ces condamnations) ; il se glorifie de sa circoncision, mais celle-ci n'offre pas un moyen magique pour le salut : elle n'a de valeur que si le cœur reste fidèle (2, 25-29).

Un mot : προσωπολημψία (*prosôpolêmpsia*), προσωπολημπτέω (*prosôpolêmptéô*) – favoriser, faire acception de personne.

Paul utilise à quelques reprises ce terme qui signifie « avoir une préférence » et plus exactement « faire acception de personne ». Le thème est central dans la pensée de Paul : au jour du jugement, Dieu ne regardera pas les déterminations accessoires (être ou ne pas être juif, être libre ou esclave, être homme ou femme) pour se concentrer sur l'essentiel, l'humanité de chacun. La προσωπολημψία qui fonde l'égale dignité de chaque homme se trouve au fondement de la foi au Christ et certainement de l'esprit démocratique moderne.

- En reprenant la méthode de Paul en 1Co 10, 1-13, il devient possible d'appliquer aux croyants ce qui est dit ici des juifs : pouvons-nous comparer le péché des croyants au péché du monde, à la lumière de ce chapitre 2 ?
- Relevez l'opposition du verset 13 entre les « observateurs » de la Loi et les « auditeurs » de la Loi pour comprendre ce que Paul reproche aux juifs. Est-ce une condamnation de la Loi ?
- Que vise Paul sous le terme de « circoncision » en 25-28 ?
- Quelles exigences particulières font peser par ricochet sur les croyants la connaissance de l'Évangile et la communion au mystère du Christ ?

Accusera-t-on Paul de minimiser les privilèges d'Israël ? Il proteste vigoureusement contre ce reproche (et il y répondra encore en 9, 43). Si Israël se trouve sous la colère de Dieu, c'est son infidélité qui l'explique.

Tout le passage repose sur la question de la responsabilité. En lui confiant ses « oracles » (en grec *logia*, les paroles), Dieu a fait peser sur le peuple juif une responsabilité terrible : lui être fidèle, c'est-à-dire se comporter d'une manière conforme au projet que Dieu avait pour lui. Si les juifs échouent, il ne faut pas incriminer ce projet, mais la faiblesse humaine, incapable de le porter.

- En lisant avec attention ces versets, peut-on encore dire que Paul entend « sortir du judaïsme » ? Ou qu'il favorise les non-juifs plutôt que les juifs ?

Le sombre tableau s'achève : au regard de Dieu, juifs et païens, tous les hommes sont pécheurs, sans « justice ». La Loi ne peut que proclamer cet échec (3, 10-19). S'il fallait en rester là, ce serait une vue pessimiste et désolée. Mais, pour Paul, en elle réside le chemin de la rencontre de Dieu : comment trouver le salut sans connaître son mal ?

- À partir de ces versets, essayez de définir ce qu'est le péché chez Paul.

« *Mais maintenant, sans la Loi, la justice de Dieu s'est manifestée* » (3, 21) : ce verset fait basculer le raisonnement. Paul constate que Dieu a pris une autre voie pour sauver les hommes. Puisque ces derniers ne peuvent porter son projet, il le portera tout seul : voici que Jésus entre en scène.

La croix de Jésus ne révèle pas aux hommes que l'immensité et la gravité de leur péché. Elle est aussi, elle est surtout, la révélation de l'amour divin, de son pardon, de la justice triomphale qu'il instaure. Pour le faire saisir, Paul compare le Christ crucifié à la victime de la fête juive de l'Expiation (3, 21-31 ; lire attentivement le rituel de cette fête en Lévitique 16 ; voir le sang des victimes répandu devant Dieu sur le couvercle de l'arche d'alliance : « le propitiatoire »). Jésus en croix est à la fois la victime expiatoire et la véritable arche d'alliance, le trône où Dieu pardonne les fautes de son peuple ; par lui sont effacés tous les péchés, passés et actuels. Pour admettre les coupables à la justice, Dieu n'exige d'eux que la foi : la remise totale d'eux-mêmes entre les mains du Christ.

- Comment cette foi que Dieu exige du pécheur sauvegarde-t-elle tout ensemble la gratuité du don de Dieu et la dignité personnelle de l'homme ?
- L'observation de la Loi aurait-elle la même valeur spirituelle (voyez vv. 27-28 ; Ga 3, 21-22) ?
- La foi ne représente-t-elle pas, dans ce contexte, une solution de facilité ? Commenter « où donc est le droit de se glorifier ? ».

L'annonce du salut par la foi dans l'Ancien Testament (4)

La révélation de Jésus n'a rien d'un commencement absolu. Elle s'enracine profondément dans l'Ancien Testament. En faisant une lecture spirituelle, et en utilisant la méthode littérale des pharisiens, Paul montre à partir de l'histoire d'Abraham l'annonce du salut par pure grâce.

Dans le récit de la Genèse, il s'arrête d'abord à l'alliance de Dieu avec le patriarche : « *Abraham crut en Dieu et ce lui fut compté comme justice* » (Genèse 15, 6). Paul souligne ce rapprochement de la foi et de la justice ; il y trouve l'annonce de la révélation du Christ : la justice est pure grâce (vv. 1-8 ; voir Ga 3, 6-9).

Il remarque alors qu'à ce moment Abraham n'est pas circoncis (la Genèse place cet épisode en 17, 23-27). Le rite ancestral n'est donc pas la source de la justice ; il n'en est que le signe (vv. 9-12).

Les promesses de Dieu au patriarche ne sont pas davantage attachées à l'observation de la Loi, qui n'apparaîtra qu'avec Moïse. Elles sont accordées à sa foi, aussi sont-elles grâce pure (vv. 13-17 ; voir Ga 3, 15-18).

Ainsi Abraham le croyant annonce-t-il, aux origines de l'Ancien Testament, le croyant contemporain (vv. 18-25). Dans l'épreuve difficile qui lui était imposée, il s'est confié tout entier à la puissance de Dieu il y a trouvé la justice. Voici l'aventure des croyants pour Paul : avec la même foi, il leur faut se remettre sans réserve à Jésus-Christ pour leur salut.

- On cherchera dans l'Ancien Testament quelques-uns des textes où Paul a pu former cette explication de la foi : par exemple Isaïe 7, 9 ; 8, 6-10 ; 28, 16 ; 30, 15… ; Habacuc 2, 4 ; Psaume 116, 10…
- En Ga 3, 6-29, on trouve une expression légèrement différente de la même pensée.

LA RÉALISATION DU SALUT (5 – 8)

Jusqu'ici, Paul a décrit la révélation de la Justice de Dieu dans l'Évangile (1 – 3), son annonce dans l'Ancien Testament (4). Maintenant, il en aborde la réalisation concrète dans la vie de ceux qui suivent Jésus : il montre une libération de la mort, du péché, de la Loi, une vie nouvelle animée par l'Esprit (5-8). Un nouveau thème apparaît qui va supplanter la Justice : l'Amour de Dieu, principe du salut.

Et aussitôt Paul définit le climat de la vie de foi : la paix. Justifié, le croyant possède la certitude de l'amour divin. La démarche du Christ, venu le chercher dans son péché, est le signe de cet amour, le gage du salut à venir (5, 1-11).

- Ces versets constituent un résumé de la pensée paulinienne. Remarquer qu'il s'agit d'un raisonnement a fortiori (« combien plus »).

Mort en Adam et vie en Christ (5, 12-21)

Pour décrire la justice et la vie que les croyants trouvent en Jésus, Paul part du récit de la Genèse : tous les hommes communient au péché d'Adam et à la mort qui en est le châtiment (vv. 12-14).

Cette solidarité du péché, il la voit dans ce qu'il considère être les péchés du monde de son temps : le paganisme gréco-romain avec sa mauvaise compréhension de la divinité, avec le poids de ses souillures et de ses injustices, l'incrédulité d'Israël raidi dans le refus de Jésus... Dans ces péchés collectifs, il mesure la part des individus, car il n'envisage comme toujours que des êtres responsables.

Si tragiques que soient ces faits, ils ne sont qu'une face de la solidarité morale des hommes : l'unité spirituelle de l'humanité joue aussi pour son salut : « si par la faute d'un seul a régné la mort, combien plus par le seul Jésus Christ régneront dans la vie ceux qui reçoivent la profusion de la grâce et de la justice » (vv. 15-21). Les prophètes déjà le discernaient en annonçant le Royaume de Dieu. Jésus vient de donner à ce salut sa forme définitive ; à tous les hommes sans distinction de race et d'époque, il offre la justice et la vie comme Adam leur avait apporté le péché et la mort : voici tout l'Évangile, et spécialement le message de Pâques

(Luc 24, 47…). Adam n'apparaît ici que pour faire ressortir Jésus. Entre les deux chefs qui entraînent l'humanité dans leur destin, l'antithèse est complète.

Il faut saisir l'intérêt du point de vue de Paul : il ne voit le péché originel que dans les perspectives de la rédemption. À qui ne considère que le récit biblique des hommes tous condamnés à mort pour le péché d'Adam, la décision divine peut sembler arbitraire. Mais si cette solidarité joue pour le salut comme pour le châtiment, elle perd cette apparence tyrannique. Il faut aller plus loin : Paul voit tous les hommes pécheurs en Adam, mais il constate que chacun a ratifié cette faute par son péché personnel (1-3 : le cas des enfants irresponsables n'est pas envisagé). Il en va de même pour le salut : Jésus seul est Sauveur et les œuvres ne sauraient racheter le pécheur ; mais pour recevoir ce salut, il lui faut se donner au Christ dans l'adhésion totale de la foi : voici tout l'Évangile et toutes les épîtres de Paul.

- Remarquer que l'on se retrouve face à un raisonnement *a fortiori*, comme dans le passage précédent.
- Ce passage permet-il de comprendre l'expression « le Christ est le nouvel Adam » qui a parcouru l'histoire de l'Église ?

La solidarité humaine joue dans le péché comme dans le salut, mais, normalement, elle joue par un engagement personnel. Dans cette solidarité enfin l'homme n'est pas seulement passif s'il reçoit des âges précédents un héritage de bien et de mal, il ne le transmet pas à son tour sans y adjoindre sa foi, sa charité, son péché. Chaque acte humain a une dimension sociale et historique. Rien de ce que nous faisons n'est pour nous seuls : tout entre dans la « communion des saints » ou la « communion des péchés » (sur cette communion des saints, voir 2Co 1, 6-7 ; 4, 12… sur la « communion des péchés », voir la conception si courante dans l'Ancien Testament du « péché du peuple », du « péché de Jérusalem »…).

- Selon Paul, il n'y a pour les croyants de salut qu'en Jésus et ce salut ne s'accomplit pas sans une démarche personnelle (que le Nouveau Testament appelle la foi). Quelles doivent en être les formes et les conséquences concrètes (spirituelles, morales, sociales…) ?
- Comment peut-on être lié passivement au « péché de l'humanité » par son milieu familial, social, professionnel, national… ? Cette croyance a-t-elle encore un sens aujourd'hui ?
- Peut-on faire un rapport entre le péché de l'humanité et la participation active de chaque individu ?
- Qu'est-ce que la communion des saints ? Est-ce une croyance encore actuelle ? Pourquoi ?

Exhortation : mourir au péché (6)

Pour l'apôtre, le croyant vit donc de la vie du Christ. Pour autant, il ne vit pas par-delà le bien et le mal : le péché le guette encore, et il lui faut lutter contre la tentation (vv. 1-2). De là cette exhortation où apparaissent toute l'expérience et la mystique de Paul.

> La question de l'existence actuelle du péché constitue l'une des difficultés de la pensée paulinienne. Si le Mal semble vaincu une bonne fois pour toutes, il reste comme un « succédané de péché originel », comme si Dieu avait gagné la guerre, mais qu'il restait de nombreuses batailles à remporter. C'est là toute la question du « Royaume de Dieu » qui oscille, selon les auteurs entre le « déjà là » et le « pas encore ». Karl Barth l'exprime avec une grande clarté « Il en est comme dans une partie d'échecs où l'adversaire déclaré "mat" n'est pas assez raisonnable pour le reconnaître et cherche encore, pendant quelques minutes, s'il ne pourrait pas s'en sortir. Tant que le joueur déjà battu ne se rend pas à la raison, la partie semble encore vouloir et pouvoir se poursuivre, le Royaume des Cieux semble n'être pas venu ou s'être seulement approché et ne rester qu'une simple perspective dans le cadre de la vie humaine. » (K. BARTH, *Dogmatique* II/2**, Genève, Labor & Fides, 1959, p. 186).

Cette exhortation prend son point de départ dans le rite du baptême où le néophyte a trouvé la vie (vv. 3-4) : il est l'image de cette vie de foi, mystiquement unie à la mort et à la résurrection de Jésus, et donc pour toujours libérée du péché (vv. 5-10).

- Pourquoi le baptême est-il aussi central chez Paul ?
- Quel rôle joue-t-il ? Quel sens donner à ce rite ? Comprenez-vous pourquoi les chrétiens ont préféré lui donner un sens particulier en le nommant « sacrement » ? Qu'est-ce qu'un sacrement ?
- Comment comprendre que le baptême soit un passage dans la mort ? Qu'est-ce qui meurt dans le baptême (pas tout l'individu, apparemment…) ?

Le croyant doit donc lutter loyalement contre le péché (vv. 11-14). Pour l'y exhorter, Paul le ramène d'une main brutale au souvenir de ses péchés passés : la servitude humiliante et stérile de l'injustice et de l'impureté. En comparaison, la liberté, la dignité, la fécondité de la vie nouvelle éclatent (vv. 15-23) : Paul utilise la métaphore de l'esclavage constante dans le christianisme, qui, après l'apôtre opposera l'esclavage au péché et le rachat par le Christ.

- Ce texte a servi à définir la portée théologique du baptême : quels en sont les éléments principaux ?
- Comment articuler cette importance capitale du baptême avec le fait que, lors d'un baptême, il ne se passe en apparence rien d'autre qu'un peu d'humidité sur la tête ? Quel présupposé faut-il avoir ?

La libération de la Loi (7, 1 – 8, 4)

Partant de la Loi juive, mais vivant en plein monde païen, Paul élargit le problème à toutes les lois positives qui s'imposent à l'homme des exigences extérieures, matérielles et sociales.

Désormais, pour lui, le temps de la Loi s'achève : le croyant appartient maintenant au Christ. Sa vie n'est plus guidée du dehors par des commandements étrangers à son être profond, impuissants à contenir les convoitises qu'excitent les interdictions légales. Maintenant l'Esprit l'inspire et le conduit de l'intérieur, par la foi et l'amour (vv. 1-6).

Qu'était donc cette Loi mosaïque dont le règne prend fin maintenant ? Elle venait de Dieu, mais elle n'était qu'une étape pour préparer le don de Jésus. Impitoyablement, Paul en souligne les lacunes, celles de toute loi extérieure. Avec quelques images empruntées au péché d'Adam (vv. 9-11), il constate que la loi s'est muée en occasion de péché : elle est sacrée, juste, bonne ; mais, tout en créant la responsabilité, elle se montre impuissante à triompher de la tentation ; elle surexcite les convoitises et aboutit pratiquement au péché (vv. 7-13). Dans cette présentation pessimiste qui vise avant tout à faire ressortir la « justice » dans le Christ, il y a une pointe de polémique. (9, 4, apporte un point de vue complémentaire).

- Cette conception de la Loi qui crée la responsabilité, mais se révèle impuissante à triompher de la tentation est centrale dans la pensée de Paul. Est-ce pour autant une condamnation de la Loi ?
- Cette critique radicale de la Loi peut-elle être reçue dans un contexte juif contemporain ? Sur quelle base discuter ?

Se mettant lui-même en scène, Paul fait alors appel à l'expérience du péché comme à celle de tout homme. Chacun a un sens, un désir profond de la « justice », la connaissance de la Loi (revoir 2, 14-16). Mais en chacun aussi il existe des convoitises, la « chair » que Ga 5, 19-21, décrit dans toute son ampleur : cette volonté d'être son propre maître, de décider par soi-même du bien et du mal (même idée en Isaïe 5, 20, et dans le « savoir du bon et du mauvais » par quoi la Genèse définit le péché). Écartelé entre cette résistance à Dieu et son sens de la « justice », l'homme est douloureusement déchiré ; il ne peut qu'appeler, impuissant, le salut (vv. 14-24 ; on pourrait lire le v. 25 b, entre 23 et 24).

- Tout ce passage ne se comprend pas sans présupposer une expérience individuelle, celle de Paul. Or, les chrétiens en ont fait une évidence. Peut-on vivre la Loi d'une autre manière ?
- Quel type d'homme est le Paul qui se révèle ici ?

Paul ne sombre pas dans le pessimisme. Cette expérience tragique de l'impuissance humaine est providentielle ; elle a un rôle pédagogique : c'est le moyen par lequel Dieu conduit le pécheur au salut en Jésus (v. 25). Par sa mort sur la croix, le Fils a satisfait aux exigences pénales de la Loi (8, 3-4 : il s'agit évidemment d'une image). Désormais, le rôle de celle-ci se termine ; une étape nouvelle commence. Le croyant est « en Jésus », il vit de sa vie ; il se voit

donc libéré de la Loi. Mû par l'Esprit, il peut maintenant vivre dans l'amour de Dieu. Cet amour même l'éclaire sur le vouloir divin et lui donne la force de l'accomplir.

Paul a trop d'expérience de ses communautés, il est trop réaliste pour ne pas voir là un idéal. Dans sa faiblesse, il le sait, l'homme charnel a besoin qu'on lui indique précisément les exigences de l'Esprit. Ce sont celles que Paul formule avec tant de netteté dans les exhortations qui achèvent la plupart des épîtres. Mais ces exhortations ne bâtissent pas une Loi semblable à celle qu'il vient de condamner ; elles constituent les conditions d'un authentique amour du Christ, en quoi consiste précisément la volonté de Dieu.

- Qu'est-ce que la tentation du formalisme moral ou religieux ? celle de l'anarchisme spirituel ? Quelles en sont les formes précises ?
- Quelle place Paul fait-il à l'amour de Jésus ?
- Quels services peuvent rendre à la vie « spirituelle » les contraintes ? Est-ce que cela peut légitimer les commandements, les exigences de l'Église ? En quel sens et selon quelles limites ?

La vie dans l'Esprit (8, 5-39)

Paul a montré successivement le salut en Jésus-Christ comme une libération de la mort (5), du péché (6), de la loi (7). Maintenant, il présente la vie de foi sous son aspect positif : une vie dans l'Esprit.

Il oppose d'abord « hommes de la chair » et « hommes de l'Esprit » (vv. 5-13). Chair et Esprit sont deux principes de vie, l'un opposé, l'autre conforme au dessein de Dieu. Les deux groupes d'hommes qui s'en inspirent ne sont pas encore distingués sans retour ; il est temps encore d'exhorter les fidèles à vivre suivant l'Esprit.

Ce dernier a une action considérable : au cœur des croyants, il atteste l'adoption divine (vv. 14-17 ; voyez Ga 4, 6-7, et l'allégorie, 4, 21-31) ; il anime en eux l'espérance qui les associe à l'immense effort de la Création (vv. 18-25) ; il fonde la prière même des fils de Dieu (vv. 26-27 ; voyez le v. 15 ; Paul songe ici aux charismes).

Paul peut conclure ici sa longue étude sur le salut en Christ. L'Amour de Dieu s'impose à lui – il en avait déjà parlé au début (5, 1-11). Tout le dessein de Dieu est un dessein d'amour (vv. 28-30). Devant cette tendresse, son cœur éclate en un hymne lyrique. Les exclamations se pressent sur ses lèvres (vv. 31-32 ; 33-34 ; 35-37 ; 38-39). C'est à l'amour que reste le dernier mot.

- On s'aidera des versets 14-27 pour réaliser le rôle de l'Esprit dans la théologie de Paul.

Le mystère d'Israël (9 – 11)

La longue étude que Paul vient de mener sur le salut a mis en lumière le dépassement des anciennes conceptions de la justice et de la Loi. Quel va donc être le sort d'Israël ? Les promesses faites à Abraham sont-elles caduques ? Paul quitte le plan personnel sur lequel il s'est tenu jusqu'ici ; il passe au plan collectif où il voit face à face Israël et les nations. Tous les thèmes sont ici en place.

Le rejet d'Israël (9, 1-5)

Paul crie sa douleur devant le rejet d'Israël : fait d'autant plus scandaleux quand il considère tous les privilèges dont Dieu avait comblé son peuple.

- Quelle est la valeur de l'exclamation de Paul « je souhaiterais d'être moi-même anathème ! » ? Est-ce uniquement de la rhétorique ?

Dieu est-il injuste ? (9, 6-29)

Paul se pose alors la question de cet échec de la Loi. Serait-ce que Dieu aurait failli à sa parole ? Il commence par affirmer que Dieu ne rejette pas Israël. On voit ici naître une nouvelle idée chez Paul : « Israël », ce n'est pas seulement ce qu'on appelle « les juifs », c'est-à-

dire les descendants d'Isaac, la postérité d'Abraham « selon la chair » (par la génération) ; « Israël », c'est aussi les enfants spirituels, selon la foi (9, 6-13)

En outre, Dieu n'a pas manqué à sa Parole. Il reste souverainement maître de ses dons et l'homme ne saurait discuter le choix de sa grâce (9, 14-29).

Les raisons de la situation d'Israël (9, 30 – 10, 21)

Paul poursuit : Dieu n'est pas injuste, car il faut considérer Israël comme seul responsable de son échec ; c'est en pleine connaissance qu'il a refusé le message du Christ.

Après avoir déclaré cette culpabilité (9, 30 – 10, 4), Paul fait l'énumération des textes des Écritures qui lui paraissent montrer que tout était donné et qu'il suffisait de savoir lire (10, 5-20). Suit une énumération un peu décousue d'arguments scripturaires.

- Ce passage aura un poids terrible dans les relations entre juifs et chrétiens. Comment ? Quels sont les éléments dont on peut prendre prétexte pour tomber dans l'antijudaïsme ? Est-ce la pensée de Paul ?
- Pour interpréter ce passage, souvenez-vous que dans l'esprit de Paul il n'y a pas d'alternative entre « christianisme » et « judaïsme », mais entre reconnaissance ou non du Christ.

Dieu n'a pas rejeté son peuple (11, 1-32)

Les promesses de Dieu s'accompliront, car l'incrédulité d'Israël n'est que partielle (vv. 1-10) et temporaire, ordonnée à la conversion des non-juifs (vv. 11 -32).

L'incrédulité d'Israël n'est pas totale : comme toujours dans l'histoire d'Israël, un « reste » de croyants demeure et en s'appuyant sur ce reste Dieu sauvera tout le peuple. Ici, bien évidemment, le reste désigne les juifs qui suivent Jésus.

Un mot λεῖμμα [*leïmma*], ὑπόλειμμα [*hupoleïmma*], le reste

Un terme technique gouverne tout ce passage : le Reste. Ce mot fait allusion à l'histoire d'Israël et au fait que malgré les catastrophes, une partie du peuple demeure fidèle à Dieu au milieu de la tourmente [Jérémie 6, 9 ; Ézéchiel 9, 8 ; Amos 5, 15]. Les prophètes ont souvent fait de ce « reste » un signe pour la fin des temps : le reste est la communauté qui sera finalement sauvée dans les derniers jours [Isaïe 4, 4 ; 10, 22 ; Jérémie 23, 3]. Paul reprend cette idée et lui donne deux sens α) le reste représente la fraction d'Israël qui a suivi le Christ et qui suffit pour prouver la fidélité de Dieu à ses promesses ; β) le reste devient désormais l'Église, nouveau peuple d'Israël de Dieu.

Il poursuit donc en disant son espoir du salut d'Israël par la parabole de l'olivier que l'on greffe. Si l'on fait un greffon sur un arbre, ce n'est pas pour le bienfait de la seule branche que l'on greffe, mais bien pour tout l'arbre. Certes, actuellement les non-juifs ont été greffés sur le tronc du judaïsme – l'Israël « selon l'esprit » a été incorporé à Israël –, mais la visée est de renforcer l'arbre tout entier.

Il conclut donc sur la miséricorde de Dieu.

- Analyser avec précision la comparaison de l'olivier franc et de l'olivier sauvage (v. 16-24). N'exprime-t-elle pas au mieux la pensée de Paul ? N'est-elle pas une mise en garde (souvent écartée par l'histoire) contre l'antijudaïsme ? N'est-elle pas une critique de l'Église lorsqu'elle « se glorifie » aux dépens du judaïsme ?

Hymne d'admiration pour la Sagesse mystérieuse de Dieu (11, 33-36).

Cette hymne emprunte largement à Isaïe 40, 13 et 28.

Fin de l'épître : la vie de foi (12 – 16)

Paul termine son épître en tirant les conséquences de ce qu'il vient de dire : il faut mener une vie de foi. Il commence par une série d'exhortations et termine par des salutations (comme une mise en œuvre pratique de la fraternité qu'il vient théoriquement de prêcher). Ces passages

qui suivent sont moins difficiles et reprennent des thématiques que nous avons déjà vues. Voici quelques notes de lecture.

Exhortations (12, 1 – 15, 13)

12, 1-2 : L'offrande spirituelle de sa vie.

- Le culte au Temple est ici remplacé par le culte spirituel. Ne trouve-t-on pas déjà de semblables exhortations dans les prophètes ?
- Qu'est-ce qu'une offrande spirituelle de sa vie ?

12, 3-8 : Exercice des diverses fonctions dans la communauté.
12, 9-21 : Les devoirs de charité.
13, 1-7 : Soumission aux autorités temporelles.

- Reprenez l'épître à Philémon qui n'abolit pas l'esclavage, les recommandations des Corinthiens et des Galates : comment expliquer ce conservatisme social ?
- Quelle part a eu ce texte dans l'histoire de l'Église ?

13, 8-10 : Les devoirs de charité.
13, 11-14 : L'approche du jour du Seigneur.
14, 1 – 15, 6 : Rapports entre « forts » et « faibles » dans la foi.

- Ce passage est déjà préparé par 1Co 8. Quelles sont les différences avec ce texte ? Comment la pensée de Paul a-t-elle évolué ?

15, 7-13 : Conclusion, la vocation des non-juifs.

Nouvelles personnelles (15, 14 – 16, 2)

15, 14-21 : Situation de Paul par rapport à l'Église de Rome.
15, 22-33 : Ses projets de voyage.
16, 1-2 : Recommandation pour Phœbée.

Salutations (16, 3-16)

Mise en garde (16,17-20)

- Cette mise en garde est traditionnelle chez Paul. À partir de ce que l'apôtre en dit, de qui peut-il s'agir ?

Nouvelles salutations (16, 21-23)

- Faire le répertoire de toutes les félicitations que Paul envoie. Quel tableau de la communauté des disciples de Jésus ces salutations font-elles ?

Doxologie (16, 25-27)

SYNTHÈSE : LA PENSÉE DE LA MATURITÉ DE PAUL

Nous avons de cette période un bon nombre de textes de Paul (1 et 2Corinthiens, Philippiens, Galates, Romains). Par eux et par les Actes (18, 23 – 21, 26) qu'il convient de traiter avec prudence, nous connaissons assez bien la situation de l'apôtre et l'état des Églises, leur organisation, les controverses juives sur la Loi (à Corinthe et surtout en Galatie). Paul jouit maintenant d'une longue expérience, et sa pensée connaît pleine maturité.

Le retour du Christ

Lorsque Paul traitait du salut dans les épîtres aux Thessaloniciens il le voyait dans l'avenir, au retour glorieux du Christ. Cette tension vers le futur persiste. Mais, à côté de cette attente ardente, on rencontre aussi des perspectives nouvelles : Paul ne croit plus nécessaire d'attendre la résurrection générale pour rencontrer le Christ (Ph 1, 20-23 ; 2Co 5, 6-8) ; il voit davantage le salut dans le présent : dès aujourd'hui, le Christ est la sagesse, la justice, la sain-

teté, la vie du croyant (cette pensée qui apparaît en 1Co 1, 30, et 2Co 3, 17-18. Elle fait le fond de la doctrine de l'épître aux Romains).

L'œuvre du salut

Quelle part prend l'homme dans l'œuvre de salut ? Les controverses passionnées avec les opposants sur la justification ont amené Paul à la définir très exactement : la part humaine est la foi (Ga, Rm). Ainsi concilie-t-il la gratuité du don divin avec la réalité de la réponse humaine.

Cet aspect nettement personnel du salut n'enlève rien à son caractère communautaire. Suivant l'Ancien Testament, il est toujours le don de Dieu à son peuple. Paul commence à penser ce peuple d'une manière organique : il compare l'Église locale à un corps (1Co 12, 12-30 ; Rm 12, 4-8) ; il se soucie de son organisation et de son fonctionnement (toute la Première aux Corinthiens) ; il pose le problème d'Israël et des nations (Rm 9-11). Il n'a pourtant pas encore de mot pour dire l'unité des fils de Dieu de par le monde et il faudra attendre une dizaine d'années et les épîtres de ses successeurs pour voir apparaître le nom et l'idée de l'*Église* comme tout.

Jésus Christ

Paul s'attache davantage à Jésus, à sa mort dont il fait le centre paradoxal de sa prédication (1Co 1, 17-25, où l'on peut voir la leçon de l'échec d'Athènes). Reprenant la pensée que Jésus exprimait dans le geste eucharistique (Marc 14, 24), Paul voit dans la croix un sacrifice (1Co 5, 7 : la Pâque libératrice – Rm 3, 24-26 la victime expiatoire). Il y voit aussi une exigence de la loi (Ga 3, 13 – Rm 7, 4 ; 8, 3-4), et à une occurrence l'œuvre des puissances démoniaques du Cosmos (1Co 2, 8 – Ces puissances, qui joueront un grand rôle dans les épîtres postérieures, apparaissent dès maintenant en 1Co 2, 6 ; 15, 24 ; Ga 4, 3, 9 ; Rm 8, 38-39).

L'événement décisif est la résurrection de Jésus, où toute vie trouve sa source (1Co 15 ; Rm 6). L'efficacité rédemptrice nous en est communiquée par l'Esprit, qui joue ainsi dans la vie de foi un rôle capital.

La dignité de Jésus s'exprime dans un vocabulaire proche de l'Ancien Testament : par le titre divin de « Seigneur » (*Kurios*), par les mentions de la « Gloire » du Christ (manifestation lumineuse de l'Être divin : 1Co 2, 8 ; 2Co 3, 18 ; 4, 4, 6 ; voyez Exode 24, 17 ; 1Rois 8, 10-11 ; Isaïe 6 ; Ézéchiel 1...). Une fois seulement Paul mentionne son rôle de Créateur (1Co 8, 6), et une autre fois il lui décerne le titre de « Dieu » qu'il réserve habituellement au Père (Rm 9, 5). L'expression la plus complète que Paul ait donnée du mystère du Christ est le texte fameux de Ph 2, 6-11.

Paul après Paul
les épîtres du « deuxième Paul »

La captivité et la mort de Paul (57-62)

Paul arrive sans doute à Jérusalem pour la Pentecôte de l'an 57 (Ac 20, 16). Il y apporte les offrandes des frères de Galatie, de Macédoine et de Grèce pour les « saints » de l'Église mère (1Co 16, 1-4 ; 2Co 8-9 ; Rm 15, 25-28). À l'assemblée qui l'accueille, il raconte « ce que Dieu a fait chez les païens par son ministère ». Ce serait le moment de nouveaux projets : il pense à Rome et à l'Occident (Rm 15, 17-24, 28-29 ; Ac 19, 21). La captivité, brutalement, vient bouleverser ses plans et sa vie.

Les Actes des apôtres en racontent les épisodes : l'arrestation (Ac 21, 27 – 22, 29), la comparution devant le Sanhédrin (22, 30 – 23, 12), la tentative d'assassinat (23, 13-35), le procès à Césarée devant le gouverneur romain et ses délais interminables (24), l'appel à César (25-26), le voyage à Rome (27-28). Ils s'arrêtent brutalement sans dire comment Paul meurt.

À cette époque, la situation est compromise pour la tendance de Paul. En effet, ses Églises semblent avoir été reprises en main par ceux de Jérusalem, et ses idées ont en partie fait long feu. Un événement inattendu va remettre en selle la pensée paulinienne : la chute du Temple en 70. Désormais, l'intuition de Paul d'un judaïsme détaché de la Loi (qui deviendra christianisme) devient d'actualité : des disciples de l'apôtre firent circuler ses lettres et forgèrent de nouveaux écrits.

Ces écrits parus sous le nom de Paul sont-ils des faux ? ont-ils une moindre valeur ? Certainement pas. Les successeurs de Paul firent paraître ces lettres en s'inscrivant dans la tradition antique du disciple qui poursuit l'œuvre du maître sous son nom. Ainsi un Deuxième Isaïe puis un Troisième ajoutèrent leurs prophéties à celui du Premier Isaïe, ou encore un deuxième Zacharie poursuivit l'œuvre du premier. Le disciple ne faisait que poursuivre l'œuvre du maître : mettre par écrit des enseignements qu'il n'avait pas eu le temps de rédiger, compléter des intuitions qu'il avait ébauchées.

L'Épître aux Colossiens

Colosses est une petite cité d'Asie Mineure, à quelque deux cents kilomètres à l'Est d'Éphèse, sur la route de l'Orient dans la vallée du Lycus (non loin de l'actuelle Pamukkale). Comme les cités voisines d'Apamée et de Laodicée, elle doit posséder une communauté juive. En partie détruite par un tremblement de terre en 61, elle ne retrouvera pas son importance.

Traditionnellement, cette épître était attribuée à un Paul détenu à Rome puisqu'il se dit lui-même « prisonnier ». Il semble qu'il faille plutôt la dater des années 70-80.

Pourquoi l'a-t-on écrite ? Il semble que son but était de poursuivre la théologie de Paul en ce qui concerne la christologie et la rédemption : après la mort de l'apôtre, ses fidèles ont dû continuer leur réflexion, ici rendue publique. L'épître ajoute en effet quelques points au paulinisme de la maturité comme une nouvelle réflexion sur le Christ au centre de la création, qui règne sur toutes choses (1, 12-19) et une reformulation de la doctrine de l'aliénation de l'homme, soumis à l'autorité de puissances néfastes. Heureusement, l'homme est « réconcilié » – un terme nouveau – par le Christ. On peut également noter une nouvelle compréhension du baptême comme réalisation rituelle de cette réconciliation (3, 1-17) ainsi que l'ajout d'un nouveau vocabulaire pour décrire l'action du Christ : un mystère « caché », puis « révélé », aux croyants (1, 24 à 2, 7).

La mise en scène de l'épître va dans ce sens : Épaphras « qui se donne bien de la peine » pour les Églises de Colosses, de Laodicée et de Hiérapolis, vient d'arriver auprès de « Paul »

(1, 7-8 ; 4, 12-13). Sous prétexte de « philosophie », plusieurs personnages répandent une doctrine et des pratiques nouvelles ; au-dessus du Christ, ils placent les Puissances cosmiques, les « éléments du monde », les anges dont ils recommandent le culte ; ils critiquent les fidèles « sur des questions de nourriture et de boisson, de fêtes, de nouvelles lunes ou de sabbat » (2, 4-8, 16-23).

Dans cette épître, « Paul » se présente comme le véritable révélateur du mystère du Christ à l'Église : alors que sa figure a été contestée, cette lettre tente de le réhabiliter.

On peut proposer une cause immédiate à l'écriture de cette lettre : répondre à une série de déviations (2, 8-23) qui menacent la communauté d'un successeur de Paul. L'auteur dénonce en effet un culte exagéré pour les principautés, puissances, anges, l'observance de rituels saisonniers et une tendance à l'ascétisme. Dans ces idées et ces usages, on peut discerner une tendance du judaïsme différente du pharisaïsme en train de s'organiser sous sa forme rabbinique (qui va donner naissance au judaïsme actuel) : celle d'un judaïsme de Diaspora, plus ou moins teinté de quelques idées païennes et de spéculations orientales, un judaïsme mystique.

Introduction (1, 1-14)

vv. 1-2 : Adresse.

vv. 3-8 : Action de grâces, suivant le schéma usuel. Noter la place de l'espérance dans la vie de foi (v. 5), la joie de « Paul » devant la croissance de l'Évangile dans le monde et à Colosses (v. 6). On voit que Paul est un apôtre « absent » et qu'Épaphras tient le rôle de lieutenant (v. 7) : on peut lire ici un des nombreuses preuves du caractère apocryphe de l'épître.

vv. 9-14 : La prière demande pour les Colossiens les grâces de connaissance, sources de la vie de foi authentique. Elle répond précisément à la situation de cette Église où la foi est menacée. Les vv. 12-14 célèbrent l'admission des fidèles, dès aujourd'hui, dans le royaume messianique ; en fixant leur regard sur Jésus, principe du salut, ils introduisent le thème majeur de l'épître.

Un mot : γνῶσις (*gnôsis*), connaissance

Chez Paul, contrairement aux philosophies grecques, la connaissance n'est pas le résultat d'une initiation ou d'un travail : elle est donnée immédiatement par Dieu, comme l'un des produits de la grâce. En ce sens, elle constitue un élément essentiel de la relation à Dieu. Dans Colossiens et Éphésiens, cette connaissance possède un aspect existentiel : connaître Dieu devient un quasi synonyme d'être croyant.

Le mystère du Christ (1, 15 – 2, 23)

Le mystère (1, 15-23)

Les versets 15-20 présentent une structure littéraire remarquable : en strophes, ils sont formés de courtes phrases qui se répondent terme à terme ; c'est une hymne.

La pensée se centre sur Jésus créateur (vv. 15-17) et principe d'unité du monde (vv. 18-20) ; les vv. 21-23 en sont une application concrète.

« Image du Dieu invisible », Jésus est par excellence la manifestation du mystère éternel (voyez la même pensée en 2Co 4, 3-6 – notez l'oxymore : comment peut-on être l'image de quelque chose qui ne se voit pas ?). Né, et non point créé, avant toute créature (« Premier-Né de toute créature »), il révèle Dieu d'abord en réalisant la Création en lien avec le Père (« en lui », vv. 15-17) : l'auteur détaille longuement les Puissances cosmiques qui sont son œuvre (Trônes, Seigneuries, Principautés, Puissances), ces anges que les Colossiens sont peut-être tentés de lui préférer. Le rapport qu'il entretient à cette création est exprimé par la formule « par lui et pour lui » : le monde est venu à l'existence avec sa collaboration (« par lui ») et il est destiné à être sauvé et gouverné par lui (« pour lui »).

« Tête du corps... Principe... Premier-Né d'entre les morts », le Christ possède encore sur les créatures une autre priorité (vv. 18-20) : il est la tête du Corps qu'est l'Église et il est le Premier-Né d'entre les morts, le premier à ressusciter. Cela lui permet de rendre à l'univers entier l'ordre que Dieu voulait avant la venue du péché : ce retour à l'ordre est exprimé par le

verbe « réconcilier ». Cette unité du monde recentré sur Jésus était une idée chère à Paul (1Co 15, 22-28 ; Ph 3, 21 ; Rm 8, 19-22). Elle s'accomplit à la croix : celle-ci unit les hommes à Jésus dans le sacrifice de la Nouvelle Alliance (1Co 11, 25) ; comme le montrera la difficile allégorie de 2, 14-17, la croix fait aussi rentrer dans l'unité des êtres les Puissances célestes gardiennes de la Loi juive ; par sa mort, Jésus satisfait à leurs exigences (Rm 8, 3-4) et les dépouille de leurs droits sur les hommes. Ainsi Jésus achève l'œuvre créatrice en réalisant l'unité du monde autour de sa personne. Il joue le rôle du médiateur qui réconcilie tous les êtres entre eux et avec le Père.

Un mot : σῶμα Χριστοῦ (*sôma Kristou*), Corps du Christ

L'expression « Corps du Christ » provient du Paul authentique qui avait emprunté aux philosophies grecques l'image du corps comme complémentarité de plusieurs éléments (Rm 12, 4 ; 1Co 12, 12-27). Ici, « Corps du Christ » prend un sens nouveau puisqu'elle désigne l'Église. Si l'on songe que le corps constitue ce par quoi on entre en communication avec le monde, on peut dire que l'Église exprime le Christ au fur et à mesure de sa croissance.

- On a ici vu les continuités entre l'hymne et les écrits du Paul authentique. Quelles différences pouvez-vous trouver ? En particulier, Jésus n'a-t-il pas changé de statut en participant directement à la création ?

Un mot : πλήρωμα [*plêrôma*], plénitude, Plérôme

Le terme grec, qui signale la plénitude et la surabondance prend dans les deux épîtres deutéropauliniennes un sens technique. Le Plérôme désigne l'inexprimable richesse de Dieu [ce qui en fait une sorte de synonyme de la « gloire » que Paul utilisait dans les épîtres authentiques].

Les versets 21-23 tirent les conséquences concrètes de ce rôle cosmique du Christ. Au temps où ils étaient païens, leurs erreurs et leurs péchés les avaient séparés de Dieu. Le corps du Christ immolé devient le lieu où s'opère leur réconciliation : ils y trouvent accès à Dieu dans la sainteté et la pureté. C'est le salut qu'ils ont trouvé déjà, mais qui, en même temps, reste encore à venir.

- La création est-elle pour « Paul » la réponse à un problème [une explication du monde] ou un principe de vie ?
- L'unité du monde est-elle pour lui un espoir purement humain, ou une espérance de foi ?
- Le Christ décrit dans ce texte a de tout autres dimensions que le Jésus des évangiles synoptiques. L'auteur de l'hymne n'emprunte-t-il pas pourtant quelques traits dans son attitude face à la Loi [Matthieu 5, 21-48...], au péché [Marc 2, 5-12...], à Satan Marc 3, 22-27...), à ses disciples (Marc 8, 34-35...)... dans ses annonces prophétiques (Matthieu 24, 29 - : 31 ; 25, 31-46...) ?
- Les versets 20-22 aident-ils à préciser le sens du péché dans l'épître ?
- Cherchez à saisir dans les versets 13-23 toute l'ampleur du rôle de Jésus.

« Paul », serviteur de la Parole (1, 24 – 2, 3)

L'auteur fait s'arrêter « Paul » un instant sur sa responsabilité de « ministre de l'Évangile ». Par là, il prépare et il justifie son intervention à Colosses.

La captivité qu'il souffre actuellement a un sens apostolique (v. 24). Cette épreuve s'ajoute à celles du Christ pour l'Église. Pour « Paul », il ne manque rien à la Passion rédemptrice. Mais la tâche apostolique de Jésus a été étroitement limitée à la Palestine. C'est sur ce plan que « Paul » peut ajouter quelque chose à l'œuvre du Seigneur, sans rien lui ôter de son caractère unique et définitif.

Il lui revient de prêcher le Christ aux non-juifs (vv. 25-29). Chez eux, il « accomplit », il « réalise » la Parole vivante, le « Mystère » manifesté en Jésus.

Un mot : μυστήριον (*mustêrion*), le mystère

L'épître aux Colossiens et aux Éphésiens insiste sur l'incompréhensibilité première des actions de Dieu. La plénitude de Dieu (le plérôme) ne saurait être enfermée dans des pensées humaines : elle demeure donc un « mystère », c'est-à-dire un élément dont la raison n'épuisera jamais la compréhension. Pour se transmettre, ce mystère a besoin d'intermédiaires : le Christ qui le révèle dans ses actions, et l'Apôtre qui s'en fait l'interprète.

- Notez dans ce texte la place de la Révélation (Parole, Mystère, Intelligence, Sagesse, Connaissance…). Quel type de conception de Dieu est ici à l'œuvre ?
- Quel lien fait « Paul » entre la foi et la vie concrète ?
- Quel rôle joue désormais Paul pour ses Églises ? Est-ce que cela peut aider à mieux comprendre cette phrase problématique, « je complète ce qui manque aux tribulations du Christ en ma chair pour son corps, qui est l'Église » ? Revenez à 2 Th et au sens eschatologique de la θλῖψις, la tribulation. Notez le passage de « ministre de l'Évangile » à « ministre de l'Église » (le terme grec est διάκονος, *diakonos* qui signifie « serviteur »).
- Notez l'expression « je suis absent de corps, mais en esprit je suis parmi vous ». Quel sens donner à cette absence de Paul ?

Le Christ et les Puissances (2, 4-23)

« Paul » prévient ensuite la communauté de Colosses contre certaines déviations. Il commence par une mise en garde discrète (vv. 4 et 8), mêlée de compliments (v. 5), d'exhortations à la fidélité à l'Évangile traditionnel (vv. 6-7). Il définit la doctrine qui menace la foi : une spéculation individuelle sur les « puissances » cosmiques, angéliques (les « éléments du monde »), et donc un abandon pratique de Jésus.

Un mot : κεφαλή (*képhalê*), tête

Puisque les épîtres deutérocanoniques utilisent volontiers la métaphore du Corps du Christ pour désigner l'Église, celle de la tête vient naturellement. Elle a deux sens : 1° la tête est ce qui se trouve en haut, ce qui domine ; 2° dans la physiologie de l'époque, la tête est également ce qui donne la vie. Le Christ est donc à la fois celui qui donne la vie à la communauté et la dirige.

L'erreur appelle un nouveau développement sur le rôle du Christ (vv. 9-15) ; l'auteur insiste naturellement sur ses rapports avec les Puissances. En Jésus réside « toute la plénitude de la divinité » : cette plénitude qu'il communique aux siens et qui les faits supérieurs aux Puissances, toutes soumises au chef du cosmos (vv. 9-10). Les Colossiens ne sont pas circoncis (comme le voudraient sans doute ceux qui les troublent) ; mais le baptême est la circoncision nouvelle qui les a introduits dans le peuple de Dieu où ils ont trouvé la vie du Christ (vv. 11-13). Une brève allégorie montre enfin dans la mort de Jésus leur libération des exigences de la Loi juive (vv. 14-15) : celles-ci étaient imposées par les Principautés et les Puissances ; Jésus, par sa victoire à Pâques, les dépouille de tout pouvoir. Il s'affirme désormais comme le seul maître dont relèvent les croyants.

L'application est simple (vv. 16-23). Les pratiques rituelles de la Loi, interdits alimentaires, fêtes, sabbats ont eu leur valeur : elles étaient une pédagogie, l'ombre de la réalité qu'est le Christ. Désormais Jésus s'est manifesté. En lui seul le croyant trouve sa vie : il est « mort aux éléments du monde » (on trouve la même pensée en Ga 4, 3-11, qui l'applique aussi bien au judaïsme qu'au paganisme).

- Comment ce texte fait-il ressortir la transcendance de la foi sur les idées et les usages humains ?
- Avez-vous remarqué que le terme omniprésent chez Paul, la Loi, a disparu ? Par quoi est-elle ici remplacée ? Pourquoi à votre avis ? (Songez que l'épître date probablement d'après la chute du Temple de 70).
- « Paul » présente cette foi en même temps comme une exigence absolue et comme une libération. Comment articuler les deux ?

- Comment comprendre l'usage métaphorique de la circoncision dans le v. 11 ? Pourquoi l'auteur fait-il le lien avec le dépouillement du corps charnel ? À quels éléments de la vie spirituelle Paul peut-il faire allusion ?
- Peut-on faire le lien entre les v. 16-19 et la liberté du croyant à propos des repas de viandes sacrifiées aux idoles ? Comparez les deux textes : quelles sont les similitudes et les différences ?
- Quelle vie peut-on mener quand on est « mort aux éléments du monde avec le Christ » ?

La vie « en Christ » (3, 1 – 4, 6)

L'auteur vient de montrer en Jésus la source de toute vie. Il décrit maintenant les conséquences concrètes de cette pensée.

Principe : la vie cachée en Dieu (3, 1-4)

Le croyant participe déjà à la vie du ressuscité ; il est « mort au monde ». Sa vie divine se mène dans le mystère, cachée ; elle ne sera visible qu'au jour de la manifestation triomphale du Christ ; mais elle agit dès maintenant.

- Comparez à cette doctrine celle de Ga 5, 13-25, et de Rm 8, 5-39, où la vie nouvelle est une vie « dans l'Esprit ». Notez la similitude de la pensée, et l'insistance nouvelle sur le rôle personnel du Christ.
- Derechef, quelle vie peut-on mener lorsque sa vie est « désormais cachée avec le Christ en Dieu » ? Comment peut-on vivre caché en Dieu ? De qui est-on caché ?

Exhortation pratique (3, 5-17)

Celui qui écrit sous le nom de Paul demeure trop fidèle à la pensée juive de son maître, trop réaliste aussi, pour séparer mystique et morale.

Il invite d'abord les Colossiens à renoncer au péché (vv. 5-9a) : aux lourdes fautes de leur vie païenne, autrefois, il joint leurs péchés présents.

Une fois encore, il revient au principe (vv. 9b-11) : la vie du Christ doit triompher et s'épanouir dans les siens.

Elle forme la source de toutes leurs attitudes (vv. 12-17). Il les décrit longuement : la charité, la paix, la foi, la prière sans cesse animée par l'Esprit... tableau idéal de la vie de foi, communion dans l'amour ; mais l'expérience et le réalisme n'y perdent pas leurs droits.

- Pourquoi la cupidité est-elle une idolâtrie (v. 5) ?
- Quel lien exact faire entre une vie cachée en Dieu et la mortification des membres terrestres ? Quelle image du monde est-elle ici à l'œuvre ? Est-elle totalement compatible avec Rm 8, 22 qui donnait à la création un rôle positif ? N'est-on pas en train d'assister à la montée en puissance d'une certaine haine du monde ?
- Comment comprendre la jolie formule du v. 14 : « la charité en laquelle se noue la perfection » ?

Le « code domestique » (3, 18 – 4, 1)

Ce thème apparaît ici dans la pensée paulinienne pour la première fois. On le retrouvera en Éphésiens 5, 21 – 6, 9 ; 1 Tm 2, 9 -3, 13 et 5, 1-21 ; Tt 2 ; 1Pierre, 2, 18 – 3, 7... C'est un lieu commun de la morale antique, christianisé ici par quelques mentions du « Seigneur ».

Les devoirs des esclaves sont un peu plus développés (vv. 22-24).

- Le v. 18 est difficile à recevoir. Comment l'expliquer ?
- Comparer les devoirs faits aux esclaves avec l'épître à Philémon.

Prière et apostolat (4, 2-6)

Ces exhortations particulières s'achèvent par un appel général à la prière. « Paul » l'oriente sur son rayonnement apostolique et il termine quelques conseils.

- Que pensez-vous de ces textes (3, 5 - 4, 6) ? Quel type de morale développent-ils ?
- Vous aident-ils à comprendre la vie en Christ du début de l'épître ? Relisez dans cette perspective pratique les chapitres 1 et 2.

Finale (4, 7-18)

vv. 7-9 : Les envoyés de « Paul » à Colosses : Tychique et Onésime. Leur présence s'explique par le fait que l'auteur entend rendre plus réaliste son œuvre, et aussi sans doute parce que Tychique et Onésime étaient des personnages de référence dans la communauté de Colosses.

vv. 10-14 : Salutations des compagnons de « Paul » : nous connaissons Marc (v. 10) et Luc (v. 14) qui apparaissent aussi dans les Actes des Apôtres écrits vers la même époque.

vv. 15-16 : « Paul » et l'Église de Laodicée, proche de Colosses : noter l'importance de ses épîtres dans ces communautés (dans cette épître à Laodicée, plusieurs voient notre épître aux Éphésiens).

v. 17 : Salut à Archippe, apparemment un responsable de l'Église (nommé en Phm, verset 2).

v. 18 : La signature de « Paul » authentifie la lettre, comme si cela était nécessaire.

L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

Classée elle aussi parmi les épîtres de la captivité, Éphésiens pose un problème d'authenticité encore plus aigu que Colossiens. Malgré son nom usuel, cette épître n'a pas dû être destinée à l'Église d'Éphèse : le nom en manque dans l'adresse en plusieurs manuscrits anciens ; « Paul » ne semble pas connaître cette communauté ni en être connu (1, 15 ; 3, 2 ; 4, 21) ; contrairement à son habitude, il ne nomme personne dans les salutations finales. Le caractère très général du texte invite à y voir une sorte d'encyclique adressée à un groupe d'Églises.

Elle est en tout cas sûrement pseudépigraphe et prolonge Colossiens au point de paraître comme sa réécriture. On y trouve le même style liturgique, les mêmes expressions, les mêmes thèmes fondamentaux : le Christ céleste et cosmique, son rapport avec les Puissances, son rôle de tête de l'Église. Pourtant la pensée diffère quelquefois entre les deux épîtres et les mêmes termes y prennent à l'occasion des sens divers. Elle achève la pensée inspirée de Paul sur le Christ en une réflexion sur l'Église : le lieu privilégié de la révélation du mystère du Christ est l'Église dont le Christ forme la tête (3, 1-21). Épître pacifiée, elle voit dans l'Église le lieu de la réconciliation ultime : juifs et païens ont été réconciliés en un seul corps, l'Église (2, 11-22). Épître d'exhortation, elle incite les croyants à vivre une vie digne de leur appel (4, 1 à 6, 20).

Le mystère : l'unité des juifs et des gentils dans l'Église (1,3-3,21)

Après la brève adresse, fort vague (vv. 1-2), le sujet de l'épître s'impose aussitôt à la contemplation de « Paul » dans une bénédiction solennelle (vv. 3-14). L'action de grâces et la prière usuelles pour ses correspondants ne viendront qu'ensuite (vv. 15-23).

Bénédiction sur le dessein de Dieu (1, 3-14)

Comme en Col 1, 15-20, la structure littéraire de cette sorte d'hymne est bien étudiée : petites phrases, répétitions soulignant les correspondances (vv. 6, 12 et 14 – 7, 11 et 13 – 5 et 9...), strophes (les critiques ne s'accordent guère que sur 11-12 et 13-14, très apparentes).

« Paul » adore d'abord la volonté éternelle du Père (vv. 3-6), volonté de « sanctifier » (consacrer) les hommes et de les adopter pour ses fils, pure grâce qui consiste toute dans le Christ.

Il voit la richesse du Christ Rédempteur (vv. 7-10), source de libération et de pardon, principe d'unité du monde (on retrouve les thèmes de Col 1, 19-20, 26-27).

L'idée maîtresse de l'épître apparaît ensuite. Les bénéficiaires du Mystère sont Israël (vv. 11-12) et les païens (vv. 13-14) : le premier est le témoin du dessein de Dieu et de sa longue préparation dans l'histoire ; les seconds reçoivent aujourd'hui l'Esprit et entrent de plein droit dans le peuple de Dieu.

- Relisez Col 1, 15-23, et voyez comme la pensée de Paul sur l'Église s'élargit ici.
- Notez le passage du « nous » au « vous ». Le « nous » ne désigne-t-il pas les juifs et le « vous » les païens ?

- Pour en saisir tout le sens (préparée en Rm 9-11), rappelez-vous l'attitude d'Israël envers les non-juifs (celle de Paul pharisien envers les disciples de Jésus et la Loi ; ses controverses avec les croyants de Judée).
- Comment comprendre le v. 4 sur l'élection des croyants et sur le fait qu'ils soient « saints et immaculés ». N'est-ce pas une contradiction avec la situation de l'homme pécheur décrit ailleurs ? Dans quel type de pensée est-on en train de rentrer ?

Action de grâces – prière pour la connaissance du Christ (1, 15-23)

L'action de grâces habituelle (vv. 15-16) est aussi générale que l'adresse, preuve que l'auteur n'a pas en tête des destinataires précis. Elle tourne bientôt à la prière pour que Dieu révèle aux croyants son dessein (vv. 17-19 : mêmes thèmes que Col 1, 9-11, dans une langue plus solennelle), à un nouvel exposé du mystère du Christ (vv. 20-23) sa suprématie sur les Puissances, son rôle de tête de l'Église en laquelle il déverse toute sa plénitude (voyez Col 2, 9, 19...).

La réconciliation des juifs et des non-juifs (2)

« Paul » aborde le sujet nouveau de sa réflexion, le thème propre de l'épître.

Il montre d'abord le péché qui séparait de Dieu non-juifs et juifs (vv. 1-3). Chez les premiers, il l'attribue au diable – le « Prince de l'Empire de l'air », artisan des cultes païens (maintenant à l'œuvre dans l'Israël infidèle, dont la désobéissance est une idolâtrie) ; chez les seconds, il l'explique par la « chair » comme en Rm 8, 5-8. Le résultat est le même : tous les hommes sont pécheurs, voués à la colère de Dieu (même pensée et même but qu'en Rm 1, 18 – 3, 19).

Tous, « vous » et « nous », sont aujourd'hui sauvés par le Christ (vv. 4-10). Ils participent dès maintenant à sa vie céleste (Rm 8, 29-30 ; Col 3, 1-4). Les versets 7-9 résument toute la pensée de Galates et Romains ; au verset 10, avec « son expérience », « Paul » s'arrête sur les bonnes œuvres : si elles ne peuvent mériter le salut, si l'initiative en appartient à Dieu, elles sont exigées par le sérieux de la vie de foi.

Les non-juifs sont donc admis dans l'Église (vv. 11-18). Pour leur faire sentir le prix de cette grâce, « Paul » leur rappelle leur triste condition autrefois, lorsqu'ils étaient exclus d'Israël, de l'espérance, de la connaissance de Dieu (vv. 11-12). Aujourd'hui, la mort du Christ a supprimé les exigences de la Loi qui les séparaient d'Israël (vv. 13-15) : comme en Col 2, 14-15, « Paul » allégorise librement sur la Loi ; celle-ci n'est plus maintenant la créance impossible à satisfaire, mais le mur entre les deux peuples. Désormais juifs et non-juifs forment une seule humanité ; ensemble ils sont réconciliés au Père (vv. 16-18, plus précis que Col 1, 20, 22 ; on note l'allusion à Isaïe 57, 19, traité comme prédiction messianique). L'homme nouveau ainsi créé dans le Christ, inspiré par l'Esprit, peut enfin s'approcher du Père.

En antithèse aux versets 11-12, « Paul » s'arrête à décrire le don accordé aux non-juifs (vv. 19-22). Ils sont maintenant de plein droit citoyen du peuple de Dieu ils sont le temple de Dieu. Ici encore la pensée sur l'Église est plus nette qu'en Colossiens : l'Église est un temple, essentiellement consacrée au culte du Seigneur ; elle repose sur des bases humaines, apôtres et prophètes ; elle s'accroît dans le temps (voyez déjà Col 2, 19) ; elle est l'œuvre de l'Esprit.

- Les versets 1-3 permettent-ils de mieux comprendre le sens du péché, rupture avec Dieu et avec les frères ?
- Quel sens donner au balancement colère/miséricorde des v. 3-4 ?
- Remarquez la simple définition de la grâce des v. 7-10.
- Quelle place faire aux versets 11-22 par rapport aux autres textes de Paul ? La « barrière » dont il est question au v. 14 peut être une allusion à la barrière qui, dans le Temple, séparait le parvis des juifs et celui des non-juifs et qui aurait été détruite en 70 lors de la chute du Temple.
- Qu'est-ce que la « maison de Dieu » des versets 19-22 ? Remarquez les nombreuses métaphores qui eurent une grande postérité tout au long de l'histoire chrétienne. Essayez de les repérer et de les expliquer.

La mission de Paul dans l'annonce du mystère (3)

Après avoir exposé le mystère du nouveau peuple de Dieu, « Paul » va prier le Seigneur d'accorder à ses destinataires la pleine connaissance de son dessein (comparer les versets 1 et 14).

Il commence solennellement en faisant sonner son titre de « prisonnier du Christ pour les non-juifs » : sa captivité a un sens, il l'a dit en Col 1, 24 ; une telle épreuve entre dans le plan de salut des païens (voyez plus loin le v. 13).

Ainsi sa pensée dérive sur sa mission personnelle (vv. 2-13) : texte capital pour comprendre le sens que les disciples de Paul ont donné après coup à sa vie. Ce sujet a déjà été abordé en Col 1, 24 – 2, 3. Ici, « Paul » proclame la grâce qui lui a été faite (vv. 2-6) : ainsi qu'aux autres apôtres, Dieu lui a révélé ce mystère du salut des non-juifs tel qu'il vient de l'exposer. Il sent tout le paradoxe de sa mission (vv. 7-13) : lui, l'ancien persécuteur, reçoit la charge de proclamer le secret de Dieu ; son œuvre apostolique représente une étape décisive du plan divin : les Églises qu'il a semées chez les non-juifs de la Galatie à l'Achaïe manifestent aux yeux des hommes et des anges le dessein de la Sagesse éternelle.

Après cette nouvelle contemplation du Mystère, « Paul » revient à sa prière pour ses correspondants (vv. 14-21). Avec une solennité de liturgie, il implore pour eux le don de l'Esprit, la foi, la connaissance de l'amour du Christ qui est toute la Révélation. Il achève par une doxologie (vv. 20-21) où l'Église, encore, trouve sa place.

- Comment ce chapitre précise-t-il le précédent sur le rôle des apôtres ?
- Quelles conséquences pratiques sur la hiérarchie de la communauté a cette conception de l'apôtre qui en fait le révélateur des mystères de Dieu ?
- Qui peut légitimement se dire encore le « ministre de l'Évangile » ?

La vie de foi (4,1 – 6,20)

Comme dans l'épître aux Colossiens « Paul » déduit les exigences pratiques de la doctrine qu'il vient d'exposer. Mais il revient encore sur le mystère et insiste davantage sur les principes.

La vie dans l'unité (4, 1-16)

L'auteur en appelle d'abord à l'unité de l'Église, preuve probable qu'en cette période elle est menacée. D'abord dans la communauté (vv. 1-3). « Paul » sait d'expérience que la concorde n'est toujours facile à maintenir et il fonde son exhortation sur les grands principes de l'unité (vv. 4-6) : vue pénétrante des fondements de l'Église dont la portée dépasse largement l'occasion présente.

L'unité n'est pas l'uniformité. Il y a dans la communauté des vocations singulières. Le Paul historique l'avait déjà proclamé à propos des charismes en 1Co 12 : ce sont des fonctions au service de l'unité (vv. 7-13). L'auteur de l'épître reprend ici cette pensée dans une argumentation serrée : il trouve dans le psaume 68, 19, une annonce du Christ glorieux distribuant ses dons aux hommes (vv. 8-10). On remarque le caractère hiérarchique des charismes, et leur orientation sur l'enseignement : « Paul » songe avant tout maintenant à l'unité dans la foi et la connaissance.

L'unité se fonde sur la vérité et la charité (vv. 14-16), sur l'adhésion au Christ en qui tout le corps trouve la vie et le principe de sa croissance harmonieuse (la comparaison du v. 16 avec Col 2, 19, montre le rôle propre que « Paul » attribue ici à chaque membre).

- Quel est le rôle propre de chacun (les divers principes des vv. 4-6) dans l'unité de l'Église selon ce texte ?
- Comment comprendre « nous ne nous laissons plus ballotter à tout vent de la doctrine, au gré de l'imposture des hommes » ?
- Quel est le rôle personnel du croyant dans l'Église ? Quelles y sont ses responsabilités ?

Le vieil homme et l'homme nouveau (4, 17 – 5, 20)

Comme en Col 3, 5-17, « Paul » passe aux exhortations pratiques. Là encore, il commence par s'attaquer au péché : le péché des païens, la méconnaissance de Dieu source de tous les désordres de l'impureté (vv. 17-19, synthétisant la pensée de Rm 1, 18-32). Chez les croyants, au contraire, la connaissance du Christ devient source d'une vie nouvelle (vv. 20-21) : il leur faut dépouiller le vieil homme de leur paganisme ancien pour revêtir l'homme nouveau (vv. 22-24, reprenant Col 3, 9-10).

- Qu'est-ce que, actuellement, « dépouiller le vieil homme » du v. 22 ? Qu'est-ce que « l'homme nouveau » du v. 23 ?
- Que peut signifier le v. 5, 1 : « imiter Dieu » ?
- Reprenez 5, 1-20 en essayant de voir quelles sont les métaphores à l'œuvre. Que suggèrent-elles ? Quelles réalités recouvrent-elles ?

Cet appel général se monnaie en une série d'exhortations : fautes à éviter, attitudes à prendre ; un petit développement sur la lumière (5, 8-14) s'achève sur un fragment d'hymne. La finale (5, 19-20) reprend celle de Col 3, 16-17.

Le « code domestique » (5, 21 – 6, 9)

« Paul » revient à ses thèmes de Col 3, 18 – 4, 1 ; mais il les développe et les christianise systématiquement (comparez les textes de Colossiens).

Il fonde l'autorité du mari sur celle du Christ envers L'Église (vv. 23-24).

Les versets 25-33 développent longuement Col 3, 19 : l'amour est saint puisque le Christ a aimé l'Église (vv. 25-30) et que le récit de l'amour d'Adam en Genèse 2, 24, est un « mystère », une annonce de celui du Christ pour l'Église (vv. 31-32 : on retrouve ici les procédés juifs d'exégèse).

Dans le même esprit s'expriment les devoirs des enfants et des parents, des esclaves et des maîtres (6, 1-9).

- Le « code domestique » a-t-il encore une actualité ? En quoi peut-il être actualisé ? Le doit-il ? Pourquoi ?

L'armure de Dieu (6, 10-17)

L'exhortation s'achève sur une image biblique, bien dans le goût du temps (voyez Sagesse, 5, 17-23) ; elle emprunte à Isaïe la plupart de ses traits.

L'idée centrale en est la lutte contre les esprits diaboliques auxquels sont agrégés les Principautés et les Puissances qui tenaient tant de place dans Colossiens. La vie du croyant est un combat, il y faut du courage, et un constant recours à Dieu.

- Que signifiaient à votre avis ces principes diaboliques pour les auditeurs ? Ont-ils encore une signification aujourd'hui ? Pourquoi ? Que faire alors de ce passage ?

Prière et apostolat (6, 18-20)

Texte presque semblable à Col 4, 2-4.

- Sous les diverses exhortations de 4, 1 - 6, 20, recherchez la pensée sur l'Église, sur le rôle du Christ et de l'Esprit dans la vie de foi, sur le sens moral. Est-elle cohérente avec la première partie de l'épître ?

Finale (6, 21-24)

vv, 21-22 : La mission de Tychique (Col 4, 7-8).

vv. 23-24 : Souhait final.

(La comparaison avec Col 4, 7-18, fait encore mieux ressortir la brièveté de cette finale, et son caractère impersonnel.)

Les épîtres pastorales (1-2Timothée ; Tite)

La Tradition a attribué à Paul d'autres épîtres : les épîtres pastorales (Première et Seconde à Timothée, Tite).

On ne peut leur fixer de date ni de situation précises ; elles présentent aussi des caractères littéraires particuliers : si leur pensée se trouve dans le prolongement de celle de Paul, il est difficile de croire que l'apôtre leur ait donné leur forme littéraire. On s'accorde habituellement pour les dater des années 80.

Chacune des trois épîtres est adressée à un chef d'Église ; elles traitent des responsabilités du pasteur (notamment de la lutte contre l'erreur) ; leur vocabulaire profane et religieux, bien différent de celui de Paul, est assez homogène. Ainsi s'explique leur groupement.

1Timothée et Tite semblent former un même ensemble, tandis que 2Timothée manifeste d'autres préoccupations.

1Timothée et Tite

1Timothée et Tite sont des lettres impersonnelles, générales, impérieuses. Leurs recommandations principales portent sur :

— La mise en garde contre l'erreur : 1 Tm 1, 3-11 ; 4, 1-11 ; 6, 3-10 ; Tt 1, 10-16 ; 3, 9-11. (L'erreur ici semble consister surtout en des pratiques et des spéculations issues du judaïsme, peut-être mêlées de gnose grecque et d'un certain libertinage.)

— Le choix des ministres des Églises : épiscopes, presbytres, diacres 1 Tm 3, 1-13 ; Tt 1, 5-9 (où les titres de presbytre et d'épiscope sont équivalents).

— Les devoirs envers les diverses catégories de fidèles : 1 Tm 5, 1 – 6, 2 ; 6, 17-19 ; Tt 2, 1-10.

2Timothée

La Deuxième à Timothée signale aussi le danger de l'erreur (2, 16-18 ; 3, 1-9), mais elle a un caractère assez différent : il s'agit d'une lettre privée où l'apôtre exhorte son disciple (1, 6-8, 13-14 ; 2, 1-8, 14-15, 22-26 ; 4, 1-5), lui rappelle des souvenirs personnels (1, 5-6, 18 ; 3, 10-11, 14-15), lui donne des nouvelles (1, 12, 15-17 ; 4, 9-21 : on note l'abondance des noms propres si rares dans les deux autres épîtres) ; il fait à son disciple des adieux émouvants (4, 6-8).

Intérêt des épîtres pastorales

L'intérêt majeur des pastorales réside dans leur souci de l'Église, leur sens des responsabilités apostoliques. Quelques « textes doctrinaux » viennent appuyer les directives pratiques : louanges et confessions solennelles plus ou moins liturgiques (1 Tm 1, 17 ; 3, 16 ; 6, 15-16 ; 2 Tm 2, 11-13), développements théologiques un peu embarrassés parfois (1 Tm 1, 15-16 ; 2, 3-6 ; Tt 1, 1-3 2, 11-14, 3. 4-7 ; 2 Tm 1, 9-11 ; 2, 3-10...). Le vocabulaire et le style diffèrent assez des épîtres que nous avons étudiées. L'organisation de l'Église s'est un peu développée. La foi et la vie de foi demeurent celles que décrivait « Paul ».

- Comment les « textes doctrinaux » que l'on vient de signaler décrivent-ils l'œuvre de Jésus ?
- Ce serait une recherche intéressante que de commenter les enseignements, les directives et les attitudes de l'apôtre dans les Pastorales par des textes des épîtres précédentes.

La pensée du « deuxième Paul »

Dernier témoignage sur l'histoire de la pensée paulinienne, les « épîtres de la captivité » représentent le stade final de son approfondissement.

Il n'est pas nécessaire d'en reprendre ici tous les thèmes : sur le péché, le salut, la mort et la résurrection de Jésus, la Loi et la foi, les auteurs s'en tiennent à la pensée du Paul historique, notamment à celle de l'épître aux Romains (nous en avons signalé le rappel en Ép 2, 1-

3, 4-10 ; 4, 17-19 ; bien d'autres sont sensibles encore). Nous nous bornons à signaler les aspects nouveaux de sa pensée.

Le mystère du Christ.

Un premier trait, général, est l'insistance des successeurs de Paul sur la connaissance du Christ et de son Mystère. Depuis ses premières lettres, le Paul historique avait senti les dangers de l'intellectualisme pour la foi de ses néophytes. Il mettait ses fidèles en garde contre les spéculations orgueilleuses et réservait aux « parfaits » la sagesse mystérieuse de l'Évangile (1Co 1, 18 – 3, 3) ; parmi les charismes, il insistait longuement sur la transcendance absolue de la charité par rapport aux « langues », à la « prophétie », à la « science », à la foi (1Co 13). Dans les épîtres des successeurs, la charité ne perd pas ses droits (Col 1, 4 ; 2, 2 ; 3, 14 ; Ép 1, 4, 15 ; 3, 18 ; 4, 2, 15-16 ; 5, 2, 25-33 ; 6, 23...) ; mais il est frappant de voir comme « Paul » insiste sur la connaissance du Christ (Col 1, 28 ; 2, 2-3 ; 3, 16...), du Mystère (Col 1, 26-27 ; Ép 1, 9 ; 3, 3-5, 9), sur la sagesse (Col 1, 9, 28 ; 2, 3 ; 3, 16 ; 4. 5 ; Ép 1, 8, 17 ; 3, 10). Les charismes y sont tous ordonnés à l'enseignement (Ép 4, 11-16). La vie de foi se fonde sur cette connaissance (Col 1, 9-11, 28 ; 2, 6-7 ; Ép 3, 15-19 ; 4, 20-24).

Les spéculations sur les anges et les démons.

L'auteur de l'épître aux Colossiens précise le rôle du Christ par rapport aux Puissances cosmiques. Celles-ci tiennent une grande place dans la pensée juive d'alors, car elles lui permettent d'accentuer la transcendance du Dieu Unique dans ses relations avec le monde. Plus d'une fois déjà le Paul historique les a nommées.

Sans doute poussées par l'influence des spéculations orientales, les communautés d'inspiration paulinienne leur vouent un culte. Il faut traiter le problème. La transcendance de Jésus s'impose : les Puissances ne peuvent être que ses créatures (Col 1, 16). Le Christ devient donc le centre du monde, le principe de son unité (Col 1, 15-20 ; Ép 1, 10...). Son œuvre rédemptrice est maintenant pensée dans ce cadre cosmique comme l'avènement d'un monde nouveau où les Puissances lui sont soumises (Col 2, 10 ; Ép 1, 10, 21), où l'homme se libère des servitudes qui leur étaient attachées : la chair, la Loi, la mort (Col 2, 14-15, 20).

Une pensée sur l'Église.

Les épîtres des successeurs de Paul consacrent l'apparition d'un sens inconnu jusqu'ici pour le mot « Ecclésia ». Souvent employé au pluriel, il ne désignait que des communautés locales (voyez Rm 16, 1, 4, 5, 16) ; il n'y avait pas de mot pour désigner l'ensemble des fidèles du Christ. Dans les épîtres de la captivité, le premier sens, local et particulariste, apparaît encore (Col 4, 15-16 ; Phm 2) ; mais le mot désigne surtout l'Église une et sainte groupant tous les croyants dans la communion du Christ (Col 1, 18, 24 ; Ép 1, 22 ; 3, 10, 21 ; 5, 23-32). Ce fait indique une orientation nouvelle dans le paulinisme. Chez le Paul historique, les nécessités de l'action ont dispersé son attention sur la diversité des communautés locales ; les controverses avec les juifs de Judée, l'individualisme juif et grec ont arrêté sa pensée sur des problèmes liés à l'individu : justification, circoncision, loi, sagesse, science, charismes...

Le temps passant, il devient nécessaire de donner des fondations à la communauté. Les successeurs de Paul voient l'Église dans son unité, vivant du Christ (Col 2, 19 ; Ép 4, 15-16), animée par l'Esprit (Ép 2, 18, 22 ; 4, 3-4). Ils s'attachent à sa constitution humaine, à ses responsables (Ép 2, 20 ; 3, 5 ; 4, 11-12 ; les Pastorales ; notamment à son propre rôle : Col 1, 24 – 2, 3 ; Ép 3), aux deux peuples unis en elle (Col 1, 21 ; Ép 1, 11-14 ; 2), à ses activités vitales : le culte, la charité (Col 3, 12-17 ; Ép 5, 1-20). Ils veulent la voir grandir comme un corps et comme un édifice sacré (Col 2, 19 ; Ép 2, 20-22 ; 4, 12-16).

Une nouvelle image du Christ.

Face à cette Église qui prend une réalité nouvelle, le Christ est plus distinctement situé. Dans les épîtres précédentes, Jésus est le corps dont les fidèles sont les membres (1Co 12, 12-30 ; Rm 12, 4-5), il vit en eux. Les épîtres de la captivité maintiennent cette union (Col 2, 12, 19 ; 3 , 3-4 , 11 Ép 2, 5-6 ; 4, 16) ; mais elles définissent plus précisément les rapports du

Christ avec son Église. Les images s'affirment : dans le corps, Jésus est maintenant la tête (Col 1, 18 ; 2, 19 ; Ép 1, 22-23 4, 15-16, qui fait même croître le corps vers sa tête céleste) ; face à l'épouse, il est l'époux (Ép 5, 23-32) ; dans le Temple, il est la pierre angulaire (Ép 2, 20). Sous ces images apparaît un sens nouveau de la transcendance du Christ : au-dessus des fidèles de son Église, ses créatures, il est l'Auteur et le Chef du Cosmos ; dominant l'Église du temps qui croît lentement sur la terre, il est le ressuscité ; il se trouve désormais au ciel dans sa gloire éternelle (Col 3, 1 ; Ép 1, 3, 20 ; 2, 6 ; 4, 8-10, 15).

La pensée des premiers disciples du Christ considérait surtout en Jésus son rôle par rapport aux hommes : les épîtres aux Thessaloniciens voyaient en lui le messie sauveur de la fin des temps ; celles de la maturité, tout en gardant cette espérance, s'attachaient davantage aux dons présents de Jésus : la sagesse, la justice, la sainteté, la vie. Désormais, les successeurs de Paul contemplent Jésus en lui-même dans sa gloire divine.

Table des matières thématique

Le monde sans Dieu

Le péché d'Adam : Rm 5, 12-21
Le péché du monde, juifs et païens :
Rm 1, 18 – 3, 20
Le refus d'Israël : Rm 9, 30 – 10, 21
La chair : Ga 5, 16-21, Rm 7, 14-24

La préparation du Christ dans l'A.T.

La promesse

Ga 3, 6-9, 15-18, 25-29 ; 4, 1-7.21-31
Rm 4 ; 9, 1-5 ; 11

La Loi

Ga 3, 10-14, 19-24
Rm 7, 1 – 8, 4

Le Christ

Sa mission

– La mort de la croix
La « folie » de la croix : 1Co 1, 17-25
Le sacrifice expiatoire : Rm 3, 24-26
La sentence de la Loi : Rm 8, 3 (Ga 4, 13)
La dette aux Puissances : Col 2, 14-15
– La Résurrection
Le fait : 1Co 15, 1-11
Le sens : Rm 6, 3-10
– Le « Retour » du Seigneur
Préliminaires : 2Th 2
Le « Jour » : 1Th 4, 13 – 5 ; 1Co 15, 22-58

Son mystère

Le Serviteur abaissé et exalté : Ph 2, 6-11
Le Créateur : Col 1, 15-17
Le Seigneur des Anges : Col 2, 10
Le Christ dans le plan de Dieu : Ép 1, 3-14

Son salut

La résurrection : 1Th 4, 13-18 ; 1Co 15
La vie : Rm 5, 12-21
La libération du péché : Rm 6
La libération de la Loi : Rm 7 ; Ga 5
La vie dans l'Esprit : Rm 8 ; Ga 5
La libération des Puissances : Col 2, 14-15

L'Église

Sa vie concrète

Les apôtres
Les hérauts de l'Évangile : 1Co 3, 4 – 4, 13
2Co 2, 14 – 6, 10
Le rôle personnel de Paul : 2Co 11,1 -12, 10
Ga 1, 11 – 2, 10 ; Col 1, 24 – 2, 3 ; Ép 3
Les fonctions « charismatiques » : 1Co 12
Ép 4, 7-16
Les collaborateurs des apôtres : 1 Tm 3, 1-13
Tt 1, 5-9
L'assemblée liturgique : 1Co 11 – 14
La collecte pour Jérusalem : 2Co 8-9

Son mystère

Israël et les non-juifs : Rm 11 ; Ép 2
La vie dans l'unité : Ép 4, 4-16

La vie personnelle du croyant

Attitudes pratiques

– La foi
Sagesse et Évangile : 1Co 1, 18 – 3, 3
Les exigences de prudence : 1Co 10, 1-22
La foi d'Abraham : Rm 4
La « connaissance » : Col 1, 9-11 ; 2, 6-7
Ép 1, 17-19 ; 3, 15-19
– La charité
Toutes les exhortations : Rm 12, 3-21
Col 3, 12-15
Cas spéciaux : 1Co 6, 1-11 ; 8, 7-13
2Co 8-9 ; Philémon
L'hymne de la charité : 1Co 13
Les devoirs d'état : Col 3, 18 – 4, 1
Ép 5, 21-6, 9
– La pureté
Le danger d'impureté : 1Th 4, 1-8
1Co 5 ; 6, 12-20
Mariage et virginité : 1Co 7

L'inspiration de la vie de foi

La vie dans l'Esprit : 1Co 12 – 14
Ga 5, 22 – 6, 10
Rm 8, 5-27
La vie cachée dans le Christ : Col 3, 1-17
La vie de l'homme nouveau : Ép 4, 17 – 5, 20

Table des matières

INTRODUCTION 3

Chronologie 5

LES PREMIÈRES ANNÉES DE LA VIE DE PAUL (AVANT 51) 7

Les années de préparation (v. 30-40) 7
Premières missions (v. 43-52) 11

LES PREMIÈRES LETTRES (V. 51-54) 17

Première épître aux Thessaloniciens 17
La deuxième épître aux Thessaloniciens 20
Bilan de la correspondance avec Thessalonique 21

LA « TROISIÈME MISSION » ET LE SÉJOUR ÉPHÉSIEN (53-57) 23

L'Épître aux Galates 24
Les épîtres à Philémon et aux Philippiens 30
La Première Épître aux Corinthiens 31
La deuxième épître aux Corinthiens 38

L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS 42

Adresse et salutation (1, 1-7) 42
Le thème de l'épître (1, 16-17) 42
La révélation du salut (1, 18 – 5, 21) 43
La réalisation du salut (5 – 8) 45
Le mystère d'Israël (9 – 11) 49
Fin de l'épître : la vie de foi (12 – 16) 50
Synthèse : la pensée de la maturité de Paul 51

PAUL APRÈS PAUL LES ÉPÎTRES DU « DEUXIÈME PAUL » 53

La captivité et la mort de Paul (57-62) 53
L'Épître aux Colossiens 53
L'épître aux Éphésiens 58
Les épîtres pastorales (1-2Timothée ; Tite) 62
La pensée du « deuxième Paul » 62

TABLE DES MATIÈRES THÉMATIQUE 66

TABLE DES MATIÈRES 67